

UNIV. OF ARIZONA

PQ306 .L4 4th ser.

Lefevre, Frederic/Une heure avec

mn



3 9001 03907 2494

0775

UNE HEURE AVEC...

DU MÊME AUTEUR

LA JEUNE POÉSIE FRANÇAISE (1917) (Crès, éditeur)
épuisé.

AMOUR PERDU, Collection Ariste (1918) (Crès, éditeur)
épuisé.

LE MÉPRIS SAUVEUR. Essais (1919) (La Connaissance,
éditeur) *épuisé.*

UNE HEURE AVEC... (1^{re} série) (N. R. F.)

UNE HEURE AVEC... (2^{me} série) (N. R. F.)

UNE HEURE AVEC... (3^{me} série) (N. R. F.)

LA POÉSIE DANS NOS POÈTES (Les Amis d'Édouard,
n° 56.)

ENTRETIENS AVEC PAUL VALÉRY (Le Livre, éditeur).

GEORGES BERNANOS (La Tour d'Ivoire, éditeur)
épuisé.

LES SOURCES DE PAUL CLAUDEL (Lemercier, éditeur).

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT

LES MATINÉES DU HÊTRE ROUGE.

~~~~~  
~~~~~ "Les documents bleus" N° 33 ~~~~~

FRÉDÉRIC LEFÈVRE

Une heure
avec...

QUATRIÈME SÉRIE

..... MM. Jehan Rictus, Gaston Leroux, Paul Souday,
Charles Silvestre, Drieu La Rochelle,
Francis de Miomandre, Jean Giraudoux, Colette,
Marcel Arland, Georges Bernanos, André Maurois,
Raymond Poincaré, H. d'Ardenne de Tizac
et Jean Viollis, R.-M. Rilke, Joseph Caillaux

Troisième édition

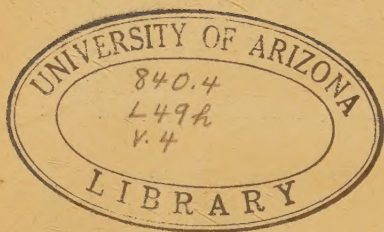
nrf
~~~~~

PARIS, 1927

LIBRAIRIE GALLIMARD

~~~~~ 3, Rue de Grenelle. Fleurus 12.27 ~~~~~  
~~~~~

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CINQUANTE EXEMPLAIRES  
SUR PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 1 A 50, ET  
SOIXANTE-QUINZE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS  
DE 51 A 125.



TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET  
D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS, Y COMPRIS  
LA RUSSIE.

COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1927.

*A. M. ANDRÉ GILLON.*

140156



## JEHAN RICTUS

Peut-on songer à l'auteur des *Soliloques du pauvre* sans évoquer aussitôt son panégyriste, le grand écrivain catholique Léon Bloy qui, dans une étude intitulée *Le Dernier poète catholique*, célébra Rictus si généreusement : « Jehan Rictus, écrivait-il, est un de ces monstres de mélancolie et de pitié qui ne connaissent pas Dieu et qui crèvent de l'amour de Dieu. L'espèce n'en est pas très rare. Peut-être y en a-t-il beaucoup, mais aucun n'est poète comme lui, eût-il mariné, à son instar, dans la plus atroce misère... »

Plus loin, Léon Bloy saisissant admirablement le ressort profond de la poésie de Jehan Rictus déclarait : « Le secret de sa puissance de poète qui est énorme ne serait-il pas dans l'obsession simultanée de ces deux misères presque infinies : l'enfant sans mère et la mère sans enfant ? Tout le mal de ce monde est assurément contenu dans ces deux formules. Cependant l'âme quasi prophétique de Jehan Rictus le précipite surtout à la première. Sûr que les enfants ont un besoin éternel d'être allaités corporellement et spirituellement, le dernier degré de l'infortune est à ses yeux de n'avoir pas eu de part à cette douceur... Cela fait une détresse de toute la vie, la détresse des orphelins qui meurent de faim

à trois mois ou à quatre-vingts ans pour n'avoir jamais pu *téter* leur mère. »

Dans cette étude que l'enthousiasme rend si clairvoyante, Bloy reproduit une curieuse lettre où Jehan Rictus lui explique le mystère de sa langue.

Bloy reprochait au lamentateur du *Revenant* l'argot et certaines façons de parler qu'il avait trouvées trop profanes. « ... Ma langue est épouvantable, dites-vous, pourquoi ? Parce que j'emploie des mots, qui, la plupart du temps, sont plus près des racines grecques et latines que les vocables, souvent périmés, des ordinaires poètes...

« Vous m'accorderez bien au surplus que la langue française n'est pas immuable et qu'elle n'est pas parvenue à sa perfection totale ! Vous l'avez écrit cent fois, elle a été galvaudée par le journalisme et le roman naturaliste. Le pittoresque des vocables est délavé, anéanti par l'écriture naturaliste. Il y a des mots, des expressions qui sont devenus de vrais cadavres... Comment remplacer certains mots qu'on a pressurés jusqu'au jus, jusqu'au zest, sinon en retournant puiser à la source, au fumier (soit) même de la langue qui est l'argot, quoi qu'on dise ? L'argot joint à la locution populaire et à l'image non moins populaire, toujours dramatique et saisissante. Que diable !

« Quest-ce que ça peut faire qu'un vocable ou une expression ne soit pas parlementaire, classique, noble ou de bonne compagnie, si cela exprime une souffrance tellement vraie, tellement sincère, qu'elle vous en tord les boyaux. Or, c'est là ce que je cherche. Exprimer, émouvoir.

« Croyez-vous que la langue littéraire adoptée ne soit pas également un jargon ? Et puis, où est la limite du bon et du mauvais français ? Qui l'a fixée ? La langue est-elle fixée ? J'estime par exemple, que le français de Brantôme ou de Montaigne est plus pittoresque, franc

et savoureux que le français de Racine. Maudissez-moi si vous voulez, mais c'est ce que je pense ; si la langue française est fixée, elle est morte et ce serait une des raisons de la décadence française. »



Jehan Rictus habite à Montmartre, derrière l'hippodrome Gaumont, tout au haut d'un grand immeuble, un petit appartement modeste, pittoresque, riche d'une spiritualité intense qui vient des souvenirs multiples accrochés aux murs ou sommeillant sur les rayons. Il y a là naturellement, tous les livres de Léon Bloy, illustrés d'originales et magnifiques dédicaces. Jetons un coup d'œil au hasard. Sur un holande des *Dernières Colonnes de l'Église* : « A Gabriel Randon, du vieux mendiant qui est au seuil de l'église. » Sur un exemplaire du *Mendiant ingrat* (édition Deman) : « A Gabriel Randon, mon très cher ami, les curieux de mon âme doivent relire ce douloureux livre en attendant le Sang du Pauvre, Léon Bloy. Avez-vous songé quelquefois, Jehan Rictus, à notre Seigneur Jésus-Christ forcé de payer son terme ? Aujourd'hui le Sauveur des hommes aurait un propriétaire. L. B. » Sur un exemplaire de *Mon Journal* : « A Jehan Rictus, objet des convoitises de Laurent Tailhade, ce livre qui va si bien à mon genre de beauté. » Sur un autre : « A Jehan Rictus, rosignol à la langue pourrie, hélas ! » Sur un exemplaire du *Salut par les Juifs* : « Mon cher Gabriel, si vous avez autant de plaisir à lire ce livre que j'ai eu de peine à l'écrire, vous crèverez de bonheur avant d'en voir la fin. » etc., etc... .

Les livres d'Oscar Wilde, d'Henry de Régnier, d'Heredia, de Moréas, de Jules Renard, de Jean de Tinan se trouvent là aussi avec d'émouvantes dédicaces.

L'amitié fraternelle de Rictus et de Bloy ne dura

que quelques années, mais, chose assez rare, lorsqu'ils se furent séparés, sans éclat, jamais Bloy n'attaqua Rictus. Et aujourd'hui, quand le poète du *Cœur populaire* nous parle de son ami, c'est en termes empreints de la plus vive affection et d'une admiration sans limite.

A mon arrivée, Rictus travaillait justement à un livre de souvenirs sur Léon Bloy.

Quelques années après que son pseudonyme et son œuvre eurent atteint la grande notoriété, Jehan Rictus prit la courageuse habitude de tenir chaque jour son journal intime, si bien qu'il a aujourd'hui une mine de documents : *cent vingt-trois cahiers* exactement, de deux cents pages chacun, écrits au recto et au verso, sans marges. C'est ainsi que pour son livre sur Léon Bloy, il n'a qu'à puiser dans ce journal des notations et des anecdotes dont le recul des années n'a diminué ni l'importance ni l'intérêt.

— Je n'avais qu'une chose à reprocher à Léon Bloy, déclare Rictus en souriant tristement : il aimait trop ses amis, il les étouffait sous le poids de son affection. Ils ne pouvaient plus disposer librement d'eux-mêmes. Je vous donnerai de cet envahissement un amusant exemple :

Bloy, qui se levait très tôt et allait communier au Sacré-Cœur, s'en venait souvent me surprendre le matin, rue Lepic où j'habitais alors, de la rue Girardon où il avait trouvé un appartement en quittant Lagny.

Chaque fois il me trouvait, soit sortant de mon *tub*, soit me disposant à le prendre.

Cette assiduité hygiénique quotidienne lui causait un étonnement prodigieux.

— « Encore dans l'eau ! s'exclamait-il ; mais hier matin, déjà ! Enfin, un jour, n'y tenant plus, il me confia :

— « Quand vous éprouverez le besoin de vous laver l'âme comme vous éprouvez le besoin de vous laver le corps, vous serez sauvé ! »

— « Je commence par le corps ! » lui dis-je en riant.

Léon Bloy, dans l'intimité, n'était pas l'homme plein d'amertume et de douleur que la plupart de ses pages sublimes feraient croire. C'était un rieur puissant, à la Rabelais, un conteur d'anecdotes souvent ultra-gauloises qu'il avait une manière unique, et bien à lui de mettre en valeur, par la mimique, le ton, le geste, la voix.

En voici une que je lui entendis détailler dans son cabinet de travail, rue Girardon, à plusieurs amis dont j'étais :

Il s'agissait d'un souper fastueux offert par Cora Pearl, cette courtisane fameuse du second Empire, à toute une galerie d'adorateurs composée en grande partie des gens les plus chics de la société d'alors, clubmen, « lions », ambassadeurs, gentilshommes, généraux, officiers, etc.

A la fin du repas, on apporta, disait Bloy, un gigantesque plat d'œufs à la neige.

Quand il fut bien installé sur la nappe, on vit soudain Cora Pearl se lever, bondir sur la table, relever ses jupes et tremper son derrière dedans. Puis, se relevant, sans cependant perdre la position courbée, elle pivota lentement sur elle-même afin d'exposer son postérieur ainsi barbouillé à tous ses convives et elle leur cria :

— « Qui m'aime me lèche ! »

Une autre anecdote :

Celle-ci, je la tiens de Julien Leclercq, un poète mort jeune, un de mes amis de jeunesse, l'auteur de *Strophes d'Amantes*, grand admirateur de Bloy également.

C'était dans les premiers temps du séjour de Bloy en Danemark.

On avait organisé dans une salle de Copenhague, afin de lui venir en aide, une conférence littéraire. Bien qu'il ne fût pas très connu en tant qu'écrivain français, il y eut une foule d'auditeurs, grâce probablement aux re-

lations qu'avait madame Bloy, Danoise d'origine et fille d'un poète et dramaturge danois.

Mais Bloy détestait les protestants et en particulier les luthériens, culte auquel sont convertis la plupart des Danois.

Et devant cette multitude sombre et grave, cette foule de « piétistes » et d'illuminés, qu'il déclarait d'une si démoniaque laideur, il vint à Bloy une envie irrésistible de les « matagraboliser » et c'est ainsi qu'il commença sa conférence :

— « Mesdames, Messieurs,

« Si la France m'ordonnait de brûler tout Copenhague pour lui cuire un œuf à la coque, je lui obéirais dans cinq minutes. »

On juge de l'effet ! Au lieu de comprendre et de rire les premiers de cette farce colossale, les assistants furent offensés. L'histoire se répandit et on peut imaginer les difficultés que dès lors Bloy rencontra durant son séjour en Danemark.

— *Vous savez certainement qu'un jeune poète et érudit rochelais, M. Joseph Bollery, disciple fanatique de Léon Bloy, va publier dans quelques semaines les Cahiers Léon Bloy. René Martineau, Maurice Aulexier, Paul Chabaneix et quelques autres enthousiastes le secondent.*

*La création de ce périodique est un événement fort symptomatique et qui marque, dans la « vie posthume » de Bloy, l'aube de la phase glorieuse...*

— Du fond du cœur, je suis le premier à m'en réjouir. Jamais on ne célébrera assez dignement Léon Bloy. C'est l'un des plus grands écrivains français, un Titan. Chaque jour, on le reconnaît davantage, malgré l'ostracisme de Bourget. Bourget mourra et la gloire de Bloy montera toujours.

— Les Maîtres du Livre viennent de publier leur cent douzième volume. C'est la Femme pauvre, celui

*des ouvrages de Léon Bloy que je relis le plus volontiers. Isidore Chapuis, sa femme, la sainte Clotilde Maréchal, quelles inoubliables physionomies ! Et le sculpteur Gacognol et l'écrivain Marchenoir ! La visite au Jardin des Plantes, l'anecdote de la Salette, autant de pages d'anthologie. Quand on ouvre un livre de Bloy on trouve toujours un homme, et quel homme ! C'est la grandeur même de Bloy qui fait la grandeur et la beauté de ses livres. N'est-ce pas là, pour une œuvre, le meilleur gage de durée ? Mais quel éditeur songera à nous donner une édition de luxe des Soliloques du Pauvre ?*

— Vous avez là le cas fort curieux d'un livre qui a fait son chemin tout seul, porté par la propagande orale, avec une sûre lenteur, jusqu'au 60<sup>e</sup> mille qu'il dépassait ces jours-ci. »

M. Rictus me montre la première petite édition fragmentaire des *Soliloques*, tirée à mille exemplaires ; il y a encore dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux la facture de l'imprimeur (60 francs !) que, naturellement, le poète régla lui-même. On vendait la petite plaquette dix sous au Cabaret des Quatre-Z-Arts, où il récitait alors ses œuvres. Il donnait trois sous de pourboire par exemplaire au vendeur.

— J'étais payé cinq francs par soirée dans ce cabaret. Quand un feuilleton de Jules Lemaître dans les *Débats* et un article de Jean Lorrain dans le *Journal* rendirent, du jour au lendemain, mon nom célèbre et firent courir le Tout-Paris d'alors au petit cabaret du boulevard de Clichy, je demandai timidement au patron une augmentation. Je voulais dix francs par soirée ; il m'offrit 7 fr. 50. Je refusai et entrai au Chat Noir.

La vie de cabaret d'autrefois est devenue aujourd'hui impossible aux poètes. La niaise chanson d'actualité, chanson politique sans satire véritable, sans courage comme sans action, a détruit et remplacé les poètes.

Grâce aux tenanciers illettrés et simples marchands

de bocks, la belle époque du Chat Noir a disparu... Un Marcel Legay pourrait-il se faire entendre aujourd'hui ?



C'est encore à mes frais que je fis la première édition collective, c'est-à-dire la première édition proprement dite ; elle n'avait comme illustrations qu'une couverture et un portrait hors texte de Steinlen. La seconde édition parut au *Mercure* ; la troisième, celle qu'on connaît surtout, parut chez Rey avec les belles illustrations de Steinlen.

— ...

— Je suis né à Boulogne-sur-Mer en 1867. Descendant d'une très vieille famille du Dauphiné, avec des alliances écossaises ; j'ai été élevé en Angleterre jusqu'à l'âge de neuf ans. Je fus ramené en France en 1877, et de ce jour je n'ai jamais quitté Paris. Je suis seul au monde depuis l'âge de quinze ans. Pour ne pas mourir de faim, j'ai fait des métiers manuels, les plus durs parfois, des tâches d'homme de peine. J'ai fréquenté les bas-fonds les plus étranges. Dès l'âge de dix-sept ans, je fis des vers réguliers dans les jeunes Revues de mon époque : *la Muse Française*, *la Plume*, *le Mirliton* de Bruant, *les Essais d'Art Libre*, *le Pierrot* de Willette, *le Mercure de France*. J'ai appartenu quelque temps à l'Administration de la Ville de Paris. J'y connus Albert Samain, qui devint un de mes intimes. Je n'ai trouvé ma forme personnelle et définitive d'expression que vers la trentaine. »



Cependant, avant de trouver cette forme définitive d'expression, Jehan Rictus s'était livré à maintes tentatives.

C'est lui qui, le premier, en 1892, à la salle d'Harcourt, rue Rochechouart, tenta les premières récitations publiques de poèmes — tout au moins pour les poètes de sa génération.

Catulle Mendès, Gustave Kahn et Paul Franck reprirent l'idée qui s'est depuis perpétuée sous le nom de « Matinées Poétiques ».

A Jehan Rictus appartient également l'initiative de la campagne dite du « *Domaine Public payant* » dont s'est inspiré le projet de loi Pierre Rameil. On peut dire que si ce projet était voté ça en serait fait de l'infortune des poètes comme Maurice Du Plessys, etc..., puisqu'il permettrait de rétablir les pensions sans qu'il en coûte un sou à l'État.



— ...

— Comme Bloy, j'aime beaucoup la peinture et le dessin, et j'illustrerai moi-même mes prochains livres : mon *Léon Bloy* et mon *Samain*.

Tenez, je vais vous montrer un album de cent vingt dessins à la plume : *Dans le Royaume des Taupes*, auquel je travaille depuis quinze ans (y compris les années de guerre qui ont interrompu mon travail) et auquel j'ai la faiblesse de tenir. Willette, beaucoup trop indulgent, m'a écrit après l'avoir vu : « *Vous êtes le Daumier du charnier.* »

Et l'œuvre défile sous mes yeux, véritable révélation. Ce sont des dialogues intempestifs et cruels, d'une cruauté à la Villiers de l'Isle Adam, entre des squelettes ! Le thème ? C'est seulement quand les hommes sont morts qu'ils vivent et découvrent le vrai sens de la vie !

Un ou deux exemples :

Deux squelettes se font des confidences. L'un dit à l'autre :

— « Comme on savait que j'avais mis toute ma for-

tune en viager, personne n'est venu à mon enterrement. »

Un autre dessin porte la légende suivante. Le squelette parlant de ses héritiers se plaint à son camarade :

— « A peine enseveli, ils se sont battus pour mon argenterie ! »

Encore une légende :

Deux squelettes, errant la nuit dans leur cimetière, l'un se penchant sur la dalle funéraire de l'autre y lit les nombreuses vertus et qualités qui y sont inscrites :

— « Hé mais ! dit-il, je vois que de votre vivant vous avez été un très grand honnête homme !

— Ah, Monsieur ! lui répond piteusement le défunt, j'ai surtout eu très peur des gendarmes ! »

Cette œuvre constitue une forme originale et nouvelle de satire contre les Vivants et on comprend que le poète apporte tous ses soins à son achèvement.



Nous parlons ensuite de la langue et de l'esthétique. Rictus me redit avec une grande vigueur ce qu'il écrivait déjà à Léon Bloy :

— Il faut retourner aux sources du langage. Pour moi, la poésie n'est pas le privilège d'une caste. Le peuple est un très grand poète et je suis dans la vraie tradition. Est-ce que vous voyez Homère faisant le joli cœur dans les salons ? Le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle marque l'apogée de la forme dans l'appauvrissement du fond. Après Hugo et Baudelaire, la versification traditionnelle, l'alexandrin, la poésie telle qu'on l'entend habituellement était épuisée. Il fallait à tout prix trouver autre chose. Mallarmé et son disciple Paul Valéry l'ont, comme moi, bien senti. Ils ont réagi, comme moi, contre la rhétorique, contre la poésie oratoire, contre la poésie didactique. Ils ont réagi différemment, voilà tout. Je crois leur tentative vouée au plus lamentable

échec. Ils sont trop hermétiques. La poésie doit avoir sa clarté plus grande qu'aucune autre clarté. Pourquoi ? Parce que la Poésie, c'est de l'émotion rythmée.

Il y a quelque chose qui doit toujours réussir à établir la communication entre le poète et le public, c'est le rythme qui est accessible aussi bien à une gardeuse de moutons qu'à un professeur de Sorbonne.

« La langue populaire est la seule langue vivante », a dit Lazare Sainéan. La langue populaire (français mêlé d'argot) se distingue de l'argot romantique qui n'existe plus, en tant que langue secrète des malfaiteurs, depuis la disparition des bagnes de Brest et de Toulon et depuis l'invention des chemins de fer. Grâce aux moyens de transport, aux voyages, grâce aux colonies, au développement de l'Industrie et du Machinisme, grâce à l'armée et à la caserne, la langue populaire *parisienne* a prédominé et forme une sorte de langue nationale parlée.

Elle a sa technique, ses règles, sa grammaire (Henri Bauche), sa syntaxe même et ses métaphores. Je vous le répète, le peuple est un grand poète qui s'ignore.

Elle a encore sa rythmique, presque toujours en octosyllabes (mètre préféré des vieux poètes français) ; elle a son chant intérieur. Elle triompha, lors de la guerre, sous le nom de langage des poilus, et les lettrés le découvrirent avec stupeur...

— *Mais il y avait beau temps que les Soliloques du Pauvre étaient écrits dans ce langage si naturel, plein de lyrisme et de couleur.*

— On m'a reproché aussi la trivialité : les termes crus ou verts sont nécessaires. Ce sont les testicules du langage. Les pédants ont par trop châtré le français. Quel appauvrissement du vocabulaire en poésie et même en prose. La trivialité indique la santé physique et morale et vaut mieux que le sous-entendu grivois ou l'hypocrite gravelure. C'est de Millet cette pensée : « En art,

la trivialité est un signe de force et de génie ! » La prose ! La trivialité indique la santé physique et morale indispensable en art.

La loi des contrastes, qu'il ne faut pas confondre avec l'antithèse hugolienne et romantique, a été oubliée par les classiques, les romantiques, les parnassiens et même les symbolistes.

Ce sont les gargouilles, les démons, les monstres des cathédrales qui mettent en valeur la suavité des Vierges, des Jésus et des Séraphins.

Aux époques de synthèse, la loi des contrastes s'impose nécessairement ; aux époques d'analyse, comme la nôtre, elle est injustement oubliée.

Pascal a dit : « Qui veut faire l'Ange fait la bête » ; la poésie académique et officielle « fait l'ange » depuis Malherbe.

En vérité, pourquoi la poésie serait-elle le privilège d'une caste ? La classe riche ! Pourquoi laisser la multitude livrée au café-concert, à la politique, aux faits divers des journaux, au cinéma ? Populo n'aurait-il droit ni à la beauté ni à la poésie ? Quelle conception égoïste et bourgeoise !

— ...

— Je ne suis pas de l'avis de Léon Bloy : « Je suis un poète plus chrétien que catholique... »

Jehan Rictus, satirique, *humouriste*, est un réaliste lyrique. D'après lui, la poésie doit comprendre toutes les notes : le tragique et le comique intimement mêlés, comme dans la vie.

Il appartient à la grande lignée qui va d'Eustache Deschamps, de Rutebeuf, de Villon, de Rabelais à Mathurin Régnier, Scarron, La Fontaine, Molière et dans les temps modernes à Baudelaire et à Tristan Corbière...

— Comme je vous le disais tout à l'heure, reprend brusquement Rictus, élevé en Angleterre jusqu'à neuf ans, j'ai parlé l'anglais avant le français. Ceci vous

explique bien des choses : il est à remarquer que la langue française offre deux courants de vocables, les vocables sonores venus du latin, de l'italien ou du provençal et les vocables musicaux venus des langues germaniques (l'anglais, l'allemand, le flamand). Aussi les poètes qui ont manié l'anglais ou l'allemand, Gérard de Nerval, Villiers de l'Isle Adam, Baudelaire, Verlaine, Mallarmé sont les poètes les plus opposés à l'éloquence hugolienne et qui ont écrit les vers les plus « musiciens » du langage. C'est là un fait indéniable et des plus importants à mettre en relief.

La langue populaire, chantante et rythmique, est pleine aussi de vocables musicaux. C'est elle peut-être qui m'a inspiré cette strophe à vers *leitmotiv*, qui n'existait pas en poésie française :

*Ah ! comm' t'es pâle ! Ah ! comm' t'es blanc !*

\* . . . . .  
*Ouvrier mon frère, ouvrier...*

\* . . . . .  
*etc., etc...*

C'est grâce au folklore et aux vieilles chansons populaires françaises que je me suis trouvé. J'y découvre, la simplicité dans le drame, le tact le plus exquis, la mesure la plus fine, la plus nuancée. Ecoutez :

Et M. Rictus, d'une voix prenante et assourdie, me chante deux chansons de marins : *Le trente et un du mois d'août* qui évoque l'abordage d'un vaisseau anglais par un français et *Tout doux* la complainte du matelot qui trouve sa femme remariée et qui repart sans un mot...

C'est d'une sobre et émouvante beauté !

\* . . . . .  
 \* . . . . .

20 septembre 1924.



## GASTON LEROUX

Nous avons déjeuné, ce jour-là, rue Colonna-d'Istria, au restaurant Bouttau, l'une des curiosités du Vieux Nice, où m'avait conduit le correspondant des *Nouvelles Littéraires*, M. Raymond Febvre, qui dirige un hebdomadaire de si belle tenue : *L'Essor Niçois*.

Nous avons retrouvé, dans la « cave-salon » de Bouttau, Albéric Cahuet, l'auteur du *Masque aux yeux d'or* et de *Régine Romani*, romans riches et solides, dont on n'évite pas la séduction et qui, avec une progression sûre, font la conquête du public.

La conversation était délicieusement animée ; Marie Bashkirtseff, la mystérieuse petite héroïne dont la grâce énigmatique séduit toujours les écrivains mais se fait plus présente dès qu'ils arrivent à Nice, inspira à Albéric Cahuet une évocation de la plus charmante piété.

Cahuet est l'un des amants posthumes de Marie Bashkirtseff. Cette géniale enfant est sa Princesse lointaine, très lointaine, sa Princesse morte. Il a, d'ailleurs, tenté le miracle de la faire revivre dans *Le Masque aux yeux d'or*, et il y a réussi au point que des amies de la jeune slave ont tendu les bras vers cette ressuscitée. Il prépare un autre livre, un livre de réalité stricte, qui sera aussi un livre d'amour. Pour l'instant, il attirait

notre attention sur les *Cahiers intimes de Marie Bashkirtseff*, publiés de la veille par un autre fervent du même culte, M. Pierre Borel. Il observa que cette exhumation de documents rendrait toute sa vérité à une figure romanesque, orgueilleusement pure, mais trop désincarnée par le *Journal* réduit que l'on publia voici un tiers de siècle.

— André Theuriet, chargé de l'édition de ce journal, fit de son mieux. Il dut tenir compte des susceptibilités d'un temps, d'une famille, d'une société. Il a écarté les pages où la pensée prenait un caractère trop intime, où la sensibilité se découvrait sans prudence. De même, il n'a pas voulu imprimer les ingénieuses impertinences de l'enfant, les croquis endiablés, à l'emporte-pièce, de la jeune fille. Il ne nous a révélé que la cérébrale. Il a supprimé, ou presque, la sensitive, l'espiègle, la passionnée. D'où la légende qui a fait de Marie Bashkirtseff un être sec, une ambitieuse sans tendresse et presque sans féminité. Assurément, il y avait en Marie cet individualisme ardent qui caractérise les jeunes d'aujourd'hui, car elle reste au fond une figure très moderne. Mais les *Cahiers* publiés par Borel témoignent qu'elle demeurerait néanmoins profondément femme. Il ne faut pas lire le *Journal* sans lire les *Cahiers*, ni lire les *Cahiers* sans lire le *Journal*.

L'humaniste Cahuet parla ensuite d'un autre humaniste, M. Pierre de Nolhac dont, par une curieuse coïncidence, nous avons lu tous deux le matin même un précieux petit livre *Erasme et l'Italie*.

Je fis observer que Pierre de Nolhac ne pouvait s'arrêter en si bonne voie et qu'il devait, après *Erasme et l'Italie*, nous donner un *Erasme en Angleterre*, qui ne manquerait point d'être fort savoureux et riche en enseignements.

Comme nous serions heureux de voir le poète humaniste faire revivre devant nous les entretiens de l'hiver

1499 à Oxford entre Colet, Grocyn, Linacre, Thomas More et Erasme, les leçons de Magdalen College où Colet expliquait et commentait les épîtres de Saint Paul, Colet dont Erasme écrivait de Londres à Robert Fisher, le 5 décembre 1499 : « Lorsque j'entends Colet, je crois entendre Platon lui-même. »

— C'est une vie complète d'Erasme qu'il nous faudrait, reprit Cahuet, une vie lyrique où la documentation serait considérable mais invisible, oubliée...

Vous réclamez un *Erasme en Angleterre*, mais Pierre de Nolhac ne regrette-t-il pas lui-même dans la préface de son petit livre de n'avoir pas écrit un *Erasme en France*, « qui eût conté les liaisons du grand humaniste avec les hommes de notre pays ».

— Je sais que Pierre de Nolhac considère Erasme comme le vrai maître de Rabelais et pense que, par ses Adages et ses Colloques, il participe grandement à l'éducation de Ronsard et de Montaigne.

Je n'ai point oublié les termes si émouvants de la lettre souvent citée de Rabelais à Erasme, datée du 30 novembre 1532 :

... mon père très humain... ET PLUS LOIN : Je vous ai appelé père, je vous appellerais même mère si votre indulgence me le permettait...)

Je sais qu'avant Voltaire, Erasme entretenait une correspondance véritablement internationale, qu'il est véritablement « l'homme de la Renaissance » et qu'autour de lui pourrait s'édifier le roman historique d'une grande époque humaine...

Je préconise pour lui la méthode que Cahuet a employée pour Maria Bashkirtseff...

— ... Et que je compte utiliser encore... Je porte en moi tout ce que Marie Bashkirtseff a écrit, tout ce que l'on a écrit sur elle, tout ce que ceux ou celles qui l'ont connue m'ont dit d'elle, journal, correspondance, propos, échos de conversations amusées ou de discussions

violentes, plaintes et rires de fillette, accents de femme naissante, cris de joie, de colère, d'amour, appels désespérés à la gloire, cris de terreur devant la mort, sitôt venue. Tout cela s'anime en moi. Le document disparaît et je traite cette héroïne réelle comme une création de mon imagination. Ainsi apparaît-elle dans *Le Masque aux yeux d'or*, qu'un de nos auteurs dramatiques va mettre à la scène. Ainsi la retrouverait-on peut-être encore dans le personnage de mon dernier roman *Régine Romani*, une Marie Bashkirtseff qui serait brune et qui aurait réalisé une aventure d'amour. Ainsi tenterai-je enfin de la présenter dans mon prochain livre, sans fiction mais non point sans passion... »

Depuis quelques instants, j'étais un peu distrait. Un gros homme, fort alerte, venait d'entrer, Gaston Leroux, roi des reporters et prince du roman-feuilleton !

Ma décision fut vite prise et je souris intérieurement...

En voilà un, pensai-je, qui ne se doute guère du dessert que je lui réserve...

Leroux nous avait reconnus...



En sortant, nous gagnâmes le quai des États-Unis et de là, la fameuse Promenade des Anglais...

J'essayai « d'entreprendre » Gaston Leroux...

— Comment osez-vous songer à m'interroger en face d'un pareil spectacle ! me répondit-il en souriant.

Faisons notre promenade bien sagement, bien paresseusement, comme des nouveaux riches, et tout à l'heure vous viendrez au Palais de l'Étoile du Nord où je me livrerai à vous, pieds et poings liés.

Je dois bien cela à un jeune confrère. Je ne serai jamais « interviewé » autant de fois que j'ai « interviewé ».

Et Gaston Leroux éclate de rire... ♦



Une heure plus tard, dans l'immense cabinet de travail du frère de *Rouletabille*...

Je regarde la bibliothèque avec une admiration qui n'est point feinte...

— Je suis bibliophile, dit en s'excusant Gaston Leroux ; mais un bibliophile qui lit ! Hélas, il est très difficile de travailler avec tous ces livres... Dans la pièce où il écrit, un homme de lettres ne devrait avoir que des fleurs...

Mon rêve serait de passer mon temps à lire et de ne plus jamais écrire une ligne...

Il y a de si beaux livres ! Regardez : cette édition in-quarto, illustrations de Gravelot, des œuvres complètes de Voltaire fut établie de son vivant ; voici Platon et Walter Scott, les Plutarque, traduction d'Amyot, la Sainte Bible avec les gravures de Marillier, Corneille illustré par Moreau le Jeune, l'édition originale des *Provinciales* de « M. de Montalte », l'édition nationale de Victor Hugo, les œuvres d'Augustin Thierry, un homme formidable, tout Musset, Lamartine, tout Michelet et la collection complète des *Mémoires historiques*. Je les ai tous là. Pas un ne manque à l'appel. Ce fut ma vraie nourriture de romancier.

C'est avec ces *Mémoires* qu'a été établie, qu'aurait dû être établie notre Histoire de France...

— ...

— Des souvenirs, des notes biographiques ? Vous croyez, vraiment ? Eh bien, je suis né le 6 mai 1868. C'est la vérité mathématique, si j'ose dire. Mais celle-là il ne faut pas la dire ; jurez-le-moi ! La vraie vérité humaine, c'est que j'ai cinquante ans — vous ne me trouvez pas plus de cinquante ans ? — et que je suis bien décidé à avoir cinquante ans le plus longtemps

possible, jusqu'à ma mort qui, je l'espère, arrivera le plus tard possible.

Je suis né à Paris, faubourg Saint-Martin, juste à côté de la mairie du X<sup>e</sup>. L'autre jour, ayant découvert sur des papiers à quel numéro du faubourg j'étais né, je me mis en tête de chercher la maison natale ; je trouvai au rez-de-chaussée une entreprise de pompes funèbres !

Là où je cherchais un berceau, je trouvais un cercueil... J'ai f...ichu le camp !

C'est d'ailleurs par hasard et entre deux trains que je suis né à Paris. Mes parents étaient en voyage. Ma mère était Normande, mon père Manceau.

Mon père était entrepreneur de travaux publics et c'est lui qui restaura le château d'Eu selon les plans de Viollet-le-Duc.

J'ai fait mes études au collège d'Eu avec le duc d'Orléans. J'étais très camarade avec Philippe. Nous étions toujours en train de nous battre tous deux comme de vrais chiffonniers... Et je l'ai toujours « retrouvé » dans la vie. A la mort du comte de Paris, je fus le seul à qui il accorda une interview sur la nouvelle organisation du parti. Quelles bonnes soirées nous passâmes avec André Buffet.

Lors de l'expulsion des princes, j'envoyai un article — anonyme — à un journal d'Eu. L'article ne parut pas et j'en fus fort vexé.

Dès le collège, j'étais tourmenté par le démon de la littérature. Je m'amusais à faire des tragédies et à écrire des nouvelles. Est-il besoin de vous dire que les nouvelles ne valaient pas mieux que les tragédies ?

J'étais toujours le premier de ma classe et quand je passai mes bachots à l'Académie de Caen, seul de toute la session, je fus reçu avec la mention *bien*. A cette époque, les examens étaient très difficiles !

Je vins à Paris comme étudiant et je m'inscrivis

immédiatement à l'Association des Étudiants, qui n'existait que depuis un an. Je faisais mon droit, très mal ; je suivais les cours aussi peu que possible.



Ma première « chose » imprimée fut un sonnet sur Lamartine qui parut dans *La Lyre universelle*.

J'envoyai ensuite à la revue *Lutèce* un article que j'avais intitulé *Mon premier article*. Un soir, en me rendant pour dîner à l'hôtel Regnard, au coin de la rue Regnard et de la place de l'Odéon, où je prenais pension, j'achetai *Lutèce* sous les galeries. Mon article s'étalait en tête, en première page. J'étais très ému et je payai à mes camarades une tournée générale...

Je m'étais inscrit à la conférence Pottier. A dix-huit ans j'y prononçai ma première conférence. C'était une thèse sur le droit des femmes. J'obtins un gros succès de rire. Au lieu de traiter mon sujet, je m'étais mis à parler de Jeanne d'Arc et autres femmes illustres...

A quelque temps de là, j'envoyai une nouvelle « Le petit marchand de pommes de terre frites » à la *République Française* qui venait de se fonder. Sembat me fit venir et m'annonça qu'il publierait la nouvelle.

Je travaillais mon droit juste deux mois avant les examens. Quand je fus reçu licencié, je m'inscrivis au barreau. On me conseilla d'entrer dans le cabinet d'un grand avocat. Mais il aurait fallu attendre des années pour arriver à quelque chose ; aussi je m'inscrivis d'office et je me mis à plaider en correctionnelle. Je plaide même en cour d'assises avec Henri Robert ; nous sommes restés des amis.

Sur ces entrefaites, je fis connaissance, à la terrasse du Clou, de Robert Charvay qui avait succédé à Aurélien Scholl comme directeur des échos à l'*Écho de Paris*.

Je lui manifestai mon désir d'entrer dans le journalisme. « Apportez-moi quelque chose pour mes échos », me dit-il. Je lui communiquai une demi-douzaine de sonnets sur les vedettes. Le premier célébrait Réjane qui jouait *Sapho* au Vaudeville et qui, plus tard, devait me jouer *Alsace*. Ces sonnets, qui obtinrent quelque succès, me furent payés quatre sous le petit vers.

Et voilà la porte par où je pénétrai dans la demeure des journalistes. J'allai au Croissant où je fis la connaissance de Canivet, directeur du *Paris*. Il me confia la chronique judiciaire à son journal et je débutai dans l'affaire Vaillant : il venait de jeter sa bombe ! C'était débiter par une rude affaire d'autant que le *Paris* étant un journal du soir, je devais envoyer ma copie au fur et à mesure.

Je n'arrivais pas à suivre les débats ; j'étais désespéré et je voulais envoyer un mot pour dire que j'étais malade et prier qu'on me remplaçât...

Mais brusquement, je me raidis. Il me semble aujourd'hui que je dus être guidé alors par l'intuition à la fois impérative et confuse que si je surmontais l'obstacle, je serais sauvé pour toujours...

Je me mis à écrire : suivant des yeux et des oreilles une phase du procès, puis la transcrivant, puis écoutant de nouveau...

C'est ainsi que, machinalement, je ne retins que l'essentiel ; mon compte rendu s'organisait autour des scènes principales.

Quand je sortais du Palais, fiévreux, les tempes battantes, on criait le *Paris* dans les rues... Ma prose occupait toute la première page, à ma grande surprise, car je croyais avoir peu écrit...

Le lendemain, au premier courrier, je recevais un mot du *Matin* qui m'offrait sa chronique judiciaire. J'acceptai et je débutai dans l'affaire Émile Henry. Je donnai au *Matin* et au *Paris* des comptes rendus qui

eurent un gros retentissement. Je commençais à trouver cela très drôle. Je ne me rendais pas compte des difficultés insurmontables que j'avais vaincues sans m'en douter.

De toutes les rubriques, la chronique judiciaire paraissait la plus solidement assise dans une tranquille tradition. Sa formule était simple : rappeler dans un article préliminaire les méfaits de l'accusé d'après l'acte d'accusation, puis donner chaque jour la chronique de ce qui se passait à l'audience. Dans le genre, il y avait des maîtres, Albert Bataille du *Figaro*, notre président Edgar Troimaux de l'*Écho de Paris*, Gaston de Mézières du *Gaulois*.

Un grand procès nous réunit tous à Bourges : un effroyable drame de famille où un nom de la plus vieille noblesse se trouvait terriblement compromis.

C'était là une excellente occasion de mettre en œuvre ma formule nouvelle : laisser toutes les paperasses de côté, travailler avec un seul document, la vie ! la vie au jour le jour ! Ne plus évoquer le passé, mais prévoir l'avenir ! Laisser mes confrères s'occuper de ce qui est arrivé l'avant-veille, annoncer ce qui arrivera le lendemain !

Donc la presse du monde entier s'occupait du marquis de X... Mes confrères attendaient l'audience sans fièvre, moi, je bouillais ; je voulais voir le marquis ! Mais il était en prison, et bien gardé !

Cependant, deux jours avant l'audience, je parvins à me procurer une feuille timbrée de la préfecture sur laquelle j'inscrivis que M. Arnould, anthropologiste, était invité à visiter les prisons du Cher.

Le directeur de la prison centrale tint à recevoir lui-même M. Arnould et me fit visiter l'établissement et même goûter à la soupe.

Quand je sortis, j'avais confessé mon marquis...

Le directeur m'accompagna jusqu'au greffe : « En

somme, lui dis-je, en manière d'adieu, vous êtes tranquille ici ! Vous n'avez jamais d'ennuis...

« Non, me répondit-il... pas d'ennuis, mais je m'ennuie ! Je suis du Midi. Il me faudrait une prison comme celle-là du côté du soleil ! »

Le lendemain, le *Matin* publiait en première page une correspondance de Bourges qui... Le préfet tombait en disgrâce, le directeur de la prison recevait l'ordre de faire ses paquets. Le malheureux gémissait. Il ne se doutait pas que son vœu allait être exaucé et qu'avec l'aide de mon journal, il allait l'avoir, sa prison dans le Midi !

Les plus furieux furent mes confrères : j'avais interviewé l'accusé dans sa prison. Cela ne s'était jamais fait de mémoire de chroniqueur judiciaire !...

Le jour de l'audience, je dormais à mon banc et mes camarades en concevaient une certaine tranquillité quand, à la fin, les journaux du matin arrivèrent de Paris. Le *Matin* racontait l'audience du jour avec la déposition de tous les témoins que j'étais allé trouver la veille, à leur hôtel ou à leur auberge et que j'avais interviewés en leur offrant une douzaine d'huîtres.

Il n'y avait plus moyen de travailler tranquillement ! Rouletabille commençait à rouler sa bille !



Je pourrais vous raconter beaucoup d'histoires plus drôles que celle-ci à laquelle je ne me suis attardé un peu longuement que parce qu'elle fut une des premières où mon nom de journaliste s'illustra.

En 1894, je devins chef des informations au *Matin*. J'y tenais les leaders et je faisais du grand reportage.

J'assistai à la première révolution russe, je faillis être fusillé lors de l'écrasement des barricades du quartier

de Presnia à Moscou. J'étais le seul de tous les journalistes mondiaux réunis à Pétersbourg à être allé là-bas, dans la fournaise, et c'est de là que j'envoyai en pleurant mon article : « Elle est morte, la jeunesse de Moscou ! » Au massacre des Tartares et des Arméniens dans le Caucase, je vis brûler les puits de pétrole de Bakou, flamber comme une torche tout Balakani. Je fis des expéditions au Maroc, au moment où il était encore « barbaresque ».

Je revins à Paris. J'ai été dix ans chroniqueur judiciaire, trois ans chroniqueur parlementaire, trois ans critique dramatique.

*Tous les mondes ont contribué à me documenter pour mon œuvre de romancier.*

Car je ne voulais pas me borner à être un journaliste, même célèbre, et je rêvais depuis l'enfance d'être un des premiers littérateurs de ce temps, d'appartenir à la grande élite.

Finis le rêve ! Mais je ne me plains pas de ce que j'ai décroché dans le furieux combat de la vie...

Je venais d'écrire une œuvre lentement mûrie en moi. Je la lus à Pierre Wolf puis, je la portai à Antoine qui la reçut mais me demanda de la revoir.

Je me souviens que j'ai récrit le premier acte en allant de Southampton à Madère, le second de Marseille à Port-Saïd, le troisième à Saint-Pétersbourg, après les massacres de Moscou.

Revenu à Paris, j'allai relire ma pièce à Antoine qui prenait l'Odéon. Il déclara, avec enthousiasme : « C'est une pièce comme *Les Affaires sont les Affaires* ! » Elle fut jouée le 26 janvier 1907 et parut dans l'*Illustration Théâtrale* du 2 mars 1907.

Le public ne la comprit pas. Elle venait beaucoup trop tôt. Tout de même, Mendès la déclarait « hugolienne ». Et c'est la chose dont je demeure le plus fier.



Devant l'insuccès de *La Maison des Juges*, qui tint l'affiche à peine quinze jours, je fus trouver Baschet et Normand à l'*Illustration* et : « Voilà, leur dis-je brusquement, je vais faire un roman ! »

Le lendemain, je leur soumettais trois sujets, un sujet tout à fait littéraire, un autre à la manière de Marcel Prévost, un troisième à la manière de Gaston Leroux, où je me proposais de traiter les aventures d'un reporter.

C'est ce troisième sujet qui fut choisi.

Les vacances arrivées, je me retirai à Beau-Séjour et me mis au travail.

Il fallait faire plus fort que Poe dans le « Crime de la rue Morgue », plus fort que Conan Doyle dans « La Bande mouchetée » : il fallait faire commettre un assassinat dans une chambre hermétiquement close, restée close comme un coffre-fort, cependant que s'est enfui l'assassin... Par où ?

C'était une gageure, mais je me disais : « Mon petit Rouletabille, il faut que tu trouves cela. »

Une nuit, je réveillai ma femme épouvantée : j'avais trouvé. J'avais transporté le problème de l'espace dans le temps... Trop long pour vous expliquer...

Mon argumentation, la logique des faits que j'enchaînais, ne devait pas être si mauvaise, puisqu'au collège de Falaise le professeur de philosophie, arrivé à la logique, donnait en exemple à ses élèves les explications que Rouletabille fournissait à la cour d'assises sur *Le mystère de la Chambre jaune*.

Le *Matin* me commanda des romans-feuilletons.

C'est à Menton que j'écrivis *Le parfum de la dame en noir*, qui parut encore dans l'*Illustration*. Les étrangers y venaient, les années suivantes, demandant à voir

le château où s'étaient déroulées de si inquiétantes aventures.

Le secret de mon succès, ma recette ? Je suis heureux de vous la livrer : j'ai toujours apporté le même soin à faire un roman d'aventures, un roman-feuilleton, que d'autres à faire un poème. J'ai eu comme ambition de relever le niveau de ce genre si décrié.

Dans le domaine du mystérieux, je n'ai jamais rien fait d'aussi réussi que *Le mystère de la Chambre jaune*, et, sincèrement, je crois qu'on ne le peut pas. J'ai atteint là, dans ce genre spécial, le maximum que je m'étais fixé... M'en rendant compte, je me renouvellai... je créai d'autres figures... *Balao* est un de mes préférés... Rappelez-vous : « Les pas au plafond ! »

— *J'avoue garder un faible pour Chéri-Bibi. Dans un genre moins sombre et où même certains voudront voir comme une caricature du genre dont vous êtes aujourd'hui le plus célèbre représentant, La Fâcheuse aventure ou la Coquette punie m'a bien amusé !*

— J'attribue une grande partie de mon succès, d'abord à mon imagination, puis à l'alliance de cette imagination avec tout ce que j'ai appris au cours de ma vie journalistique.

Grâce à cette expérience, chaque jour enrichie, je peux me permettre d'avoir la plus folle imagination, sans désarçonner le lecteur. Des détails précis, non inventés, de solides éléments de réalité négligemment jetés au royaume des invraisemblances, accrochent le lecteur. L'imagination, je la donne à l'aventure ; mais ceux qui agiront doivent être tout à fait vivants, mais tout doit s'expliquer.

Le lecteur permet tout si l'auteur, après sa cabriole, retombe sur ses pattes.

Dans *Le cœur cambriolé*, dans *L'homme qui revient de loin*, j'ai osé aborder le problème de l'au-delà, avant beaucoup qui ont fait tant de bruit depuis. »

— ...

M. Gaston Leroux sourit.

— L'aventure, autant que la psychologie pure, peut nourrir l'œuvre d'art. *Kœnigsmark* et *L'Atlantide* sont de grands livres et Pierre Benoît un écrivain qui sait, quand il veut, marier la psychologie à l'action : *Mademoiselle de la Ferté* en est un bel exemple.

★ ★

Le mouvement des lettres, à l'heure actuelle, est merveilleux, merveilleux, merveilleux.

Nous sommes à un moment où deux mondes vont se briser ou se souder. Époque riche et tourmentée d'esprits qui se cherchent...

Nous retomberons ensuite à la tradition, augmentés d'une richesse nouvelle. Voilà pourquoi il ne faut pas dire trop de mal de cette époque que j'aime à cause peut-être de son inquiétant tourbillon... Je suis content d'avoir encore vu ça...

Roland Dorgelès, Pierre Mac Orlan avec *La cavalière Elsa*, Ramuz avec la *Guérison des maladies*, trois noms représentatifs des grandes tendances d'aujourd'hui...

— ...

— Cette enquête de Roger Giron dans l'*Éclair* est fort amusante. Je lui réponds sans hésiter : Platon ! N'est-ce pas un merveilleux reporter, et l'un des premiers ? A-t-il jamais été égalé ? Que serait Platon sans les dialogues socratiques ? un reflet divin de Pythagore. Interviewer Socrate, ça vaut toujours mieux que d'interviewer Chamberlain...

— ...

— J'écris en ce moment *La mansarde en or*. J'ai toujours deux ou trois sujets de roman qui sommeillent en moi. Et quand je trouve dans mes lectures — car je lis énormément ; je vous le répète, je lis tout et même

tout ce qui paraît. Je trouve qu'il n'y a jamais eu autant de talents qu'aujourd'hui... tout au moins de belles promesses et cela me suffit... me tient en allégresse, — quand je trouve donc des choses qui se rapportent à l'un ou l'autre des sujets en gestation, je les note et les mets dans un dossier.

Quand j'ai achevé un livre, je m'octroie deux mois de repos pendant lesquels je pense au prochain de la façon la plus paresseuse...

Je ne travaille que sur traité. Il faut que je me sente poussé par les dates. Je trace alors un plan très sommaire mais très solide car, avant tout, le livre doit être logique. En second lieu, je donne des noms à mes personnages : ils ne peuvent, en effet, commencer à vivre avant d'avoir des noms et un signalement.

Comme j'ai été paresseux à établir tout cela, je me fais alors un beau programme. C'est l'époque de l'ordre.

Je colle ce programme, cet horaire, dans la chambre de ma femme ou de ma fille.

Quand elles passent devant, elles saluent respectueusement.

L'horaire porte d'abord trois heures de travail par jour, puis quatre, puis cinq... Il faut bien rattraper le retard.



Avant la guerre, j'ai habité neuf ans une petite villa à Cimiez, au-dessus de Nice.

Quand j'avais mis le point final à un roman, je bondissais sur le balcon et je déchargeais — en l'air — force coups de revolver.

C'était le signal : ma femme, ma fille, mon garçon, se précipitaient sur la vaisselle. Verres et assiettes volaient à travers le jardin. Dès qu'il ne restait plus rien à casser, on prenait les casseroles et on tapait dessus : un sabbat de sauvages !

Un jour, une famille amie se trouvait à la maison. J'avais négligé de la prévenir, peut-être à dessein.

Les coups de revolver la surprirent, mais quand mes visiteurs virent tout le monde s'y mettre et la vaisselle voler en éclats, ils crurent que nous étions subitement devenus fous...

— *Allons, allons, vous me racontez une Histoire marseillaise. C'est mal de faire concurrence à Édouard Ramond.*

— Je vous garantis l'authenticité de l'anecdote. Mais pour être tout à fait vrai, je soupçonne fort que ma femme, après une ou deux expériences, ne laissait plus que de la vaisselle un peu ébréchée à la disposition des sauvages.

— ...

— C'est l'*Universal*, une Société américaine, qui tourne en ce moment *Le fantôme de l'Opéra*. Ils ont déjà dépensé entre vingt et trente millions. Ils ont reconstruit l'Opéra là-bas.

Lonchaney, qui faisait Quasimodo dans *Notre-Dame de Paris*, sera le fantôme.

Le cinéma est un art qui commence, et tant que l'auteur ne sera pas au ciné quelque chose de plus important, ils feront de belles photos, mais entourées de niaiseries.

— ...

— Mes livres de chevet ? Mes auteurs favoris ? Balzac, dont j'aime et relis tous les livres. Les plus beaux ne sont pas les plus célèbres. Son époque restera à cause de lui. Personne ne peut lui être comparé. Et il n'a pas seulement immortalisé une époque, mais les caractères qu'il a créés, nous les retrouvons dans les cadres actuels.

Sa correspondance m'émeut profondément ; on y voit combien il a pu travailler et ce qu'il a pu souffrir.

Stendhal ? Voyez cette merveilleuse édition de *La*

*Chartreuse de Parme*... Quelles délices !... *Le Rouge et le Noir* ont toujours séduit mon romantisme par l'aventure que j'y trouve... et j'aime ce style volontairement dépouillé qui traite d'aussi fulgurants sujets. Il me séduit aussi dans sa peinture des mœurs de petites villes... *Le chasseur vert*...

J'aime aussi beaucoup les poètes et je relis souvent Hugo, Musset, Baudelaire, la perfection même, dont la strophe vous émeut comme un beau marbre d'Ionie, et Verlaine... Regardez la demeure que je lui ai offerte au pauvre Lélian ! C'est lui qui a les plus riches reliures... Je le relis en les caressant.

De poètes modernes, je n'en lis guère. J'ai été trop de fois échaudé... Cependant, je m'incline devant la comtesse de Noailles, devant Vincent Muselli et aussi devant un petit poète, bien humble. Emile Vitta...

Valéry ?... J'apprécie surtout ses essais... Ils révèlent, mieux que ses vers, une personnalité unique... »

22 avril 1925.



## PAUL SOUDAY

A la veille d'une saison littéraire qui s'annonce comme devant être particulièrement chargée, il nous a semblé opportun de rendre visite à M. Paul Souday, l'un des plus puissants critiques de ce temps, pauvre en critiques et pauvre en essayistes.

Cet entretien m'effrayait un peu... Que pourrait me confier M. Paul Souday pour les lecteurs des *Nouvelles Littéraires* qu'il n'eût déjà révélé aux lecteurs du *Temps*, qui bénéficient de deux ou trois confidences par semaine ?

J'aurais mauvaise grâce à l'interroger sur ses livres préférés et ses auteurs favoris...

Il serait en droit de me renvoyer à ses copieux feuilletons du jeudi et à ses chroniques de la première page du *Temps* signées de ses initiales, qui traitent presque toujours aussi de la littérature.

Je me suis décidé quand même...



M. Paul Souday est, dit-on, un personnage très parisien. Il est de toutes les générales, de toutes les expositions, il fréquente avec assiduité les salons littéraires, politiques ou mondains.

Je n'avais, quant à moi, jamais rencontré le critique du *Temps*. Je sors peu.

Je vous avouerai même que je m'étais plusieurs fois demandé avec inquiétude comment M. Souday pouvait faire face à toutes ces obligations, celles que lui impose sa profession et celles qu'il se crée lui-même, pour son plus grand agrément, sans doute.

Si la conception bergsonienne du temps-durée a une signification, c'est surtout pour les écrivains.

Je crois que beaucoup de destinées qui s'annonçaient brillantes ont été compromises parce qu'on avait négligé d'accorder au facteur temps l'importance considérable qui lui revient dans l'élaboration d'un talent.

Dès que j'ai aperçu M. Paul Souday, dans le grand salon où une accorte soubrette m'avait introduit, j'ai eu l'explication de ses multiples activités et j'ai compris que je pouvais avoir confiance.

M. Paul Souday a une robuste santé. C'est un normand solide. Les veilles prolongées ne risquent pas d'endommager l'alacrité de sa verve et la souplesse de sa dialectique...

Il est quatre heures de l'après-midi. Un veston noir aux poches gonflées de façon inquiétante laisse voir une chemise de nuit à liséré rouge... Il a les pieds nus dans des chaussons noirs trop vastes.

Après les salamalecs d'usage, nous nous asseyons. Au-dessus de sa tête, j'aperçois un portrait de ma victime, par Jacques-Émile Blanche.

Paul Souday tire des poches de son veston sept pipes, de formes assez variées, qu'il utilisera à tour de rôle durant l'entretien.

Mon regard est tout de suite attiré par une mitre d'évêque qui insolemment trône sur le piano.

... A trois ou quatre reprises, durant l'heure traditionnelle, l'envie me prendra de la saisir et d'en coiffer mon interlocuteur.

Heureusement, je suis plus maître de moi que le pauvre héros de Georges Duhamel qui ne put résister au désir de pincer l'oreille de son patron, de ce fait, perdit sa place et s'engagea dans une série de lamentables et médiocres aventures.

Je ne coiffai donc pas M. Souday, mais je peux bien lui avouer aujourd'hui qu'il l'a échappé belle.

Pourquoi aussi m'avoir reçu dans ce salon trop vaste, au lieu de m'ouvrir le cabinet de travail où il pèse et soupèse les livres du temps.

Voulait-il ainsi diminuer mes forces avant le combat ? Ne lui prêtons pas d'aussi noires pensées...

Il s'excuse très gentiment.

— J'aurais voulu vous recevoir dans mon bureau, mais il faut une grande habitude pour pouvoir s'y « insérer ». Les livres ont tout envahi !

Nous finirons par sombrer complètement devant cette invasion chaque jour croissante...

Tenir un feuilleton hebdomadaire de critique littéraire va devenir une tâche si absorbante que celui qui voudra s'y appliquer sérieusement ne pourra bientôt plus faire autre chose.

Je crois que ce sera un bien pour la critique. Nous reverrons alors les critiques professionnels, race presque éteinte aujourd'hui.

Les critiques professionnels peuvent seuls courir tous les risques et d'abord le premier, celui d'être indépendants.

L'indépendance est pour eux une obligation. C'est elle seule qui leur permet d'exercer une influence. Il y a deux sortes d'influence possible. L'influence sur les auteurs ; elle est très rare, surtout aujourd'hui. Vous devinez pourquoi. Et l'influence sur le public : l'influence sur le public tient d'une part à la valeur intellectuelle et morale du critique, d'autre part à la puissance de diffusion et d'autorité du journal où il écrit.

Il y aurait encore un cas à signaler : celui où le critique représente un groupe, une doctrine ayant un nombre plus ou moins grand d'adhérents. Inutile de dire que cela lui facilite la tâche : il met moins de temps à gagner la confiance. Elle lui est presque acquise *a priori*.

Quand le critique n'a pas cette « complicité » du groupe, il lui faut beaucoup plus de temps pour s'imposer : les lecteurs doivent faire l'expérience de sa sincérité et de la sûreté de son goût.

Il est toujours déplaisant de parler de soi (le moyen de faire autrement avec vous !) mais je vous avouerai cependant que quand un libraire me dit que des clients lui donnent assez souvent l'ordre de leur expédier d'office tous les livres — (car on suppose qu'un livre dont je parle, même en mal, a au moins un intérêt de curiosité et que je n'en aurais rien dit, s'il était tout à fait insignifiant) — dont je parlerai, en bien ou en mal, cela me cause une certaine satisfaction...

— *Satisfaction fort légitime. Un poète, un romancier peuvent produire de belles œuvres et demeurer méconnus. Je crois d'ailleurs que c'est de plus en plus rare. Mais un critique ? Un critique qui n'est pas lu, est-ce un critique ?*

*N'est-ce pas l'autorité et l'autorité seule qui consacre sa valeur ?*

— Il est évident qu'entre deux critiques parlant élogieusement d'un livre, c'est celui, toutes choses égales d'ailleurs, qui détermine le plus d'achats qui est le meilleur critique. Sous cette réserve pourtant qu'un dithyrambe à coups de cymbale et à tour de bras porte souvent plus sur le grand public qu'un article mesuré et nuancé, qui vaut bien davantage en soi et constitue au fond un meilleur éloge.

— *Poser ces affirmations, c'est déclarer du même coup que les premières qualités du critique sont la*

*clarté et une certaine chaleur cordiale qui emportera l'adhésion du lecteur.*

— Et c'est dire que le critique vivra dangereusement. Le grand défaut de notre époque est son manque d'intelligence et d'équilibre rationnel causé par l'affaissement d'un bergsonisme plus ou moins mal compris, d'un mot, ce que M. Julien Benda a fort heureusement dénommé le belphégorisme.

Eh bien ! en face de Belphégor, le critique devra prendre inlassablement la défense de Minerve. Il devra lutter contre tous les préjugés régnants.

— *Quels sont les plus graves, selon vous ?*

— Il y a d'abord la glorification de l'inculture, cette exorbitante prétention de nos jeunes génies à vouloir tout tirer d'eux-mêmes.

Leurs ignorances sont élevées à la hauteur d'un dogme intangible, jusqu'à l'ignorance de la grammaire et de l'orthographe.

On ne trouve pas en soi les règles de la grammaire !

La langue des journaux est aujourd'hui beaucoup plus correcte que celle des livres, grâce en grande partie aux correcteurs professionnels qui corrigent les fautes d'orthographe et de grammaire.

Les professeurs s'en mêlent eux-mêmes. J'ai lu récemment un livre d'André Bellessort sur Voltaire. Il fourmille de fautes élémentaires.

On ne soigne plus rien, on ne finit plus rien. Il m'arrive souvent, trop souvent de recevoir des livres où, par la faute du brochage, il manque un cahier...

Un grand nombre de jeunes auteurs commencent avant d'écrire, par couper tous les ponts qui les relient au réel et à leurs semblables.

Leurs œuvres sont peut-être remarquables. Il nous est interdit de le contrôler, puisqu'elles n'ont pas avec nous de commune mesure.

D'ailleurs, il ne s'agit pas seulement des jeunes.

André Gide lui-même qui manifestait les plus belles qualités intellectuelles et qui nous avait donné avec *Le retour de l'Enfant Prodigue*, un ouvrage vraiment admirable, a évolué dans le sens belphégorien. Il déraile à la suite de Dostoïewsky. Il avait pourtant été l'un des rares représentants contemporains de l'essai avec ses *Prétextes* et *Nouveaux Prétextes*, et même avec les *Nourritures terrestres* et *Paludes*. Les autres principaux représentants — après Valéry, aussi profond essayiste que grand poète — étant Julien Benda qui, comme je vous le disais tout à l'heure, a mis en pleine lumière la question dominante de notre époque et Alain. Ce qui me gêne un peu Alain, c'est qu'il a la manie du petit morceau et un style un peu tarabiscoté. Il a tellement peur d'avoir l'air professeur.

— Avez-vous lu son dernier livre : *Souvenirs concernant Jules Lagneau* ?

— Je l'ai seulement parcouru. Je ne veux formuler un avis définitif que lorsque j'en aurai fait une étude plus approfondie, ainsi que des œuvres posthumes de Lagneau. Mais, à première vue, il me semble qu'Alain est victime dans toute cette affaire, d'un enthousiasme de jeunesse. Lagneau fut son professeur de philosophie. Il le fit pénétrer dans le monde des systèmes philosophiques, monde merveilleux pour une intelligence adolescente, et je crois qu'aujourd'hui, très généreusement, Alain pare celui qui lui révéla ce monde insoupçonné d'un rayonnement magique qui auréolerait plus justement les problèmes eux-mêmes<sup>1</sup>.

Voyez-vous, je suis un peu sceptique sur ces grands hommes ignorés et qui n'ont rien produit. *Monsieur Teste*, c'est très beau, mais c'est une limite géométrique. Le génie vraiment puissant s'exprime.

1. Depuis cette conversation, M. Paul Souday m'a déclaré qu'une lecture attentive des *Souvenirs* d'Alain sur Lagneau et des œuvres de Lagneau lui-même avait confirmé cette première impression.

— « *La soirée avec Monsieur Teste* » est tout illuminée des plus brillants paradoxes. On pourrait dire — et ce ne serait pas trahir l'étymologie — que le paradoxe est une excroissance, un bourgeonnement de la vérité, un développement exagéré, sur un côté (para) d'une opinion saine et belle.

Je crois, comme vous, que le paradoxe le plus sensible de ce petit traité réside dans l'opposition que l'auteur veut marquer entre l'approfondissement de soi et l'expression de soi. On peut penser que cette opposition pour se rencontrer fréquemment n'est pas obligatoire et qu'au contraire, dans certains cas — les plus intéressants — l'approfondissement ne se réalise complètement qu'à la faveur de l'expression.

Pour que l'expression n'exige aucun sacrifice, il suffit de ne pas songer au public, mais à l'objet que doit décrire, circonscrire et juger la pensée, — juger, par le fait même qu'elle en déterminera la position dans l'ensemble.

Une pensée, pour être écrite, a besoin d'être mûrie d'avantage.

— Et puis, j'ai vu que dans ses souvenirs, Alain rappelait que Lagneau avait été l'intime ami de Jules Lemaître. Cela m'inquiète un peu. Car enfin choisir Jules Lemaître comme ami intime, ce n'est pas le fait d'un esprit rigoureusement philosophique. Lemaître était loin d'être un grand homme : il n'était surtout pas un homme de pensée. C'est pourquoi il a méconnu celle de Victor Hugo, que Lagneau a cité plusieurs fois, au contraire, avec admiration. Après tout peut-être Lagneau ne se faisait-il pas d'illusions sur Lemaître, qui pouvait simplement l'amuser ?

Ne craignez pas de le dire bien haut : pour moi la grande question d'aujourd'hui est la question de l'intellectualisme. De nombreux talents, de beaux talents, comme était celui de Proust, — à qui j'ai consacré tout

un feuilleton dès la publication de *Du côté de chez Swann*, ainsi que M. Léon-Pierre Quint a bien voulu le rappeler dans son pénétrant ouvrage, — ont été viciés par le manque d'intellectualisme, de pondération, de sens critique, de connaissances mûries.

La littérature française aurait besoin de refaire une forte rhétorique. Nous allons à une incohérence de littérature ataxique.

Un vrai critique doit avoir le courage de dénoncer tout cela et de ne se faire le complice d'aucun snobisme, d'aucun bluff. Il y a en ce moment le bluff Ramuz et le bluff Delteil. Ils sont apparentés tous les deux. Le même courant de fausse naïveté. C'est comme la vague du néo-thomisme qui tourne la tête à tant de gens en ce moment. Massis et Maritain ignorent-ils que la métaphysique — spéculation abstraite sur la question de l'être — ne doit pas être contredite par les faits.

En tout cas, leur point de vue à eux, tout périmé qu'il est, me paraît plus légitime que celui de l'abbé Brémond, Le domaine de Brémond, c'est le mysticisme. Or le mysticisme ne compte pas, puisqu'il est incontrôlable. L'Amérique des mystiques, on ne peut y aller.

Un critique indépendant doit se résigner à mécontenter beaucoup de gens. L'Académie lui demeurera toujours inaccessible. Mais il a d'autres joies.

— ...

— Je me destinais autrefois à la philosophie. Je n'avais pas dix-huit ans quand je fus admissible à l'École Normale. C'est vous dire qu'il me fallut une dispense d'âge. Je songeai brusquement à l'ennui d'aller végéter plusieurs années dans un lycée de province et je n'entrai pas à Normale. Je fus étudiant en Sorbonne pendant deux ans — un assez mauvais étudiant.

Je fis ensuite mes premières armes dans le journalisme. J'ai été vingt-deux ans reporter d'abord, articlier politique ensuite. J'ai pris, le 1<sup>er</sup> janvier 1912, le feuille-

ton de critique littéraire au *Temps*, où j'écris depuis trente-quatre ans.

J'ai été aussi plusieurs années à l'*Opinion* et j'ai fait la critique dramatique et musicale de l'*Éclair*. A ce propos, certains se plaisent à répéter que j'ai changé d'opinion. C'est absolument faux. L'affaire Dreyfus n'est pas d'hier, n'est-ce pas ? Eh bien ! j'ai été dreyfusard et cette fameuse Affaire était bien la ligne de partage des eaux.

Ma religion n'a jamais varié. Je suis de la religion grecque.

— ...

— Oui, je vous disais tout à l'heure que le critique indépendant avait des joies singulières. Dès mon entrée au *Temps*, j'ai eu celle de consacrer d'importantes études à des écrivains qui n'avaient encore jamais été révélés au grand public. Léon Bloy, d'abord, qui est un écrivain catholique. Ceci suffirait à vous prouver que les politiciens qui déclarent que l'anticléricalisme vicie ma critique sont de mauvaise foi.

— *Je me souviens fort bien de cette étude et du bruit qu'elle fit à l'époque. J'en ai même retenu la première phrase : « Léon Bloy est un des personnages les plus singuliers de ce temps qui a produit un assez bon nombre d'excentriques. C'est assurément un remarquable écrivain. Léon Bloy écrit d'un style merveilleusement ferme et lumineux, avec la plus savoureuse verve et une imagination souvent éblouissante. »*

M. Paul Souday sourit :

— J'ai eu souvent l'occasion d'admirer votre mémoire, mais jamais cette constatation ne me fut aussi agréable qu'aujourd'hui.

J'ai aussi étudié un autre écrivain catholique, M. Paul Claudel, et mon étude, — la première, je crois, qui ait été publiée dans un grand journal, — parut plusieurs mois avant la représentation que M. Lugné-Poë devait donner de *l'Annonce faite à Marie* et qui fut pour la plu-

part des spectateurs et peut-être même pour quelques critiques une véritable révélation.

— Vous la terminez en disant qu' « un léger progrès vers la clarté amènerait aisément à cet écrivain des plus attachants le grand succès unanime dû à son mérite si noble et si rare. »

— Si l'on veut dégager du chaos de la production les plus grands noms de la littérature contemporaine, on ne doit guère tarder tout de même, entre lettrés, ayant le sens des valeurs, à se mettre d'accord sur deux noms : Claudel et Paul Valéry.

Il serait intéressant de comparer le mystique Claudel et l'intellectualiste Valéry. Je me promets de le faire depuis longtemps. D'ailleurs, je préfère beaucoup Valéry de tous points de vue, pour son art et pour sa pensée. Mais cela ne m'empêche pas d'aimer sincèrement Claudel.

C'est surtout dans *Le Cimetière marin* et dans *Ébauche d'un serpent* que Paul Valéry a énoncé sa métaphysique. Mais il était déjà métaphysicien dans *la Jeune Parque*. Le grand honneur de ma carrière sera d'avoir été le premier à parler de ce merveilleux poème, dès son apparition, en 1917. Je n'avais alors jamais vu Valéry et ne connaissais de lui que les fragments anciens publiés dans l'*Anthologie* de Van Bever et Léautaud.

Il n'y a pour lui de perfection que dans l'idée au sens platonicien, et la réalité contingente n'est que déformation et avilissement.

Pour Valéry, toute réalisation est une déchéance. Il rejoint M. Émile Meyerson d'après qui « le seul fait que le monde existe suffit à prouver qu'il est irrationnel ».

Vous connaissez certainement M. Emile Meyerson. C'est un philosophe qui a des idées neuves et fortes et une culture vaste et profonde. Pourquoi ne le présentez-vous pas à vos lecteurs ? Il manque à votre galerie...

— Comme vous y manquiez... Mais patience. Le philosophe d'Identité et réalité, de L'explication dans les sciences, et de ce livre alerte et savoureux La déduction relativiste n'est pas un inconnu pour mes lecteurs. Mais c'est parce que beaucoup d'entre eux connaissent et apprécient ses œuvres, que je me ferai une joie de les inviter, dans quelques semaines, à un entretien avec le grand solitaire.

Je dois voir aussi, bientôt, le géologue Pierre Termier, Sir James Frazer, M. Georges Dumas, professeur de psychologie expérimentale à la Sorbonne, qui vient de publier, avec le concours d'une certaine partie de l'école philosophique française, un important Traité de psychologie, le Docteur Sigm, Freud, M. Léon Brunschwig.

Puisque l'on réédite en édition populaire et portative la fameuse Somme, je vous avouerai que j'avais même songé à Une heure avec saint Thomas d'Aquin, mais après ce que vous m'avez dit, je n'oserai plus. J'aurais peur de vous faire de la peine...

Et cependant, puisque vous ne vous inclinez que devant les faits et devant ce qui est contrôlable, cette résurrection du vieux docteur du treizième siècle est un fait dont il serait intéressant d'étudier la genèse...

Autour de cette résurrection, il s'est produit depuis une vingtaine d'années une série d'œuvres importantes. Vous connaissez les travaux d'Étienne Gilson. Je voudrais que vous lussiez le Siger de Brabant de Pierre Mandonnet. C'est un ouvrage de grand style, du plus pur intellectualisme et vous ne manquerez pas d'être vivement séduit dès le premier chapitre : « De l'action d'Aristote sur le mouvement intellectuel médiéval... »

26 septembre 1925.



## CHARLES SILVESTRE

En quittant Henri Pourrat, l'Auvergne, les vieilles papeteries de Valeyre, je ne pouvais mieux faire que de gagner le proche Limousin qui abrite justement un frère d'armes de Pourrat : le romancier Charles Silvestre.

Pourrat n'a-t-il pas écrit l'année dernière une magnifique introduction à *Cœurs paysans*, à propos duquel un critique n'a pas craint d'écrire : « Charles Silvestre a fait pour son Limousin ce que Gérard de Nerval avait fait pour son Valois. »



Nous nous sommes rejoints dans les jardins aux parterres étagés de l'ancien évêché de Limoges. Une petite pluie, fine, menue, persistante, donnait, semblait-il, à tout le paysage sa véritable atmosphère. On eût dit qu'elle venait du fond des temps, et qu'elle était contemporaine de ces jardins et de ces édifices que Balzac immortalisa dans *Le Curé de village*.

A un certain moment, et comme nous étions déjà presque transpercés, Charles Silvestre voulut m'offrir l'abri d'une orangerie. Je le suivis à regret : cette pluie

tiède ne m'était pas désagréable et un son de clavecin qui s'échappait de l'orangerie me faisait pressentir que nous allions troubler des harmonies anciennes, pour quelques heures revenues. Et, en effet, nous étions à peine arrivés sous l'auvent de la porte qu'au bruit de nos voix la musique se tut, la porte s'entr'ouvrit et une jeune femme dont je ne sus rien voir, si ce n'est qu'elle était plus belle que toutes celles que nous avions rencontrées jusqu'alors, apparut dans l'embrasement de la porte. Quelque chose me frappa plus encore que sa beauté, et ce fut l'expression de son visage. Depuis cette minute, je me suis plu souvent à l'évoquer, et je ne sais pas encore ce qu'il fallait y lire : un sourire très nuancé, très doux et d'une gravité un peu triste, qui n'était pas un reproche, qui n'était pas non plus une invitation à entrer, mais où il fallait voir peut-être tout simplement la manifestation d'une présence supérieure.



« Ce roman de Balzac, me dit Silvestre pendant que nous regagnions le centre de la ville, prouve mieux qu'aucune théorie qu'il ne faut pas donner au mot régionalisme un sens trop étroit et qu'une œuvre née du terroir doit dépasser, à la faveur de l'âme créatrice qui la vivifie, les limites d'une province. Songe-t-on à dire que *Le Curé de village*, où revit avec tant d'exactitude le vieux Limoges, est un roman limousin ?

« Pourquoi ces étiquettes ? Des œuvres vivent, d'autres ne sont pas viables. Il est assez puéril et maladroit de porter au premier plan, dans la genèse d'un roman, des préoccupations qui doivent rester au second. Les coutumes d'une province, les chansons, les dictons et proverbes empruntés à la terre, ne peuvent jamais constituer la trame d'une œuvre romanesque. Elles ne sont que des éléments, souvent pittoresques, du décor,

des enjolivements du cadre. Un Eugène Le Roy, notre voisin du Périgord, me fait penser, dans la première partie de *Jacquou le Croquant*, au delà du décor et de l'air de son pays, aux meilleurs écrivains russes. Vous souvenez-vous de cette nuit de Noël, de cette neige obstinée, du retour à la chaumière noire et froide ? Ce morceau n'est-il pas aussi poignant qu'une chanson de Moussorgski où se lève l'ouragan sur un pauvre homme perdu ? Et C.-F. Ramuz, à qui l'on semble enfin décidé à rendre justice, quelle force tranquille et puissante et quelle humanité capable de toucher les gens de tous les pays ne fait-il pas vivre dans l'atmosphère particulière de son petit canton de Vaud ? Et croyez-vous vraiment que je m'abuse en pensant que la littérature française d'aujourd'hui connaîtra par un retour à la terre, un renouvellement et un enrichissement capables de nous conduire tout droit à un grand siècle classique ? C.-F. Ramuz, Henri Pourrat, Joseph de Pesquidoux auront été les nobles artisans de cette renaissance. La petite patrie fut pour eux le point d'appui qui leur a permis de porter sur le monde un regard clairvoyant.

Une particularité commune à Pourrat et à Ramuz, n'est-ce pas que ces romanciers sont en même temps des poètes ? Romanciers, ils possèdent les dons d'observation les plus étonnants ; poètes, ils savent éclairer le réel et le recomposer. C'est par la grâce de la poésie que s'opèrent le plus heureusement les transpositions nécessaires. »



Nous prîmes un train vieillot qui s'en alla avec une sagesse tranquille à travers les vallons verts, les prairies mollement inclinées où de petites rivières laissent, comme pour leur seul plaisir, un signet de lumière, blanches flèches partant des sources vives. Et tous ces

appels, ces feux verts, cette clarté sortant des herbes nous ont conduits jusqu'à la coupe enchanteresse que Charles Silvestre appelle leur oasis de paresse, le bel étang de Thouron. Bientôt apparurent ces mouvements à la fois si fins et si forts des collines de Blond où nous avons vu se dresser au loin la chapelle solitaire où la vieille paysanne que Silvestre a fait vivre dans son premier roman *L'Amour et la Mort de Jean Pradeau* allait prier pour son fils.

Enfin Bellac nous tendit ses vertes corbeilles. Petite ville toute d'accueil, Bellac descend avec ses jardins suspendus jusqu'à la courbe du Vincou, rivière rapide qu'enjambe un vieux pont de pierre. Ça et là, soutenant et séparant ces petits jardins, de vieux pans de murailles, des tourelles qui s'émiettent, vestiges charmants d'un lointain passé, écrasent des taches de couleur claire sur l'épanouissement de cette verdure si verte.

Les yeux de Silvestre s'illuminent de joie et de fierté. « Voici Bellac, me dit-il, notre Bellac tout réjouit d'être aussi le Bellac de Giraudoux, la patrie de Suzanne au cœur ovale. C'est dans ce coin de pays qu'il a trouvé les éléments d'un royaume de féerie. Une motte de gazon dans ce verger, une rose prise à quelque parterre secret, un tremblement de ces feuillages, quelques gouttes d'eau de cette petite rivière où se divise une lumière de fable, tout s'est reformé dans son regard au souffle d'une non pareille fantaisie... »



Peyrat-de-Bellac ! Ici le petit cimetière est dans le bourg sous l'ombrage d'un gigantesque ormeau Sully : « Sur cette place étroite, voici des tilleuls que mon arrière-grand-père, qui fut maire plus de vingt ans, fit planter. De l'heure qui coule à l'éternité, des vivants

aux morts, tout s'élève et s'équilibre naturellement. C'est là que je comprends mieux les soupirs du fameux pacha limousin de Bonneval dont parle Casanova dans ses Mémoires. Lassé de la splendeur du Bosphore, il rêvait aux fées de nos sources.

Je n'ai jamais quitté ce coin de terre, ayant fait mes études au Collège du Dorat qui est à quelques lieues d'ici et où mon grand-père du côté maternel avait fait lui-même les siennes. On y étageait encore des vers latins, mais les poèmes français me plaisaient davantage. A vingt ans je ne songeais guère à choisir une carrière. Ayant été très malade après un engagement au 21<sup>e</sup> chasseurs, je regagnai mon gîte en pensant qu'il me restait peu de temps à vivre. Je me suis guéri en composant ce que l'on appelait des « morceaux de poésie ». Je collaborais assidûment et j'écris encore au *Courrier du Centre*. Le 25 octobre 1909, le *Correspondant* publia un de mes sonnets. J'ai brûlé presque tous ces vers. Charmant exercice !... La guerre m'a permis d'écrire. *L'Amour et la Mort de Jean Pradeau*, roman auquel les frères Tharaud ont donné une préface riche d'un accent unique.



Mais nous voici arrivés à la maison de mes pères : regardez le jardin inculte où s'enchevêtrent fusains, lilas et groseilliers dans un désordre qui n'est un effet que de ma paresse.

Le mur qui enclôt ce jardin m'évoque un souvenir charmant que je ne veux pas tarder à vous raconter.

L'année dernière, Giraudoux me rendit visite. Ce mur attira l'attention de l'auteur de *Suzanne* : il était écroulé sur une longueur d'environ cinq peds. Giraudoux s'étonna.

— Ne soyez pas surpris, lui dis-je, ce mur ne m'ap-

partient que sur le plan cadastral. En réalité, il est au pouvoir de trois fées qui ont émigré de la rivière voisine sur ce chêne.

Quand elles se balancent, elles agitent l'arbre jusque dans ses racines mystérieuses où le mur a justement sa fondation ; il s'écroule alors avec une sorte d'explicable soudaineté. Quatre fois il tomba, quatre fois il fut relevé. Cela devenait coûteux. Les fées, on le sait, n'ont souci, ni de ciment, ni de mortier. Couper l'arbre, ce n'était pas possible. Jean Giraudoux s'y opposait ; il offrit même de payer la moitié des frais. Depuis ce jour, le mur est vraiment inébranlable. Le poète a ensorcelé les fées.

Mais, au fond, cette histoire n'apprendra rien à personne, chacun sait depuis fort longtemps que les fées ont un faible pour Giraudoux. Ce que l'on sait moins, c'est qu'il s'intéresse au peuple rustique qui vit aux bords qu'arrose la Gartempe, la plus belle et plaisante route de ciel et d'eau que je connaisse. C'est lui qui me disait qu'à notre époque où le sort de la civilisation d'Occident est en jeu, le paysan tenait dans ses fortes mains le salut. L'heure est propice à ceux qui ont assez aimé leur pays pour en faire l'appui de leurs œuvres. Nous périssons de l'exode vers les villes. Pourtant, la vie rustique est devenue plus aisée, moins âpre. L'instruction y est plus répandue. Beaucoup achètent les livres des romanciers de la terre. Ils voient plus loin que la haie qui ferme leurs champs. L'ardeur des villes ne les atteint pas autant qu'on pourrait le croire. Des besognes nécessaires les règlent ; la saison leur impose sa loi. L'âme paysanne garde encore bien des secrets ; on ne peut guère en épuiser le fonds.

Le paysan limousin, quel sujet d'étude ! Quelques traits le distinguent et le marquent. Il est replié, prudent à l'extrême, travailleur, acharné avec de la mesure dans la force. Révolution, guerre ont passé, il n'a pas

beaucoup changé. Ce que l'on appelle progrès, l'atteint en surface, mais il garde le même fond. Il sait bien qu'il est des puissances de mystère avec lesquelles il doit compter, seul à seul. Cachés, de plus en plus obscurs, la tradition, les coutumes et surtout le culte des morts l'enracinent. Il sait sourire, et s'il rit, c'est sans éclat, dans sa barbe. Son patois est plein d'un grain serré de vie réelle, de choses simples et qui ont du poids. J'ai fait lire à des métayers des nouvelles de Kipling ; ils en saisissaient à merveille le sens et l'humour. Leurs finesses, leurs malices n'empêchent pas qu'une poésie grave ne les tienne. Quand un métayer est mort, il y a toujours un parent pour murmurer dans le secret du verger, près des ruches : « Abeilles, votre maître est mort, je vous porte le deuil... » Si vous assistiez à nos veillées, tout un monde de bonhomie, d'images se lèverait devant vous. Là nous attend l'inspiration.

On conte encore des histoires de vieux châteaux hantés, de sorts heureux ou mauvais, de bals où le diable danse avec une rose de feu à la bouche. La veine des vieux fabliaux n'est pas tarie. Pendant les pauses, on mange, aux veillées, des châtaignes blanchies, c'est-à-dire dépouillées de leurs peaux ou grillées dans la poêle percée. Vous savez, un vrai Limousin aurait bien du mal à ne pas vendre son âme pour un plat de châtaignes blanchies, noyées dans du lait... Pouvoir des chansons pleines de fées, de lavandières de nuit, de soldats galants, d'amours, d'amourettes ! Après quelques refrains modernes s'élève un chant où revit le temps des nobles et de Napoléon.

Les oiseaux ont toujours pour nous un langage et des signes. Il y a, çà et là, des guérisseurs, des gens qui gardent le secret des herbes. C'est une lutte entre l'esprit nouveau et celui d'autrefois. Ni l'un, ni l'autre ne l'emportera sans doute... La puissance des eaux et des fées est si grande en ce pays. Nos paysans

savent bien qu'il y aura toujours plus d'inconnu que de connu.

Les inventions ne le touchent guère. Pourtant si la machine peut l'aider, il s'en sert, mais avec un mépris caché. Il ne place rien aussi haut que l'effort et la bonne peine de gagner sa vie. Il dit : « Qui brûle un joug, brûle tout. » Il a des proverbes qui le guident. Une grande sagesse y paraît. *Renard qui dort ne prend pas de poules. — Qui plus dépense qu'il n'a de vaillant, file la corde où il se pend. — Qui se couche avec chien, se lève avec puces. — Pour bien mourir, il faut bien vivre. — Promettre va si loin ! — Qui tient sa langue, tient celle des autres. — On ne peut tuer tout ce qui est gras. — Le morceau qui étrangle est toujours trop cher. — On en pourrait citer des centaines où le trait est si dur et si fin que rien ne l'émousse. »*



Le lendemain nous partîmes de bonne heure ; nous déjeunâmes dans une vieille hôtellerie de Bellac. Le repas fort plantureux se termina par un clafoutis, gâteau de cerises et de pâte croustillante. Silvestre me conta au dessert une anecdote peu connue : « La Fontaine, exilé, vint à Bellac en compagnie de son oncle Jannart. Il regrettait les nymphes de Vaux, déplorait la disgrâce de son ami et pestait. Nos érudits assurent que le chemin montueux, la dernière côte qui mène à la ville, lui inspira « la mouche et le coche ». Il dîna dans cette hôtellerie. La cuisine se trouvait dès cette époque au premier étage. Nous venons de la traverser. Le long fouet des postillons claquait dans la curieuse cour intérieure à galeries superposées que vous pouvez admirer par la fenêtre qui est devant vous... La Fontaine n'entendait rien. Sa tristesse le tenait toujours. Gracieuse et

jolie, le front paré d'une coiffe (ou calle) bordée d'un large galon d'or, la fille de l'hôtelier parut. Et voilà La Fontaine tout charmé, lui dont le cœur était sans défense. Adieu tristesse, adieu nymphes de Vaux !

Le bonhomme note que les filles de chez nous avaient de la blancheur. Elles n'ont point changé et demeurent les plus belles du monde. C'est une « bellachonne » qui se trouvait hier à l'orangerie de l'évêché. »



Comme nous comprenons l'amour que Jean Giraudoux a voué à Bellac et qu'il ait été sensible au charme d'une campagne qui sait unir force et douceur en de si justes proportions. Il me semble aujourd'hui que l'étude de cette œuvre unique qui va de *l'École des Indifférents* à *Juliette au pays des hommes*, ne saurait être conçue et menée à bien que dans le décor de cette verdoyante nature. Le sortilège qui s'élève des herbes et des fontaines secrètes dans les vallées de la Gartempe et du Vincou, animerait les pages du critique. Mais c'est dans la coupe de Roche-Vigeanne qu'il puiserait le plus féérique de son inspiration.

Roche-Vigeanne n'est éloignée que de quelques centaines de mètres de la maison de Charles Silvestre. Nous y sommes allés souvent et ce fut toujours la même surprise et un émerveillement aussi neuf.

— Avancez-vous donc, me dit Silvestre, jusqu'à la pointe de cette roche qui domine la vallée. Notre tradition rapporte que c'est d'ici que les sentinelles romaines surveillaient la campagne.

Leur regard qui, croyez-m'en, devait être aussi ébloui que le nôtre par tant de grâce, à chaque minute se modifiant, pouvait porter jusqu'à la ligne bleuâtre des collines de Blond.

Ces temps de conquête et d'occupation sont passés. Il ne se livre plus ici, et sous nos yeux, que les combats pacifiques du soleil avec la nuée.

Voyez, au deuxième plan, la lumière éclaire la prairie et l'allume de mille feux, tandis que plus près de nous, l'ombre vivante et rapide noircit les arbres. Dans une minute, ce sera le contraire. L'ombre se portera sur la prairie et les arbres s'allumeront. Pouvoir mobile et mystérieux du nuage qui passe et divise le soleil. Et c'est ainsi que ce paysage harmonieux qu'encadrent des roches déchiquetées au flanc desquelles la bruyère en fleur sème ses douceurs violettes, change et nous enrichit de ses changements mêmes. C'est en cette terre que vit *Aimée Villard*.

— *J'ai pour cette héroïne robuste, gracieuse, toute d'ardeur et de gentillesse française, admirable de pure simplicité, une dilection toute particulière. Ce livre est de ceux qui peuvent réjouir les délicats les plus difficiles et gagner directement le cœur même du public le plus étendu. Je suis un peu surpris qu'il n'ait pas atteint d'emblée les gros tirages en vue desquels vous ne l'avez d'ailleurs pas écrit. Mais Aimée Villard, « fille de France », est un livre dont la vie commence et sera multipliée, si j'ose dire, par la propagande silencieuse et fervente des âmes que chaque jour il conquiert.*

*Il serait bien que dans l'existence de tout écrivain s'inscrivît un livre analogue à celui-là. On le considérerait comme le chef-d'œuvre que dans les anciennes jurandes l'apprenti devait fournir avant de mériter ce beau nom : ouvrier.*

*L'ouvrier fait ensuite des œuvres plus éblouissantes peut-être, plus riches, plus colorées — et je songe ici à Belle Sylvie que vous publiez aujourd'hui. Mais un faible étrange continue toujours à incliner l'âme vers le livre qui gagna le diplôme et grâce auquel s'entr'ouvrit pour l'accueil le cercle des vrais écrivains.*

*Il me plairait, Silvestre, que suivant l'exemple de nos grands amis les frères Tharaud, vous nous donniez de cette œuvre, ainsi qu'ils l'ont fait de Dingley, des versions successives, purifiant, simplifiant, aérant jusqu'à l'extrême, j'allais dire durcissant, si ce terme trop technique ne risquait de créer une confusion, un livre qui apparaît déjà aux meilleurs juges comme une merveille de grâce, de pureté et de simplicité.*

*Et voici qu'aujourd'hui, après avoir parcouru avec vous toutes ces campagnes limousines aux lignes à la fois tendres et fortes, je vous admire un peu moins d'avoir réalisé une réussite qui me surprenait si fort quand je lus le livre pour la première fois : Vous n'êtes plus pour moi qu'un honnête homme qui paie ses dettes, vous avez rendu à votre pays ce qu'il vous avait donné.*

*— C'est aussi dans ce pays limité par les collines de Blond que vivaient madame de Flamare et sa fille Sylvie, jeune femme que l'orage révolutionnaire ne put briser, roseau fragile qui garda sous le vent furieux la grâce des jours de soleil.*

*— Votre galerie d'héroïnes s'est enrichie avec Belle Sylvie d'une séductrice dont le rayonnement n'a pas fini de s'étendre. Pierre Benoît me disait un jour : « En France, on ne peut faire de romans sans femmes et c'est pourquoi la France ne sera jamais le pays du roman d'aventure, car qui conduit une femme à l'aventure, tue l'aventure. »*

*En disant cela, Pierre Benoît souriait de son sourire matois de paysan et je compris bien qu'il voulait dire le contraire de ce qu'il exprimait et que nos romanciers avaient choisi la meilleure part. Est-il plus merveilleuse aventure que celle dont une femme est l'enjeu. Silvestre, vous n'avez pas triché. Nous prenons grand goût à vos aventures parce que le sourire d'une belle Française les illumine toujours. Je ne connais guère que Paul Claudel chez qui on rencontre galerie aussi nombreuse et aussi*

émouvante. Ce n'est pas pur hasard si ce nom vient sur mes lèvres, puisque les lettrés ne pourront désormais séparer, dans leur vénération attendrie, deux femmes plus touchantes d'être si injustement et si impitoyablement fouettées par la tourmente révolutionnaire et de dominer toutes ces violences, toutes ces laideurs sanglantes, par la seule force d'une faiblesse qui ne veut pas rompre. Cygne de Coufontaine, belle Sylvie, quelle leçon de noblesse vous nous donnez ! Nous apprenons de vous que rien ne saurait triompher d'un être qui ne consent à apercevoir, au milieu même des pires orages, que son devoir tout uni.

Ce n'est pas seulement par ces deux héroïnes que votre belle histoire s'apparente à l'Otage de Paul Claudel ; vous avez tous deux un tel amour de la vie, une telle sympathie humaine que vous demeurez toujours justes et que vous n'avez pas réussi à nous rendre antipathiques, lui, Turelure, et vous, Jacques Chabane. Vous ne l'avez pas cherché, d'ailleurs, parce que vous saviez bien que, dans ces représentants à la fois simples et complexes, de la colère d'un peuple, il passait par instants comme un souffle de la justice de Dieu.

L'Otage et Belle Sylvie apparaissent comme l'évocation la plus véridique et la plus lyrique à la fois d'une époque où il se passa de grandes choses. »



En rejoignant le bourg de Peyrat, nous avons cueilli un bouquet d'œillets sauvages.



Le lendemain, nous sommes allés au Dorat ; nous

admirons de loin l'imposante collégiale qui élève vers l'azur l'ange doré qui surmonte son plus haut clocher. Clovis, dit-on, lança jadis sa framée pour mesurer l'espace où serait bâti le temple du Dieu qui l'avait maté.

Il n'y a guère que quelques petites villes de Bretagne qui m'aient donné autrefois cette impression de charme vétuste et de retour aux âges abolis.

Le Dorat est une ville peuplée de souvenirs ; les uns très lointains, les autres tout proches encore. — Voici, me dit Silvestre, le petit séminaire où j'ai traduit Virgile. Pour un écrivain de terroir, c'est une chance d'avoir étudié aux lieux mêmes où il fondera sa vie. Le souvenir de chasses à l'écureuil que nous étourdissions de cris, le rappel de rudes parties de balle au bâton, en pleine campagne, dans un vent sauvage, se mêleront toujours, et non sans force, à un texte de Virgile ou de Chénier. L'été, quand nous nous préparions aux examens, notre terre travaillait avec nous. Qui ne voyait les bergers latins sous les rameaux des châtaigneraies n'avait aucune imagination. Le pays qui vivait dans notre sang nous passait dans l'âme. Cela est de quelque poids.

Balzac a fait naître, en cette ville, le poète de Charles IX, Jean Dorat. De son vivant, on l'appelait : « oracle des dieux ». Il forma Ronsard, lui ouvrit la « fontaine dorée » des anciens. Homme audacieux : à quatre-vingts ans, il épousa une jolie fille de vingt-deux avrils. On s'en gaussa, mais il répondit que l'on devait lui permettre ce mariage comme une licence poétique.

Je voudrais évoquer aussi un poète bien plus doux, mais non moins galant, même en l'hiver de la vieillesse, Sainte-Aulaire, esprit riant et charmant, homme de cour plus que de guerre. Quand il se présenta à l'Académie, le rude Boileau l'accusa d'habiller trop court des poésies trop légères et de rallier le suffrage précieux des femmes. Il écrivit quelque part dans ses œuvres com-

plètes : « Dans l'intention de me faire mieux concevoir son mérite, on m'avait envoyé un poème de sa façon, très mal versifié, où, en termes assez confus, il conjure la Volupté de venir prendre soin de sa vieillesse et de réchauffer les restes glacés de sa concupiscence. » Mais la duchesse du Maine l'appelait : son berger, son Apollon. Le monde n'a guère changé.



Nous quittons Le Dorat...

A quelques lieues d'ici se cache, dans la secrète verdure, le fameux bourg de Mortemart qui éveille, par son seul nom, une courtoisie qui toucha au sublime et charma l'Europe. Mesdames de Montespan, de Thianges, de Fontevault avaient des attaches ici ; nous verrons toujours ces Trois Grâces sur cet horizon de feuillage.

— Il fallait bien, reprend Silvestre, que je vous conduise à Fromental, à travers le pays de Blond, de Cieux, de Vaulry, dont vous apercevez la haute chapelle solitaire où venait prier la mère Pradeau pour la guérison de son fils Jean. Il me semble que vous n'oublierez plus ce voyage en Limousin, après avoir vu cet étang qui, ce soir, est un tranquille flot d'insondable et naturelle poésie. De telles pentes nous retiennent, comme ces eaux, en une coupe de terre, pour nous enchanter et nous incliner aux grandes songeries. Sous le soleil, bruyères, ajoncs, se mouillent d'une pluie de safran et de sang. Un feu tout pur vient de naître ; et là-bas, tourne l'ombre des fées sous les rochers, dans un mystère plus fort que le jour.

C'est ici, en ce pays de force et de grâce mesurée, que venaient Jérôme et Jean Tharaud avec leur nourrice. Dans cet air, leur âme demeure.

— *Relisons cette page de la préface que les grands*

*écrivains ont écrite pour votre livre : L'amour et la mort de Jean Pradeau :*

« Vous ne pouvez imaginer avec quelle nostalgique douceur résonnent en moi ces noms qui me sont presque aussi familiers qu'à vous-même : La Pouyade, Montmèzery, Cieux, Javerdat, les Ages, Fromental ! Chaque fois que je les entends, ma mémoire s'en enchante et mille souvenirs se lèvent devant moi. J'ai vu beaucoup de paysages inoubliables. Aucun n'a mieux parlé à mon cœur que le triste plateau solitaire, si harmonieusement limité par ces montagnes de Blond qui se dressent au-dessus de la plaine poitevine comme un suprême effort de notre terre de granit. De là-haut, s'échappent mille sources et ruisseaux parmi les éboulis, les genêts et les châtaigniers au tronc creux, découronnés par la foudre... »

A regret, nous nous éloignons de ce royaume. Nous nous taisons. Un grand murmure, une incomparable clarté nous accompagnent.

Nous allons dans le vent qui nous vivifie. La route monte et tourne, bordée de hauts châtaigniers en fleurs. Nous arrivons au sommet d'un versant d'où nous découvrons dans une sorte de fumée bleuâtre : l'étang.

C'est alors que chante en moi la page d'*Aimée Villard* qu'inspira ce même paysage :

« L'automne poussait son feu encore secret. Le travail des eaux et du soleil préparait la vieille magie dans ces solitudes que parfois le cri d'un oiseau inconnu déchire. Depuis qu'elle était moissonnée, la terre semblait s'éloigner de l'homme et découvrir sa face éternelle. Les étangs étaient des boucliers d'argent que les chevaliers du ciel avaient jetés dans la prairie : une grande paix était conclue au sommet des airs. »

Silvestre rayonne : Ah ! laissez-moi m'écrier avec Bernard de Ventadour :

*Quand la douce brise souffle  
Devers notre pays,  
Il me semble que je sens  
Un vent de paradis, »*

31 octobre 1925.

## DRIEU LA ROCHELLE

Drieu La Rochelle chef des Bonapartistes à Sainte-Marie-de-Monceau. — Aux « Sciences Politiques » avec Raymond Lefebvre et Vaillant-Couturier. — La révélation de l'infirmière toulonnaise. — La grande erreur de Jean Cocteau. — Surréalisme et communisme. — La sermon de M. Fortunat Strowski. — Montherlant, Machiavel et Maurras. — Claudel, l'homme le plus humain... — Position politique de Drieu : « Le parti radical », vieille chose haïssable et pourrie... — Marc Aurèle, modérateur.

Ce temps est celui des substitutions : chaque chose est remplacée par son faux.

Volonté et intelligence ne sont qu'une. Quand l'une fait défaut, l'autre donne bientôt des signes de détresse.

Je suis toujours profondément déchiré : c'est ma fonction.

*D. L. R.*

C'est pendant la guerre, au cours d'une permission, que j'eus la première révélation de Drieu La Rochelle.

Je m'étais laissé entraîner par des camarades à une matinée littéraire chez Poiret. J'ai depuis longtemps renoncé à ces sortes de réjouissances : Je n'ai plus, hélas ! assez d'illusions pour croire à la fécondité vraie de pareilles rencontres et, surtout, le temps me manque pour m'offrir des comédies, instructives et amusantes, sans doute, mais un peu longues.

Enfin, j'y allai ce jour-là et ne le regrettai point, puisque Marcel Herrand, de sa voix puissante, nous déclama quelques poèmes de guerre encore inédits, que je devais retrouver, par la suite, dans « *Interrogation* ».

Quand on a un esprit libre, une âme sans parti pris, on va d'instinct aux choses authentiques : elles se manifestent toujours avec un accent qui ne trompe pas.

Cette constatation, que j'ai souvent faite, me rend difficile la croyance au génie méconnu. Un génie méconnu, ne serait-ce pas un génie d'intention, une belle âme, comme dit avec une douce ironie, le poète romancier Charles Silvestre.

Comme tous les auditeurs, sauf un, je n'avais jamais entendu le nom de Drieu La Rochelle. La récitation de ses poèmes ne remplissait d'ailleurs qu'une infime partie du programme.

N'importe, de tout ce programme, c'est le seul numéro qui soit resté vivace dans mon souvenir. Parce qu'il rendait un son authentique, le son d'une âme vivante.

Authentique, je ne dis pas nouveau. A vrai dire, il n'y avait là, pour moi, aucun accent bien neuf : j'avais déjà assez fréquenté Claudel, pour retrouver dans les poèmes d'*Interrogation* le rythme de ses versets.

Mais je reconnaissais surtout en Drieu l'écho de la chère voix du sage de Brooklyn.

En ces années-là, je m'amusais à traduire *Leaves of Grass*, et, au front, j'avais toujours dans ma musette l'édition David Mc Kay, de Philadelphie, qu'enrichissent de si belles photographies de Whitman.

En sortant, nous félicitâmes le camarade qui avait découvert Drieu et qui devait, le premier, publier de lui un poème dans une petite revue qu'il dirigeait et qui s'appelait *Sic*.

Ce Pierre-Albert Birot était un homme étrange et sympathique. Il venait de fonder l'école nuniste. Birot avait des lettres et le prouvait avec simplicité.

— Nun, nous confiait-il, est un mot grec qui signifie maintenant. Nous sommes des hommes de maintenant, d'aujourd'hui : chantons les angoisses d'aujourd'hui, en rythmes d'aujourd'hui. *Sic...*

Je ne l'ai revu qu'en 1921. Il vint un jour m'apporter *Le premier livre de Grabinoulor*. C'est une œuvre originale et de « haulte grasse » dont je lirais la suite avec plaisir.

Birot ne savait rien de Drieu qui était au front.



Drieu La Rochelle est né à Paris le 3 janvier 1893. Par son père il est normand ; il l'est par sa mère encore, coupée d'un peu de Bretagne et d'Ile-de-France. Son arrière-grand-père, originaire de Coutances, fit toutes les guerres de l'Empire. C'était le sergent Drieu. Mais les compagnons du sergent eurent vite fait de lui trouver un nom de guerre. Il devint *La Rochelle*, comme d'autres, sous l'ancien régime, avaient été *la Tulipe*. Depuis ce temps, le sobriquet est devenu partie du nom de famille.

— J'appartiens, note Drieu, à la moyenne bourgeoisie. J'ai trouvé toutes les opinions politiques dans les souvenirs de ma famille. J'en nourris sans doute encore des distinctions que je tiens à faire. Ce sont peut-être tous ces croisements qui m'ont fait une âme si divisée. L'une de mes grand'mères était vendéenne ; l'autre avait été élevée selon les principes de l'*Émile*.

J'ai été élevé dans un collège catholique, à Sainte-Marie de Monceau. Quelques prêtres, peut-être modernistes, m'encourageaient, avec une ardeur que je n'ai jamais oubliée, à former le dessein d'une vie où se mêleraient l'étude de la métaphysique, une intense culture spirituelle et l'apostolat social.

J'avais d'abord voulu être soldat. Mon ambition était

de commander un jour un poste au Soudan : une rude niaiserie !

J'allais avoir quatorze ans quand je subis une influence qui me marqua profondément. Un ami de ma famille, mais qui lui était suspect, avocat radical et anti-clérical, entreprit ma libération. Il me donna beaucoup à lire, à moi qui lisais follement depuis toujours, et déclancha en moi la crise classique. Je refusai d'aller à la messe. A Sainte-Marie, j'étais le chef des républicains et des bonapartistes contre les royalistes. On voulait me recruter pour le Sillon.

Après le collège, j'entrai aux *Sciences Politiques*. Là, je me fis inscrire au groupe des étudiants républicains, qui, dans cette atmosphère de bourgeoisie officielle, cossue et timide, était considéré comme subversif. Au demeurant, ma tendance vers la gauche était surtout faite de réaction contre mon milieu.

Car, dans le même temps, je lisais Taine, Bourget, Barbey d'Aurevilly, puis de Maistre et Bonald, enfin tous les maîtres de la contre-révolution, et c'est à peu près vers la même époque que je découvris l'Action Française.

Aux *Sciences politiques*, je fis la connaissance de Raymond Lefebvre, qui alors, voulait être comme lord Balfour — un conservateur intelligent.

Lui et Vaillant-Couturier adoraient Claudel et Francis Jammes et me passaient les premiers numéros de la *N. R. F.*

Cependant un autre ami, un créole qui n'attendit pas la guerre pour mourir, me ramenait par de longs attardements vers la suite délicieuse des poètes du xvi<sup>e</sup> siècle et du xix<sup>e</sup> siècle.

Je courais les réunions publiques avec Lefebvre. Nous fûmes à l'émeute Ferrer. Tout d'un coup, Lefebvre fut contre la police et moi contre ces bandes obscures...

Ivre de lectures, de promenades nocturnes, du voi-

sinage des femmes, d'une nonchalance sourde, je tournai sur moi-même et tombai dans la mélancolie. J'effleurai les sports comme la vie publique. Timide et méfiant, je n'osais aller dans le monde. Je craignais que mon pays ne fût bien las.

Enfin, comme je me jurais de me tuer si, à vingt-cinq ans, je n'avais pas aimé une belle femme, écrit un beau livre et accompli une belle action, la guerre éclata dans ma caserne.

Je la saluai comme la fin de mes doutes, de mes dégoûts naissants, comme ma fin à moi, sans doute.



La guerre me fit connaître la force de la France dont je doutais.

En 1915, je fus ramené des Dardanelles assez malade. Comme je brûlais dans un hôpital de Toulon, une jeune infirmière catholique m'apporta un jour les *Cinq Grandes Odes* de Paul Claudel.

Ce me fut une révélation, comme la charge à la baïonnette à Charleroi. Jusqu'alors je n'avais écrit que quelques contes dans la manière de d'Annunzio, et quelques sonnets sur le sport, qui trahissaient Heredia : contes et sonnets furieusement mauvais.

*Claudel m'a délié la langue.*

J'appris la mort de mon meilleur ami et j'écrivis *Tryptique de la mort*.

— *Je me souviens de ces poèmes dont Maurice Martin du Gard a écrit dans Feux Tournants : « Le lyrisme s'y marie brutalement à l'humour, et la sincérité naît et renaît à chaque page de ces accordailles claudeliennes. »*

*J'aime beaucoup la finale du premier poème : « Quand je passe dans la ville, je goûte amèrement le sourire des femmes qui ne songent jamais à la mort.*

*Appel du royaume lointain où sont d'autres joies.*

*Je m'enfoncerai vers les provinces dévorées par les horreurs du feu.*

*Pourtant ces femmes qui me regardent curieusement, tendrement ! Mais aucune ne souffre de ne pas comprendre ma secrète destinée.*

*Leur sourire me serait très cruel si j'étais encore de ce monde.*

*Mais mes tendresses sont ailleurs, hors de toute vue, où sont mes amis. »*

— Après Verdun, d'où me fit sortir ma troisième blessure, je retrouvai le fil de ces poèmes.

De moment en moment, pendant la guerre, je rencontrais Raymond Lefebvre. J'avais avec lui des discussions atroces. Je n'ai jamais eu d'amis que des hommes dont tout l'esprit aurait dû faire mes ennemis. Si Lefebvre n'était pas mort, j'aurais sans doute rompu avec lui comme avec Aragon.

J'étais sorti de la guerre plus amoureux de la France que jamais, fasciné par l'Action Française, violemment antidémocrate, mais possédé d'une grande méfiance à l'égard du capitalisme et du système de corruption qu'il compose avec la démocratie.

Lefebvre me disait : « Tu es communiste ; tu ne te rattaches à la guerre, à l'orgueil militaire, que par une espèce de dilettantisme... »



Je n'ai découvert la littérature moderne qu'à la fin de la guerre. Je n'avais encore rien publié quand Paul Adam, ayant lu quelques-uns de mes poèmes, manuscrits, me salua gentiment dans un article de l'*Information*, où il faisait allusion à Whitman et à Rimbaud.

J'entrai chez un libraire à ma permission suivante et j'achetai un Rimbaud.

Lors de mon entrée dans la littérature, j'ai éprouvé

cette bonne volonté extraordinaire de notre époque pour les débutants. C'était en 1916, j'avais à peine gribouillé sur mon lit d'hôpital quelques versets. Une jeune fille, qui venait me visiter, les emporta et les passa à l'une de ses amies. Celle-ci les montra à Léon-Paul Fargue qui les signala à Gaston Gallimard. Et un beau jour, je reçus un coup de téléphone de la N. R. F. J'entrai dans le petit bureau de la rue Cassette où s'était rassemblée, avant la guerre, cette petite compagnie austère et opulente : Gide et ses amis : Ghéon, Schlumberger, Roger Martin du Gard, et ses grands alliés : Claudel, Valéry et Jacques Rivière. C'est de là encore que Gallimard allait lancer Proust, Aragon. Mais je ne saisisais pas très bien cette majesté, alors : j'étais intimidé, et je venais de très loin. Fargue me dit que j'étais un poète, Gallimard me demanda un livre, et je fus doublement interloqué. Je ne savais même pas que j'écrivais. Mais à peine rentré à l'hôpital, je fouillai dans mes papiers, et trop vite, j'y découvris la matière d'un livre. Après cela, je crus aussi que j'étais un poète. On me le laissa croire trop facilement ; cela m'incita à publier de très piètres élucubrations, qui durent faire regretter à Fargue sa générosité.

« L'esprit N. R. F. » m'a offert de grands biens : une conception très souple, nullement formelle du classique qui fait qu'on voit réunis Gide, Claudel, Valéry, Aragon, Valéry-Larbaud, Léger, Jouhandeau, et une ouverture sur l'étranger : les grands romanciers anglais et russes, les grands poètes anglo-saxons qui peuplent un paradis aussi imposant pour nous que l'ont fait les Italiens et les Espagnols des siècles passés. C'est malheureux que du Bos, Fernandez et G. Marcel transcrivent leurs vivifiantes analyses dans la langue des philosophes et en privent ainsi trop de littérateurs.

Pourtant les critiques peuvent faire beaucoup de bien aux écrivains. J'ai une sérieuse gratitude à Edmond Ja-

loux qui rend, de semaine en semaine, un service toujours mieux médité à la littérature française en multipliant autour d'elle les points de vue étrangers, en renouvelant les éclairages sous lesquels nous scrutons les difficultés et les facilités propres à notre climat. Le travail patient d'Edmond Jaloux, après celui de Gide, élargit la frange du possible autour du génie français. Je profite aussi de l'honnêteté de Paul Souday qui fait ressortir ses partis pris. Il aime d'être irréductible sur quelques points et il chérit d'avoir des ennemis. Mais cette critique partisane, accotée à la politique, au fond, me scandalise et je me réjouis que Marsan dans l'A. F. y échappe parfois. C'est pourquoi j'aime tant Thibaudet dont une puissante bonhomie élargit toutes les opinions. Enfin, comme tous les Français je lis tous les matins l'article de Léon Daudet. C'est un vice national, mais les Français savent porter leurs vices gaillardement.



Quelques temps après cette aide indulgente, je rencontrai Cocteau. Il me lut le manuscrit du *Cap*, me promena partout. Je le suivis, émerveillé et méfiant. Cocteau m'aida à comprendre que je n'étais pas poète. C'est un service que je ne suis pas près d'oublier.

Cocteau est le seul qui ait transposé au théâtre les conquêtes que la poésie avait déjà faites dans la peinture.

Cocteau est né dans la futilité ; la passion n'a pas été assez forte chez lui pour l'en arracher, ou bien, même s'il voit la mort de ses yeux aigus, cette vision étrange réveille chez lui un vieux geste mièvre.

Il pourrait être le plus grand homme de théâtre de France et d'Amérique. Nous perdons beaucoup à son obsession d'être un pur poète méconnu parce qu'il

n'ignore pas une certaine élégance. Mais voici peut-être que le sens de la mort va le délivrer...



Un peu plus tard, j'ai rencontré cette prodigieuse troupe de jeunes hommes et de poètes qui, je le crois fermement, est le groupe le plus vivant dans le monde actuel. Vous pensez bien que je parle d'André Breton, de Louis Aragon, de Paul Eluard et de leurs amis. Cette rencontre a été pour moi un événement décisif comme celle de Rimbaud à travers Claudel, comme celle de la mort à travers la guerre.

Ils m'ont fait entrevoir la poésie, une conception de la vie profondément libre. Ils étaient hors du siècle, je suis dans le siècle. Je ne les ai pas compris, mais ils firent que je me compris un peu mieux.

Je me dérobaïs d'ailleurs à la sujétion quotidienne de leur vie en communauté. Je me suis méfié de leurs complaisances littéraires, avant d'abhorrer leur soudaine inclination pour des thèmes politiques.

Depuis Rimbaud, il y a en France un mouvement ininterrompu de poésie libre qui n'a jamais trouvé une troupe plus forte et plus nombreuse de chanteurs que celle-ci, mais ils ne veulent pas tous, ni toujours, chanter à pleine gorge. Le monde des images a été entièrement renouvelé et ruisselle dans leurs coffres.

Mais, de ce trésor, ces jeunes cœurs, touchés par un doute abominable, et aussi déviés par certaines habitudes françaises de faire petit, jouent d'une main gâcheuse. Ils trouvent ignoble de mêler le sang à l'encre ; alors, ils ne lâchent pas tout ce qu'ils savent sur l'amour et la mort. Ils se refusent à cet abandon formidable à la logique, qu'ils entrevoient à leurs heures intimes ; ils préfèrent glisser à un jeu d'interférences qui se fait trop facilement dans leur inconscient trop savant.

Et puis, voilà qu'ils se mettent à croire à l'action directe, aux exercices de propagande. Montherlant n'a jamais cru au sport comme panacée universelle, comme un instant ils feignent de croire à la révolte politique.

Mais ce sont de chics types, fiers, difficiles. Et ils dégottent salement la littérature contemporaine : Aragon et Breton sont les hommes qui écrivent le mieux le français depuis que Barrès est mort, aussi bien que Claudel et Valéry, mieux que Gide. Aragon a écrit ce chef-d'œuvre *La femme française*.

Reverdy et Eluard font des poèmes, de temps en temps, presque nus. Je regrette plus que tout au monde de n'être pas poète...

Je suis, du reste, fâché profondément avec tous ces garçons.



La littérature se déchire. Il y a une démocratie de lecteurs de plus en plus nombreuse qui trouve des porte-voix d'un talent naturel, à qui il ne manquerait que de se laisser porter plus franchement par le flot. Ils peuvent écrire de belles romances : Dorgelès, Kessel, voire Carco et Benoît, qui sont plus faisandés. J'ai horreur de la littérature de chapelle : je voudrais bien avoir quelque chose de l'expérience de Bourget ou de Prévost, de Boylesve ou d'Estaunié. Ou bien alors j'honore un batteur d'estrade comme Cendrars. Et je réserve une place secrète au mystérieux Léger.

D'autre part, s'isolent les meilleurs dans un orgueil agressif, loin de toute audience ingénue, manquant d'être secondés par un public vivant. Tout ce que Claudel et Gide et Suarès ont perdu à ne pas compter sur beaucoup de lecteurs !

Il faut trouver un équilibre entre des mœurs de fille publique et des coquetteries de fakir.



Mes moyens d'expression sont défectueux. Comme beaucoup d'artistes modernes, je sens bien que je cultive mes défauts autant que mes qualités.

A ce propos, je veux vous raconter une petite anecdote : avant la guerre, je faisais en Sorbonne une licence d'anglais. On nous donna un jour un devoir sur La Fontaine. Le mien était si obscur, si gauche, que le professeur, M. Fortunat Strowski, m'interpella publiquement, me demandant si j'étais Français.

Depuis, des pions délicats comme M. Thérive m'ont donné de mauvaises notes, pour de moins bonnes raisons.

Je n'ai souvent pas la force de développer ma pensée. J'aime mieux sauter dans une image brillante. Aucun de mes livres où le pire, que je n'ai pas la patience de déloger, ne demeure à côté du meilleur, en sorte que trente bonnes pages, brochées avec cent autres inachevées, s'en vont doucement à la poubelle et que si je mourais demain... Bonsoir. Non pas que je croie à la gloire ou à la postérité. Mon solide ami Montherlant a encore un peu cette faiblesse. Mais, enfin, la mort, pour cela comme pour autre chose, est la pierre de touche.

Je sais aussi qu'il faut éviter de trop filtrer. Encore Montherlant : que lui reste-t-il dans le *Chant Funèbre* des richesses du *Songe* ?

Jacques de Lacretelle s'épuise aussi à trop nettoyer ses œuvres.

Ce n'est pas le cas de Joseph Delteil, qui, s'il continue de ce train-là, fera la culbute. Il avait montré un tempérament superbe, qui avait ravi Aragon et Breton. Mais il s'abandonne de plus en plus à sa fureur avec une mollesse !...

Morand, au contraire, a une précision dans la har-

diesse qui la rend plus efficace. Mais il fait court. S'il rendait sa nouveauté, son acuité un peu plus intérieures, il pourrait voir venir...

Giraudoux m'a beaucoup plu quand je l'ai rencontré en chair et en os, mais je l'ai lu paresseusement. J'adore mes contemporains : il y a un tas de types très chics. Soupault est un bâcleur qui a pourtant quelque chose dans le cœur qui finira par se résumer.

J'ai eu horreur d'Anatole France disant qu'il écrivait avec un pot de colle et des ciseaux ? Eh bien ! j'ai acheté des ciseaux et je me rappelle ma classe de rhétorique, mais ce ne sera pas pour écrire comme certains de ces messieurs du *Grammaire-Club*.

— ...

— Ah ! maintenant, ma position politique. J'achève un livre : *Confession d'un Français*, qui sera une mise au point de *Mesure de la France*, après quatre années.

Je vais vous emmener chercher les choses un peu loin.

Mais voici d'abord en gros où nous arriverons, aux propositions suivantes, qui sont pour le moment à la limite de mes réflexions.

Le capitalisme lie étroitement la civilisation d'Occident. On ne peut pas tuer l'un sans tuer l'autre. Je ne veux pas tuer l'Occident, je veux donc sauver le capitalisme. Il faut le réformer violemment par l'intérieur. La première mesure à prendre est de constituer les États-Unis d'Europe. Mais par delà, il faut s'attacher à la réforme intellectuelle, spirituelle de la civilisation moderne : problème qui déborde énormément les disciplines basses et fragmentaires indiquées par ces mots : capitalisme, communisme.

Mais la politique, la politique... Je ne veux pas faire de politique. Nous voilà en plein dans la difficulté, dans le drame qu'ont vécu tant d'écrivains français.

Les écrivains français du *xvii<sup>e</sup>* siècle ou les écrivains anglais du *xix<sup>e</sup>* ne sentaient pas le besoin urgent de

s'occuper des affaires publiques. Dans les temps et dans les pays où il y a une aristocratie, et qui fait son devoir, les chanteurs n'ont pas envie d'accrocher leur lyre à la tribune ou de descendre dans la rue avec une bombe. Louis XIV faisant son travail, Racine pouvait s'abandonner à la licence de son génie. Mussolini coupe l'herbe sous les pieds de d'Annunzio, Lénine, etc...

Mais, aujourd'hui, un homme, devant un encrier, dans sa chambre tranquille, sent un malaise, une honte.

J'écris en français ; l'audience française se raréfie. Alors je me risque dans *Mesure de la France* où je vaticane sur la dépopulation au lieu d'écrire un bon roman.

Aragon, qui est l'homme que j'admire et que j'aime le plus, bien qu'il m'ait écrit des ordures, se lance dans l'exégèse marxiste, et me force à le suivre dans une folle et sottie querelle sur l'Orient.

Et pourtant, l'action la plus forte réside dans les mains repliées du contemplateur.

Mais l'obsession de l'homme complet est en nous, un exemple mal compris, venu d'Athènes, de Rome, de Florence : d'Annunzio, Barrès, sollicités par l'action immédiate.

Barrès est l'homme qui a eu sur moi le plus d'influence directe. Il m'a fasciné par l'allure incomparable de sa phrase. Je n'ai commencé à faire son bilan que tout récemment ; pourtant, déjà, pendant la guerre, je voulais écrire un pamphlet que j'aurais intitulé *l'Homme des cimetières*. Ce qui me répugne chez Barrès — comme aussi chez Maurras — dans son goût pour Venise ou autres lieux, c'est qu'il accepte que ce soit des ruines. Il a écrit cette phrase abominable d'histrion décadent : « Il n'y a rien de plus beau qu'un homme qui se défait. » Heureusement qu'on ne peut l'enterrer sous cette seule phrase.

Barrès a pâti beaucoup de ce dualisme trop simple : action-rêve, où se débattent trop d'écrivains français.

Il n'est jamais arrivé à faire une œuvre entièrement libre. Je veux dire par là une œuvre où il aurait pris le temps de faire remonter toute son âme trop souvent cachée, à cause des politiciens, des partisans.

Moi, j'ai choisi. Ma décision est prise. Je ne ferai de politique qu'à la dernière extrémité. Et encore !... Pourtant, il faut avoir construit une citadelle solide pour avoir le droit de s'y retirer, loin de la ville en flammes. Romain Rolland fut un immodeste parce que *Jean-Christophe* ne l'épaulait pas assez fortement. Mais c'est pourtant un grand courageux.

Ma position est entre Aragon qui a adhéré au parti communiste et s'adonne soudain au jargon marxiste, et Montherlant, qui a renoncé à la connaissance de son temps et peut s'occuper des taureaux pendant trois ans sans se soucier de l'alliance turco-russe ou du développement de la pédérastie dans l'univers. En voilà un qui ignore la mode, au moins... Il se mit en tête, un jour, de dénombrer les troupes royalistes, à l'occasion de l'enterrement de Plateau. Il m'envoya un pneu : « Vous êtes l'homme avec qui on peut aller voir l'enterrement de Plateau. » Et il me donnait un rendez-vous bien précis.

Il arriva, avec un *Machiavel* et un parapluie. Il s'enuya et il s'en retourna vers Neuilly, laissant Maurras...

Claudél nous offre son robuste exemple.

Il se rattache à tout, il ne pourrait pas être pris au dépourvu sur beaucoup de questions. Il a fait le point entre plusieurs nécessités humaines. Il sait de quoi il retourne entre la femme, les enfants et la mort et Dieu, si ce n'est entre le pain et le sang (révolutions, guerres). Il a parcouru le monde, partout il a cherché son bien. Ce solitaire mystique, ce dramaturge abscons, ce Français qui n'est jamais en France, est l'homme le plus

humain qui tienne une plume en ce moment chez nous.

Quelque chose — que je trouve finalement mesquin — m'éloigne de Gide. Je n'aime pas toujours les manières dont il enveloppe son attitude si magistralement ferme et fière, en dernière analyse. Il a résisté à bien des tentations, il a dépassé peu à peu des faiblesses ; il est des grands écrivains français celui qui est le mieux conscient de ses faiblesses d'origine et le plus avide de jouir de toute sa vertu humaine. Il y a du Goethe en Gide. Qu'importe que le Corydon vienne trop tard ! Qu'importe que dans les *Faux Monnayeurs* il nous donne le pire avec le meilleur, c'est pourtant le plus grand livre d'un homme qui a voulu faire grand.

En plus des raisons qui tiennent à cette époque, et que je vous ai confessées, ou à l'indigence de ma nature, j'ai compris, depuis que je me suis essayé à des œuvres d'observation et de fiction que je débuteais fort gauchement dans cette nouvelle voie parce que je ne m'y engageais pas franchement, sans esprit de retour, avec toutes mes forces.

Si j'avais lu moins de journaux, discuté moins de politique, j'aurais médité davantage sur le secret de construire un livre, j'aurais déjà mieux mis au point ma méditation sur les caractères, les destinées...

De là le malentendu qui se fait autour de mon premier roman. Les gens, lancés sur la piste que j'indiquais dans *Mesure de la France*, bougonnent parce que je les ramène brusquement sur une autre voie. Et quelle voie, pleine de fondrières vaseuses.

Mais j'ai le dessein d'esquisser un tableau de mœurs, et ensuite, à travers les apparences de l'époque, d'essayer d'avancer vers les caractères et les destinées. Je commence comme je peux, par un coin du tableau. J'ai attrapé une jambe, une chevelure et j'ai tiré à moi. Il faut me donner du temps. Certes, je n'ai pas su distinguer mes intentions les unes des autres ; ces deux pre-

miers essais manquent de perspective intérieure. D'ailleurs je ne sais si j'écirai longtemps des romans, j'espère n'être jamais emprisonné dans une forme ni un genre. D'ailleurs le talent est une denrée vulgaire qu'on doit se lasser de vendre.

On me reproche de traiter des sujets scabreux. Vieille histoire. Je traiterai d'autres sujets quand cela me chantera. Mais quand je parle de l'amour, je revendique le droit d'en parler rudement. Les officiels, dans ce pays, deviennent pudibonds. Du reste les Français ont toujours confondu la grivoiserie et la sincérité. Ils croient avoir tout dit sur les images physiques qui s'embrouillent dans la tête des amoureux. Ils en ont moins dit sur ce point que les Anglais. Je prétends que l'*Homme couvert de Femmes* est un livre propre, plus propre que certains romans de Mauriac, qui d'ailleurs, avec Roger Martin du Gard, et Lacretelle est un de nos meilleurs romanciers.

*Mesure de la France*, dans l'autre sens, était aussi maladroit. Je n'avais pas à prendre ce ton de sermonneur. Je veux être, avant tout, un écrivain libre, et aussi hardi qu'il peut — et, en profondeur, plus qu'un écrivain, un homme.

Depuis quelque temps, j'emploie volontiers des termes religieux pour m'expliquer ; on me l'a reproché...

Comme notait Aragon, je n'ai pas la tête métaphysique (je me perds dans les ouvrages techniques).

Je crois en réalité qu'en usant des termes religieux, je n'ai pas abusé, mais anticipé...

Dieu veut dire ce réalisme, cet optimisme sorti du pessimisme...

Personnellement, j'ai toujours été soumis, mais je comprends la révolte des autres et quelles prières cela fait à Dieu...

L'ascétisme, pour moi, ne peut être qu'un moyen entre autres qui doit être utilisé, à certaines heures, pour

élargir la vie. La mystique ne s'oppose pas à la raison, elle n'est que l'exubérance de la raison.

Mon système de l'univers, assez pataud, est réalisé.

L'absolu habite dans chaque minute, dans chaque geste. Je suis passionnément anthropocentriste. Cela me paraît la meilleure façon d'atteindre le divin, ce qui est toute l'affaire.

Rien dans la création ne doit être négligé par l'homme, mais chaque chose à sa place. Vous reconnaissez là le catholique, plus que le chrétien.

Peu à peu, je m'approche de quelque chose qui ressemblerait à la prière.



Malgré tous ces beaux raisonnements que je me tiens, je me résigne difficilement à renoncer à certaines formes de l'action.

Mais les sacrifices que j'ai faits me préparent à ceux qui me restent à faire, à ceux que la vie me réserve et que je soupçonne à peine...

J'ai déjà renoncé aux sports, aux affaires.

Reste la politique. Je suis follement attiré par l'intrigue mondiale. Quand j'étais aux *Sciences Politiques*, je rêvais d'être un grand commis des Affaires Étrangères.

J'ai besoin de sentir une épée. Si personne ne tient cette épée, je ne puis résister à l'impérieuse nécessité de la prendre en main.

Il faut aider les hommes, ces pauvres hommes, empiétrés dans leurs opinions particulières. Ce n'est pas sans amour que Barrès se penchait sur Bérénice et sur son âne, sur ses électeurs.

Mais quel plus beau don à faire aux hommes, que de se renoncer assez pour mériter d'écrire un livre qui soit un faisceau spirituel. Cela demande de sacrifier

autant de jouissances, de plaisirs, de bonheur, que l'action immédiate. Et puis, on peut toujours descendre dans la rue, au dernier moment.

Fabre-Luce me disait, l'an dernier, comme il terminait *Mars* : « C'est effrayant, les sacrifices qu'il faut faire pour être romancier. » Et pour être un homme qui écrit des romans, donc !

Cet effort vers le dedans pour me faire une culture littéraire (je sais un peu de latin, pas de grec ; l'anglais, pas l'allemand ; j'ignore les sciences, mais j'ai étudié l'histoire, l'anthropologie), mettre de l'ordre dans mon entendement, ébaucher au moins une culture spirituelle. Tout cela s'accorde exactement à la position que je veux tenir au milieu des événements.

Le problème fondamental est celui de la reprise de toutes les sources de la civilisation, de la restauration de toutes les facultés de l'homme. Son étude demande l'effort personnel.



— ...

— Si je ne fais pas de politique, je ne puis m'empêcher de former des hypothèses qui mettent de l'ordre autour de moi.

Il y a un grand fait, une immense réalité, menacée d'ailleurs à l'intérieur et à l'extérieur, qui tient tout l'Occident et l'Amérique et qui commence à peser lourdement sur l'Asie, c'est le capitalisme.

Je prends ce mot dans un sens très large. L'économie a besoin d'élargissement poétique.

Le capitalisme, c'est une certaine façon de prendre la vie, une aventure morale, une gageure métaphysique dans laquelle l'Occident semble actuellement engagé à fond. Le capitalisme, ce n'est pas exactement le revers du machinisme. Et « règne de la bourgeoisie », ne recouvre pas toute la question.

Il ne faut pas se lier par une définition.

Autour de ce fait, le capitalisme, s'agitent trois grandes forces :

1° Les forces qui doivent au moins pour quelque temps adopter cette étiquette même de capitalistes : la presque totalité des élites techniques, intellectuelles, spirituelles.

2° Les forces communistes, dites « prolétariennes ».

3° Les forces démocratiques : les petits bourgeois.

Analyser les faits, ne pas se laisser entraver de mots.

Les hommes du xix<sup>e</sup> siècle qui découvraient le monde de l'industrie, avaient besoin de doctrines qui étaient de grosses hypothèses d'explorateurs. Mais nous sommes les contemporains de Lénine et de Mussolini, qui ont dépassé de leurs expériences leurs propres idées.

Nous sentons bien que nous travaillons tous, hommes de toutes classes, d'Orient ou d'Occident, à la construction d'une société qui ne sera ni le capitalisme d'ici et d'aujourd'hui, ni le communisme de la Russie. Mais notre évolution comportera partiellement et momentanément l'apparition de phénomènes qui sembleront de ceux que prévoit le communisme. Le capitalisme... Le capitalisme d'Occident fait par en dessous du communisme, comme le communisme de Russie fait par en dessous du capitalisme.

Au fond, les intellectuels russes qui ont pris le pouvoir, par une puissante anticipation étatique, ont créé un substitut imaginaire au capitalisme évolué qui n'était pas chez eux. La position économique de la Russie fait que son élite est à la fois en retard et en avance sur le mouvement occidental : en retard, ce qui leur fait préfigurer le capital sous la forme raide, symbolique, schématique d'un capitalisme d'État ; en avance : grâce au simplisme de l'économie russe, ils ont pu esquisser en action les grandes lignes d'une critique qui amorce la réaction que le capitalisme fera sur soi-même.

De même en Italie, plus aisément qu'on ne peut le faire en France, en Angleterre, ni même en Allemagne, la jeunesse accomplit l'adaptation aux exigences du développement capitaliste et industriel du vieil État démocratique qui survit à la disparition de la civilisation agricole et administrative dont il est issu.

Les théories dont on parle encore dans les milieux socialistes et communistes sont issues de l'Angleterre de 1780, de la France de 1830, de l'Allemagne de 1850, pays qui voyaient venir l'invasion des machines, comme la Russie d'aujourd'hui. Mais, à travers ces théories romanesques, les Russes savent aller au grand capitalisme américain, qui, lui-même, sait qu'il n'est qu'un stade vers autre chose. Ford et Lénine sont deux puissances qui se rapprochent l'une de l'autre à coups de pioche dans la même galerie obscure.

Le capitalisme n'est qu'un moment, un aspect, comme le communisme. Mais selon des modalités infiniment diverses, on ne peut éviter ni l'un ni l'autre.

Les communistes d'Occident, qui sont au milieu même du capitalisme et qui représentent dans leur inconscient la naissance d'une critique du capital occidental par lui-même, sont acculés par la crainte de l'idée de réforme à l'idée de destruction. Ils craignent l'idée de réforme parce que c'est une idée démocratique. Or, ils ont fait, comme tous les esprits vivants de Petrograd à Harvard, la critique de l'idée de démocratie.

Il n'y a plus de démocratie. La démocratie est morte, la liberté est morte. L'évolution se fait de telle inexorable façon que les hommes qui croient encore sincèrement à la liberté (et il y en a beaucoup, et je sais bien que ce qu'ils aiment ce fut quelque chose d'exquis et d'inoubliable, une certaine liberté de mœurs, de pensée que nous connaissons encore en France pour quelques années) ne peuvent plus être que les jouets des am-

bitions brutales, du futurisme impérieux, des banquiers, des capitaines d'industrie et des armées ouvrières.

Il ne peut plus y avoir de *gauche*, c'est-à-dire ce dédoublement de la bourgeoisie se critiquant elle-même, s'opposant à elle-même et feignant de donner une valeur sentimentale à ce dédoublement. Il faut que les bourgeois qui savent faire le compte des erreurs, des faiblesses de la bourgeoisie, reconnaissent et déclarent que leur critique est faite de l'intérieur de la bourgeoisie. Il faut qu'ils renoncent à cette hypocrisie de faire semblant de sortir de la bourgeoisie. Ou bien il faut qu'ils aillent au communisme.

Je ne crois pas que les forces démocratiques puissent se maintenir longtemps en équilibre, dans cet état de demi-anarchie, dans cette tartuferie de libéralisme qui est encore la façade en Allemagne, en Angleterre, en France, aux États-Unis. Les forces hardies de construction qui s'agitent autour de ces deux pôles : grand capitalisme et masses ouvrières et paysannes, anéantiront ce monde intermédiaire. Car la seule façon de se sauver qui s'offre aux forces libérales et démocratiques, c'est d'emprunter les armes de leurs adversaires : la violence et la tyrannie.

La violence, que la morale moderne a déchaînée dans l'individu, gagne forcément la vie collective. Nous rentrons dans cette violence qui a régné en Europe, depuis la fin de l'Empire Romain jusqu'à la constitution du système féodal, depuis le <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle jusqu'au <sup>xi</sup><sup>e</sup>. Temps sombres, où le Groupe domine, opprime l'Individu et l'État.

Cette issue me semble inévitable, à moins que... Mais non, la démocratie ne saura pas se réformer. Les dictatures des classes moyennes seront toujours corrompues par le capitalisme dont elles sont condamnées à n'être que le masque. Ou alors il faut qu'elles se dressent contre lui. Mais elles ne peuvent le faire franchement,

car elles déchaînent derrière elles le communisme et elles risquent de briser la force de fécondité de ce capitalisme qui attire à soi fatalement ce qui reste de vitalité à l'Europe. *Si on tue le capitalisme, on tue l'Europe* qui n'est pas assez solide pour renouveler brutalement un système aussi complexe et délicat.

Mais, d'autre part, si le capitalisme ne sait pas se transformer, se modérer, se contrôler, prendre conscience de lui-même, il entraînera la perte de l'Europe.

Le Parlement sera balayé comme en Russie, ou on le laissera mourir dans un coin comme en Italie. Au dernier instant, à cette pensée, on sent une crispation.

Le Parlement, c'était la liberté, cette liberté rêvée par nos ancêtres, pour laquelle ils se sont fait tuer de 1789 à 1918. Mais quoi ? Avez-vous vu cette honte du Palais-Bourbon ? Un homme qui aime la vie ne peut lever le petit doigt pour défendre cette pétaudière. Ce n'est qu'un simulacre misérable, invraisemblablement piteux, abject, d'une bassesse morale et intellectuelle sans nom. C'est un cercle vicieux ; si le Parlement veut se sauver, il faut qu'il se donne un président qui le fasse taire.

Le Parti Radical est la vieille chose haïssable entre toutes, pourrie comme la Comédie-Française ou l'Académie Française. L'Opposition, comme ils disent, creuse un abîme de lâcheté.

Le Parti Socialiste se distingue de moins en moins du Parti Radical qui se confond avec lui. Il n'y a plus de prolétariat en France, mais une immense petite bourgeoisie. Le prolétariat est beaucoup moins précisé en France qu'en Angleterre et en Allemagne. Je ne crois pas que des conditions économiques nouvelles le préciseront mieux. En Allemagne, il s'embourgeoisera peu à peu aussi et en Angleterre la décadence économique définitive créera-t-elle une situation révolutionnaire qui jouerait un grand rôle accidentel ?

Le Communisme ne peut s'imposer à l'Occident qu'en s'appuyant sur une violence extérieure venue de l'Orient, de même que sans les Barbares, les Chrétiens n'auraient pas refait l'Europe. Les Socialistes correspondent à ces chrétiens déjà fatigués, corrompant l'Empire et corrompus par lui. Les Communistes occidentaux, ce sont ces armées de cénobites égyptiens qui se jetaient sur Alexandrie, animés d'un furieux dégoût, faux barbares, mangeurs d'excréments.

Il faut que la bourgeoisie se réveille, dans un élan contre elle-même.

Qu'est-ce que le communisme russe : un gouvernement, voilà tout. « Dictature », c'est un mot faible. C'est toujours la même chose : des hommes forts s'assemblent dans un coin du pays, forment peu à peu une équipe et puis cette équipe s'empare du pouvoir et le garde envers et contre tous. Cela s'est produit en Russie et en Italie ; cela se produira demain en France, en Angleterre, en Allemagne. Ne devons-nous pas nous attacher à ces forces jeunes qui représentent les nouvelles institutions capitalistes que leur instinct portera à renouveler, à rajeunir l'État ?

Jamais les classes moyennes ne seront capables de modifier ce misérable et sournois fascisme de fonctionnaires, à quoi elles raccrochent désespérément leur fausse autorité et dont nous crevons tous.

Les classes qui construisent le capitalisme vaincront les classes moyennes qui s'acharnent au fonctionnarisme et à la mercante ou l'Europe claquera.

Je me suis résolu à me dire un homme de droite, malgré mon mépris pour tout ce qu'il y a d'étroit dans ce mot et tous les mauvais souvenirs qu'il traîne après lui. Mais homme de droite, je suis décidé à jeter mon effort d'essayiste et de pamphlétaire dans une critique acharnée de la droite. Il y a tout de même des hommes comme Romier, François-Poncet, Coty, Mercier, etc...

La lutte contre le communisme, c'est seulement un *problème de chefs*.

Or, la bourgeoisie en Occident ne peut abdiquer. Elle est tout l'Occident.

Je sais bien que les choses ne s'accompliront pas aussi schématiquement, mais ma fonction d'écrivain est de lancer un schéma comme un filet.

Un gouvernement qui serait vraiment de droite, c'est-à-dire une dictature de grands serviteurs du capitalisme, cela a quelque chose de chimérique. Il y faudrait en tout cas du génie. Il faudrait que les capitaines d'industrie sachent susciter auprès d'eux pour les conseiller et les magnifier des hommes d'intelligence et de cœur, qui leur donnent cette intelligence et ce cœur qu'ils n'ont pas, qu'ils n'osent pas avoir. Pourtant, des dictatures venues de ces côtés-là pourraient seules sauver les États-Unis d'Europe de l'anarchie et de l'invasion. Et ne serait-ce pas la seule situation saine qui déclarerait ce qui est déjà dans les faits et forcerait des maîtres obscurs et inconscients à prendre leurs responsabilités ?

Que doit donc faire l'Esprit ? S'imposer au capitalisme pour le « recharger » et jouer le rôle du Christianisme entre les Barbares et les Romains.

Je ne suis pas un romantique. Je ne souhaite pas en dernière analyse les solutions de violence à cause de la beauté de la violence. Je sais ce qu'il y a de paresse dans l'idée de violence chez les raffinés. Et puis une fois la violence passée, il faut bien travailler à tous les problèmes qui reparaissent derrière.

J'examine toutes ces possibilités qui sont diverses et contradictoires. Je me refuse absolument à me définir une fois pour toutes. Je vous dis des choses grossières, j'oppose grossièrement ces forces, qui se mêlent si allègrement dans le quotidien. Je me sens communiste et réactionnaire, libéral et autoritaire.

Le capitalisme n'a pas de doctrine, mais il doit dé-

gager son idéal qui n'est pas plus grossier que l'idéal communiste. Actuellement il n'en a aucun. La pauvreté spirituelle des avocats qui le représentent, n'a d'égale que celle de cette petite bourgeoisie, de cette pauvre démocratie manœuvrée, débordée et déjà vaincue.

Mon geste d'arrêt entre le capitalisme et le communisme est le geste d'un civilisé circonspect qui craint la violence. Qui ne craint pas le combat extérieur au besoin, mais qui préfère absorber toute la bataille en lui-même pour en contrôler tous les développements.



Toutes ces distinctions sont futiles. Le travailleur vraiment humain dépasse tout cela. Peut-on dire de Michel-Ange qui défendait Florence contre sa fin inéluctable, de Marc Aurèle archbouté contre un mur croulant, qu'ils n'assuraient pas l'avenir ? Et Lénine, par ailleurs, ne retrouve-t-il pas la Russie éternelle, ignorée de Nicolas II, des lois oubliées, la loi de l'autorité qu'ailleurs Maurras exhumait péniblement pour l'étouffer aussitôt, d'ailleurs, dans des bandelettes de momie royale.

Je me rattache à deux exemples, celui d'abord de Marc Aurèle et des Stoïciens, redressant l'Empire en dépit de lui-même et des Barbares et plus tard celui des évêques chrétiens communiquant et imposant aux Barbares le trésor des formes méditerranéennes. Nous ne devons pas faiblir à notre orgueil d'Européens. Horreur de Brutus, horreur des chrétiens — mais César, Marc-Aurèle et même Julien, les modérateurs désespérés et durs. De même que les questions de politique extérieure entre États d'Europe s'anéantissent devant la nécessité de l'union de l'Europe, de même les problèmes intérieurs de lutte de classes s'anéantiront devant la situation commune faite par l'Asie et l'Afrique aux Européens, ouvriers ou bourgeois.

Je ne me méfie pas seulement de ce futurisme de l'Orient, je me méfie surtout de ce terrible atavisme de violence que nous avons réveillé chez lui.

Des républiques de syndicats allemands, français, anglais, seraient-elles aussi coincées demain entre la puissance de l'Asie et celle de l'Amérique ?

Que l'Amérique prenne garde. Les Américains jouent un jeu dangereux.

Nous autres, gens d'Occident, nous avons quelque chose à garder, à sauver, à opposer, à imposer aux hommes d'Orient. Notre trésor, c'est cette *Liberté* que je vous semble abandonner, presque haïr, par amour déçu et dont il faudra essayer de réintroduire quelque peu dans le capitalisme.

Je sais bien qu'elle n'a jamais existé, ou un instant à peine. Nos ancêtres qui avaient fait une civilisation d'agriculture et d'industries de luxe, au moment où ils allaient la réaliser, tout a été jeté bas par l'intrusion de la machine qui a tout remis en question.

En sorte que, derrière la façade de liberté qu'ils ont édifiée, la terrible condition faite aux hommes par le travail d'usine et l'économie moderne constitue un immense mensonge obscur et démoralisant qui, en fait, a réussi à démoraliser tout le monde, patrons et salariés.

Cette condition du travail moderne, de la vie moderne, rentre dans un problème de civilisation beaucoup plus large que celui qu'envisage le communisme.

Il y a quelque chose de très petit et de très arriéré dans le communisme russe ou asiatique : ce mouvement représente l'état d'esprit d'un peuple qui découvre le modernisme et qui demeure dominé, épaté par le modernisme.

Il y a dans Lénine, en dehors du génie formidable qui lui a permis de dominer et d'accoucher le problème russe, un côté de parvenu et de primaire en mal de

futurisme et d'américanisme qu'il faut vivement dénoncer.

« Nous voulons être un peuple industriel », disait récemment un chef bolchevik. Certes, il n'y a pas moyen d'abord de faire autrement.

Mais il faut dès maintenant songer à dominer cette période de l'industrie et de la machine, nous mettre dans la tête que ce ne peut être qu'une transition.

Il faut que les élites intellectuelles et spirituelles se débattent contre l'effroyable glissade à la notion de quantité qui sollicite l'humanité entière.

Et sur ce point vraiment capital, qui est pour moi le nœud de ma vie et de ma passion, il me semble que la lumière commencera de se faire chez les peuples qui ont été le plus loin dans l'évolution machiniste, et qui se rendront compte les premiers — tandis que l'Asie oubliera ses anciennes maximes — qu'il faut rattraper et dépasser la machine, ou songer à mourir. »

2 janvier 1926.



## FRANCIS DE MIOMANDRE

M. Francis de Miomandre vient nous ouvrir lui-même. Il sourit ; il est revêtu d'un pyjama en soie verte et chaussé d'escarpins vernis. Le pyjama s'orne de broderies chinoises et étale au beau milieu du dos de notre héros une lune qui sourit aussi...

Nous sommes tout de suite à l'aise...

Nous traversons un grand salon et pénétrons dans le cabinet de travail...

Je n'aperçois aucun livre. Je savais M. Francis de Miomandre bibliophile. Je manifeste mon étonnement.

— J'aime beaucoup les livres, en effet, nous dit l'heureux auteur d'*Écrit sur de l'eau...* mais je n'aime pas en avoir constamment sous les yeux...

« Mes bibliothèques n'ont pas l'air de bibliothèques et je veille à ce qu'elles soient bien closes... »

Le bureau est minuscule et ressemble davantage au bureau où une mondaine griffonne ses invitations qu'à la table de travail d'un écrivain...

— C'est toujours ainsi quand je n'écris pas. Je suis un homme d'ordre.

« L'heure de l'inspiration une fois passée, je ne peux souffrir sur mon bureau le moindre papier.

« Mais laissez-moi vous présenter d'abord les hôtes de ces lieux.

« Voici celui que mes amis et moi appelons l'Intellectuel... Sa veste rouge dissimule mal sa maigreur. Voici M. Bergson et les marquises, ses belles écouteuses... »

Ces personnages familiers sont des pantins de feutre, accroupis sur un coin du divan.

L'un accroche à son bras un gros parapluie offert par Edmond Jaloux ; l'autre porte fièrement une carabine, don de Max Daireaux...

Tout ce petit monde assez composite semble plongé dans une étrange somnolence.

Sur le « bureau pour rire », il y a d'autres personnages qui semblent moins hébétés.

Et tout d'abord, le grand libérateur de l'Argentine, l'émule de Bolivar, l'illustre général San Martin. Il figure ici sous les apparences d'un général de plomb que Valery-Larbaud, le célèbre amateur, eut la délicate attention de faire peindre tout exprès pour Miomandre.

— Ce général, constamment sous mes yeux, m'intriguait vivement. Il exerçait sur moi la plus mystérieuse emprise...

« Mais aujourd'hui, j'en suis délivré ; je lui ai volé son secret. Il m'a inspiré un roman, *Calixte* ou *Le Dictateur*, qui va paraître bientôt aux *Oeuvres libres*. Son œil belliqueux ne peut plus rien contre mon repos...

« Ces animaux en papier que vous apercevez sur la commode sont l'œuvre de mon illustre ami Miguel de Unamuno. Ils sont merveilleusement imités, n'est-ce pas ? Ces réussites, voyez-vous, sont la distraction favorite du grand penseur espagnol.

Le chimpanzé et la chouette ont été *pliés*, si j'ose dire, pendant que l'éditeur Simon Kra nous donnait lecture du contrat qui nous liait tous trois pour *Vérités arbitraires*, recueil d'essais d'Unamuno, que je viens de traduire... »

Je m'approche et je déchiffre sur les flancs de la

chouette la dédicace suivante : « La chouette, l'oiseau d'Athéna, le symbole de la science, voit dans l'obscur mais elle ne voit pas en plein jour, sous le soleil de Dieu. C'est l'aigle, l'aigle mystique de Saint-Jean, l'aigle de Pathmos qui voit en plein soleil et dans le soleil même. Celle-ci, en papier, est notre Athéné, en papier aussi. Au jour tombant, entre chien et loup, elle récitera par cœur ce qu'elle croit avoir vu dans la pénombre avec ses yeux — lunettes scientifiques. Et elle dialoguera avec l'Ami Fritz, la Vache de l'âge d'or, Peau-de-gant premier, le Cierge de Prague et les Chi-mères.

Et en l'écoutant, vous, ô Francis de Miomandre, vous vous souviendrez de votre ami. »

9 février 1925.

Signé : *Miguel de Unamuno.*

Je fais alors connaissance avec *Peau-de-Gant Premier*, qui est l'un des personnages enchantés du bureau.

Le beau cierge de Prague, qui ne fut jamais allumé, a été rapporté de là-bas par Elémir Bourges...



Nous sommes dans un monde de rêve et de fantaisie...

Je dois faire effort pour me dégager et jouer mon rôle...

Surpris d'abord, notre fantaisiste ami consent à me suivre :

— Je suis né à Tours, le 22 mai 1880. J'avais huit ans quand ma famille vint à Marseille. J'ai fait toutes mes études dans cette ville, au collège Saint-Ignace, tenu par les Jésuites.

Après le baccalauréat, je me suis mêlé à un groupe très vivant, qui s'occupait de littérature et avait fondé une petite revue : *Méditerranéenne*. Il y avait Lascaris

qui, depuis, a traduit *La Nuit des Rois*, Gilbert de Voisins, Albert Erlande, Edmond Jaloux.

Cela se passait entre 1898 et 1900. Années d'enthousiasme et de jeunesse. Il fallait économiser longtemps pour se procurer quelques livres, mais quelle joie fiévreuse quand les colis arrivaient de Paris !

Tenez, voici encore les Laforgue que j'ai achetés à cette époque-là.

Ce n'est pas l'édition originale, qui était alors déjà rare : c'est l'édition Vanier. Elle m'est demeurée bien chère.

Je savais par cœur tous les poèmes de Laforgue. J'en sais encore beaucoup. »

Je l'interromps :

— *Moi aussi...* »

Sans nous être concertés, nous entamons le même poème :

*O fraîcheur des bois le long de la route,  
O châte de mélancolie, toute âme est un peu aux écoutes,  
Que ma vie  
Fait envie !  
Cette impériale de diligence tient de la magie...*

Allons, soyons beau joueur. J'ai trouvé mon maître. Ma mémoire bronche, mon compagnon continue toujours...

Miomandre a retrouvé ses dix-huit ans. Il achève sur un sourire triomphant :

*Accumulons l'irréparable !  
Renchérissons sur notre sort !  
Les étoiles sont plus nombreuses que le sable  
Des mers où d'autres ont vu se baigner son corps ;  
Tout n'en va pas moins à la mort,  
Y a pas de port.*

— Votre ami, l'abbé Brémond, ignorait-il Laforgue ? continue Miomandre. J'ai peine à le croire, mais je suis surpris que dans le débat sur la poésie pure qui le met aux prises avec M. Paul Souday, et que chacun suit et commente avec un intérêt si vif, il ne se soit pas appuyé sur l'exemple probant du poète des *Complaintes*.

Où la poésie pure n'est qu'un mot, ou nous en trouverons là les plus merveilleux exemples...

Y a-t-il autre chose qu'une musique dans la *Complainte du roi de Thulé* et dans le *Solo de Lune*.

Et notre ami se met à moduler :

*Oh ! qu'elle est là-bas, que la nuit est noire !*

*Que la vie est une étourdissante foire !*

*Que toutes sont créatures, et que tout est routine !*

*Oh ! que nous mourrons !*

J'essaie de défendre M. Henri Brémond :

— *Il n'est pas le principal coupable, en tout cas. D'accord pour une fois avec les historiens de la littérature, qui ne font de Laforgue qu'une mention hâtive et insignifiante, les écrivains des jeunes générations le délaissent terriblement.*

— Ils veulent oublier que Laforgue a été avec Rimbaud et Claudel la plus grande puissance de renouvellement poétique depuis 1870.

Ils oublient tant de choses, mais les oublient-ils vraiment ?...

A Marseille, en 1898, nous étions quelques enthousiastes à ne pas renier nos gloires. J'ai raconté dans *Ecrit sur l'eau*... nos juvéniles ardeurs, et je me suis efforcé d'y faire revivre l'atmosphère de ces années-là.

En 1900, je fis la connaissance de Camille Mauclair qui était venu se reposer en face de la Méditerranée. Il devint mon *patron*, mon grand patron.

Il m'emmena avec lui, à Saint-Leu-la-Forêt, où il habitait déjà, et c'est lui qui me « parisianisa ».

L'un des souvenirs les plus chers de ma collaboration avec Mauclair a été l'établissement de l'édition des œuvres complètes de Laforgue, au *Mercure*.

C'était une pleine valise de manuscrits qui nous avaient été confiés par Émile Laforgue, le frère de Jules Laforgue, et dans laquelle nous avons puisé les éléments du troisième volume : *Mélanges Posthumes*, et de quoi compléter le volume de *Poésies*.

Rien n'est plus émouvant pour un jeune écrivain que de se trouver en présence du premier état de la pensée d'un grand poète, avec ses hésitations, ses ratures, cette transcription, encore chaude et vivante, d'une sensibilité exceptionnelle...

— N'avez-vous jamais éprouvé depuis une émotion analogue ?

— Si. En 1916, je me suis occupé des manuscrits que mon ami Robert d'Humières, mort à l'ennemi, avait, par testament, confiés (coïncidence curieuse) encore à Mauclair et à moi.

Je vous assure qu'un jour, on reconnaîtra la valeur de ce haut esprit : l'esthéticien du *Livre de la beauté*, et le dramaturge admirable de *Cœur* et de *L'Étendard cramoisi*.

— ...

— C'est à la fin de mon séjour à Saint-Leu que j'ai composé *Écrit sur de l'eau*, ce livre pour lequel Élémir Bourges s'enthousiasma, et que, par réaction contre la tendance réaliste qu'il avait cru remarquer chez ses collègues du Goncourt, il leur avait suggéré de choisir...

J'attendais le résultat chez Weber et je vois encore Bourges pousser le tambour de la porte et s'avancer, le visage tout illuminé par ce bon sourire qui le rajeunissait tant. Il m'embrassa et me donna la lettre officielle.

Pour tromper mon impatience, je buvais un porto

en lisant un numéro de *la Vie Parisienne*. Je me souviens même que c'était un article sur le monocle. Mais il n'était pas encore de moi !...

Élémir Bourges m'avisa que ses collègues et lui avaient décidé d'inviter chaque année leur lauréat au dîner du mois suivant. Je crois bien que la coutume ne réussit pas à s'établir et que je suis le seul écrivain qui ait partagé leurs agapes académiques.

Au dernier moment, Élémir Bourges me demanda si je voulais bien accepter comme second convive « notre avocat, Raymond Poincaré. Un charmant garçon, quoi qu'il ne fasse pas partie de notre milieu. »

J'acceptai volontiers mais je ne sais quelle invitation plus pressante retint de venir le « charmant garçon » et je fus seul avec ces messieurs.

C'est la première fois et la seule que je vis Jules Renard et Léon Daudet. Il y avait aussi Léon Hennique, Lucien Descaves, Gustave Geffroy et Rosny aîné qui causa toute la soirée et improvisa sur la maladie et la mort, ses vieilles ennemies intimes, la plus joyeuse série de paradoxes qui se puisse imaginer.

C'était un de ces dîners merveilleux d'avant-guerre où un honnête homme pouvait encore se permettre d'être gastronome et que les reproches à la fois affectueux et amers de Jules Renard ne parvinrent pas à assombrir pour moi.

Renard ne pouvait se faire à l'idée qu'un jeune homme gagnât d'un coup cinq mille francs avec un livre.

Comme cette attribution du prix était inattendue et que personne n'avait lu le livre, qui avait été tiré à cinq cents exemplaires aux éditions du *Feu*, les articles que la critique lui consacra furent d'une fantaisie désarmante. Le *Temps*, entre autres, affirma gravement qu'il s'agissait d'une *étude de mœurs des grands paquebots* !

A cette époque, le Prix Goncourt ne déterminait pas

les succès de librairie que connaissent aujourd'hui les lauréats, et il me fallut douze ans pour écouler les trois mille exemplaires du second tirage.

— *N'aviez-vous rien publié avant « Écrit sur de l'eau » ?*

— Si ; j'avais déjà écrit un petit roman burlesque . *Les hôtes inattendus*, une plaquette de vers : *Les reflets et les souvenirs*, et un volume de critique : *Visages* (dans la collection Antée, à Bruges), qui contenait un choix d'études parues antérieurement au *Mercure*, à l'Art Moderne et à l'Occident.

— *Ah ! je connais les belles éditions de l'Occident, mais ne m'a-t-on pas dit que cette jeune revue avait comme une âme commune et constituait un milieu très homogène et très vivant ?*

— Certes, mais plus vivant qu'homogène encore. L'âme du groupe était ce merveilleux Adrien Mithouard, l'auteur du *Tourment de l'Unité* et des *Pas sur la terre*.

Il m'avait accueilli avec la plus grande générosité et c'est chez lui que j'ai connu Raoul Narsy, Eugène Marsan et Fagus.

Dans son appartement de la place Saint-François-Xavier (qui est devenue la place Adrien-Mithouard), il avait les plus beaux Maurice Denis et les plus beaux Odilon Redon.

La doctrine de l'Occident opposait la rêverie française et l'honnêteté du travail gothique au faux esprit d'ordre qui nous vient de la latinité.

Au plaqué gallo-romain il opposait l'élan vital celtique. Personne aussi bien que lui n'a parlé de l'Ile-de-France et de nos cathédrales.

— *N'avez-vous point aussi connu là Claudel et Suarès qui y publièrent l'un Voici l'homme et Bouclier du Zodiaque, l'autre Cinq grandes odes et Partage du Midi ?*

— Non ; je ne les ai pas connus là, mais je sais qu'ils y étaient adorés, et comment en eût-il été autrement ?

l'auteur de l'*Annonce faite à Marie* n'est-il pas, moralement, le contemporain des bâtisseurs de cathédrales et l'auteur du *Livre de l'Émeraude* n'a-t-il pas parlé merveilleusement toujours de la mélancolie bretonne et de l'esprit celtique ? Bref, il y avait entre tous ces esprits si différents un idéal commun.

— Où avez-vous donc connu Claudel ?

— J'ai vu Claudel pour la première fois chez Mauclair en 1902. Il fut très intéressé par le petit théâtre que nous avions fabriqué, Mauclair et moi, pour jouer *Tête d'Or*. Ce fut l'unique représentation de *Tête d'Or* et la première fois que Claudel fut joué.

J'ai relié mon exemplaire de *L'Arbre* avec le rideau de ce théâtre. »

Je tâte une belle soie rouge annamite brodée de fleurs bleues et je découvre, en ouvrant le livre, une carte postale représentant la maison natale du poète à Villeneuve-la-Fère, qui fait immédiatement penser à la ferme de la jeune fille Violaine, et qui explique les attaches terriennes de Claudel. Je demande à Miomandre s'il a revu quelquefois ce voyageur éternel.

— Assez souvent même, notamment chez Philippe Berthelot et puis à Francfort en 1912, où il était consul, et où il m'avait demandé de venir faire une conférence.

Quel compagnon exquis et vivant il était. Je me le rappelle encore, au musée, s'arrêtant tout à coup devant une statue de bois du moyen âge représentant saint Christophe, coiffé du plus étrange chapeau et le voilà improvisant un véritable dithyrambe sur le chapeau haut de forme, le comparant à la tiare des orientaux et disant que c'était une véritable abdication que de renoncer à cet ornement magique, qui impose à l'ennemi une sainte terreur.

Les Allemands avaient la plus grande admiration pour Claudel et alors qu'on ne l'avait encore joué en France que dans les théâtres à côté, Max Reinhardt avait pro-

posé quarante mille marks pour le droit de représenter en Allemagne *L'Annonce faite à Marie* : cette offre faisait rugir le poète d'une sorte de satisfaction humoristique énorme...

— *Avez-vous quelques souvenirs de vos rencontres avec Claudel chez Philippe Berthelot ?*

— J'ai rarement vu deux hommes avoir l'un pour l'autre une amitié plus profonde et plus noble. Philippe Berthelot est un de ces êtres de race qui se trouvent tout naturellement de plain-pied avec les plus grands. J'ai assisté une fois à une conversation entre lui, Élémir Bourges et Claudel qui est un de mes beaux souvenirs.

— ...

— Eh bien non ! Ils ont tort. A mon avis, Claudel est au contraire aujourd'hui dans une forme que je ne lui ai jamais connue. C'est comme une seconde jeunesse. Pourriez-vous me citer l'écrivain qui, à son âge, aurait publié, coup sur coup, comme il l'a fait, des œuvres aussi variées que le *Coup d'œil sur l'âme japonaise*, les *Considérations sur le vers français*, le frais et ravissant *Vieillard sur le mont Omi*, *Feuilles de Saints* où il y a tant de pages immortelles (je songe surtout au *Verlaine*, au poème *A la Mémoire de l'abbé Daniel Fontaine*, à la *Ballade : Il n'y a que la première gorgée qui coûte*) et à cet extraordinaire *Soulier de Satin* qui s'annonce, avec sa forme si neuve, si directe, si libre comme une grande chose classique, digne des maîtres du siècle d'or espagnol.

— *Comme vous, je trouve stupéfiant qu'à part Paul Souday, Louis Laloy et quelques autres, la critique n'ait pas salué comme il convenait cette magnifique efflorescence. J'imagine que c'est surtout l'étrange liberté du Soulier de Satin qui a dû séduire le fantaisiste du Voyage d'un sédentaire ?*

— Oui, je considère la fantaisie comme l'élément essentiel de l'œuvre d'art, même la plus grave, et pour

ma part, j'ai toujours essayé de concilier ces deux tendances de mon esprit, l'une réaliste et mélancolique, l'autre joyeuse et libérée. J'avoue sincèrement que je n'ai pas toujours réussi cette conciliation. Pour l'instant, je joue sur les deux tableaux, alternant une œuvre sérieuse et amère avec une œuvre fantasque. De mes deux prochains livres, écrits presque en même temps, l'un, *l'Amour de Mademoiselle Duverrier*, est une étude d'une âpreté presque désespérée, dans le goût et dans l'atmosphère des romans de Thomas Hardy, et l'autre, *Calixte ou Le Dictateur*, est une fantaisie sans contrainte, mais néanmoins basée sur l'observation de la vie réelle, car j'estime qu'il ne peut pas y avoir de fantaisie vraie sans un réalisme sur lequel elle s'appuie, et qui lui sert non seulement de base, mais de tremplin.

— En effet, j'ai observé que même dans cette petite satire du roman policier, *La Bonbonnière d'or*, vous ne vous permettez l'abracadabrant qu'après avoir assuré la vigueur de votre plan et la crédibilité de l'aventure...

— Oui, et c'est ce qui me fait croire qu'un véritable romancier peut se permettre les formes les plus libres, dès lors qu'il est en possession de son expérience. Je n'ai jamais pensé à refaire une œuvre. Je cherche, au contraire, à tout renouveler à chaque tentative, et c'est pour cela que j'aime tant le roman, qui est le genre ouvert à toutes les inventions.

J'ai dans une certaine mesure essayé une sorte de fusion entre le lyrisme et l'humour.

— ...

— En effet, je me suis laissé entraîner un peu loin. Rajeunissons-nous, puisque vous y tenez :

J'ai été marchand de tableaux chez Bernheim, où j'étais le secrétaire de Félix Fénéon.

— Une bien étrange figure, n'est-ce pas ?

— Plus encore que vous ne pensez. Cet homme, qui n'a rien publié, était né grand écrivain, et il mettait

une sorte d'humour méphistophélique à bien cacher ce don, de manière à ne le laisser transparaître que dans les moments les plus inattendus. C'est lui l'inventeur de ces fameuses nouvelles en trois lignes du *Matin*, qui furent si médiocres après lui. Mais sa conversation aussi était étonnante, et je voudrais bien pouvoir retrouver le recueil de copies des lettres qu'il envoyait aux correspondants de la maison Bernheim. Mallarmé seul aurait pu demander ainsi à un architecte de venir boucher la fissure d'un mur, ou à un client d'échanger un Cézanne pour un Van Dongen. Avec cela, une nature d'ascète, une sensibilité de femme, une doctrine de naturaliste, bref, un saint nihiliste.

Et comme j'aimais la façon dont il présentait les tableaux à l'envers pour les vendre, affirmant avec son doux sourire, que la valeur picturale d'une œuvre résidant dans sa couleur, il était totalement inutile d'en discerner l'anecdote.

— ...

— Eussuite, j'entrai comme secrétaire à *L'Art et les Artistes*, revue dirigée par M. Armand Dayot, et j'y restai jusqu'en 1912.

Je connus là une quantité de peintres, et j'y renouai des relations déjà commencées avec Rodin, qui m'invita quelquefois à venir voir son atelier à Meudon.

Celui-là aussi était un « grand ». Je le vois encore, au milieu de la merveilleuse collection d'antiques qu'il avait réunis, et tenant dans sa main, refermée comme sur une chose vivante, un petit bronze égyptien représentant un pigeon. Toute sa passion d'artiste, toute sa pensée était contenue dans ce geste, tandis qu'il parlait, comme lui seul savait le faire, des cathédrales, des Pyramides, des statues grecques et de cet oiseau frémissant...

— ...

— Ce n'est qu'en 1912 que j'ai pu me consacrer uniquement à la littérature...

— *Ne vous êtes-vous pas beaucoup occupé de traductions ?*

— Oui, je connais un peu l'espagnol et j'ai commencé par jouer la difficulté : j'ai traduit, en 1918, vingt-quatre sonnets de Gongora. Ce n'est pas l'écrivain obscur qu'imaginent les pédants mais, au contraire, un des plus grands poètes d'Espagne. Il ressemble étonnamment à Mallarmé, dont il a, parfois, oui, l'obscurité à force de concentration, et, chose étrange, très souvent les mêmes thèmes : la chevelure, les pierreries, etc.

Ensuite, je me suis intéressé à un certain nombre d'auteurs espagnols et latino-américains, par exemple l'Uruguayen Carlos Reyes, dont *La race de Caïn* fait parfois penser à Dostoïevski ; le Chilien Auguste d'Halmar, dont j'ai traduit *L'ombre de la fumée dans le miroir* ; l'Argentin Horacio Quiroga qui a vécu quelques années caché dans la forêt vierge avec les bêtes sauvages, et toutes sortes de hors la loi. Expérience unique qui lui a permis d'écrire des contes dignes de Kipling. J'ai traduit aussi des pages choisies de Rodo, le penseur le plus illustre d'Amérique latine, quelques contes de *La Vengeance du condor*, de Ventura Garcia Calderon qui nous révèlent la magnifique sauvagerie du paysage et des mœurs péruviennes, et trois pièces de Jacinto Grau, dont l'une, *Monsieur de Pygmalion*, a été jouée à l'Atelier.

— *Je sais qu'il y a dans l'Amérique du Sud un mouvement intellectuel très intense et que la France y exerce toujours un grand prestige...*

— Oui, elle l'exerce toujours, mais cependant, elle n'est plus seule à l'exercer, car la curiosité devient presque universelle et les jeunes écrivains prennent leur mot d'ordre aussi bien à Rome qu'à Londres, à Madrid, à Berlin, et, horreur ! à Moscou.

Cependant, si nous savons nous défendre un peu, il nous est très facile de garder la prépondérance, car il ne

faut pas oublier que si l'Amérique latine est espagnole par le sang, sa culture et sa pensée ont été formées par la France.

— *Quels sont les écrivains français les plus aimés là-bas ?*

— Oh ! l'élite est exactement pareille à la nôtre. Elle ne jure que par Proust, Claudel, Valéry, etc...

— *Je sais que La Jeune Parque était à peine parue que vous la récitiez à vos amis ?*

— Oui, j'ai toujours eu du goût pour le rôle de commis-voyageur en poésie. Je m'étais procuré les épreuves de *La Jeune Parque*, de façon à pouvoir apprendre un certain nombre de vers par jour, et une fois, j'inspirai même la pitié à un vieux monsieur qui me dit, dans un tramway :

« Ah ! monsieur, n'est-ce pas que c'est dur d'être acteur ! »

En achevant de me raconter cette anecdote, Miomandre se levait et me découvrait le rideau qui cache ses livres. J'aperçus là quelques belles reliures. Je pris un livre au hasard. C'était *Les sept solitudes* de O. W. Milosz, dont j'avouai avoir lu un choix de *Poèmes* et un roman, *L'Amoureuse initiation*.

— Voilà un beau livre, s'écrie Miomandre. Et encore ce n'est pas le plus beau, car, depuis, Milosz en a fait bien d'autres, toujours plus profonds, plus humains, plus secrets. Bien peu de gens ont l'air de se douter que c'est un très grand poète français, et, comme dit Philippe Berthelot, en parlant de Claudel : « Vous verrez dans deux cents ans ! »

Jamais on n'a exprimé le drame de la naissance de l'amour divin dans un cœur d'homme avec plus d'angoisse et plus de beauté. Il y a là des cris déchirants :

*Mère très sage, Éternité,*

*Ah laissez-moi vivre mon jour !*

Maurice Martin du Gard, qui l'admire beaucoup, a publié de lui dans *Les Écrits Nouveaux*, quand il les dirigeait, *La Confession de Lemuel*, sorte de testament humain et poétique, et si maintenant Milosz semble s'orienter vers des recherches extrêmement ésotériques, il ne tombe jamais dans l'abstraction. C'est toujours du cœur humain qu'il s'agit et peut-être plus profondément que jamais.

— *Au fond, ce que vous aimez le plus dans un poète, c'est la puissance et la grandeur ?*

— Certes, mais j'aime aussi beaucoup la grâce et surtout l'intimité. Un de mes poètes de prédilection restera toujours Max Elskamp, le délicieux auteur d'*Enluminures* et des *Délectations Moroses*. C'est un homme d'autrefois, qui tient en même temps du moine du moyen âge et du sage bouddhiste. Il est d'ailleurs bouddhiste lui-même et ressemble à un mandarin de l'ancienne Chine, mais son art est celui des liturgies chrétiennes du moyen âge, avec ses répétitions, ses maladresses apparentes qui, quand on les étudie, se révèlent comme les raffinements musicaux les plus exquis, ses balbutiements puérils et tendres, sa musicalité secrète. »

Et voilà Miomandre parti à nouveau dans des réceptions enflammées...

J'oublie le pyjama de soie verte, l'armée chlorotique des pantins de feutre, la guenon qui fait la bête dans la cage à côté, j'oublie tout, et je me laisse bercer aux rythmes d'Elskamp, de Milosz, de Claudel.



Il était une heure et demie quand nous allâmes déjeuner...

9 janvier 1926.



## JEAN GIRAUDOUX

Les loups aux portes de Bellac ou pourquoi j'aime les belles histoires d'Henri Pourrat. — La Vierge de Pelvoisin et les moineaux de l'apparition. Giraudoux coureur à pied. — A travers la vaste terre. — Improvisation et poésie. — La guerre et la culture. — Le salut viendra des lectrices. — « Bella » et la transposition en art : personnages inventés et personnages copiés. Si nos hommes d'Etat aimaient la peinture moderne, ils feraient de meilleure politique. — Un écrivain doit-il écrire ? — Une lettre inédite de Charles-Louis Philippe.

*Il n'y a de durable et d'éternel que les œuvres d'actualité.*

GOETHE.

*Suzanne et le Pacifique sera le Robinson Crusoë de nos enfants.*

MAURICE MARTIN DU GARD.

Jean Giraudoux est né le 29 octobre 1882 à Bellac, où son père, ingénieur, construisait des ponts. A cet exercice, il attrapa des rhumatismes et dut se faire mettre en congé. On lui confia alors la perception de Cerilly, patrie de Charles-Louis Philippe.

C'est à Bellac que notre héros apprit à lire chez une brave dame qui, en même temps qu'à lui, enseignait le rudiment à trois autres petits enfants...

D'avoir vu s'ouvrir sur l'alphabet les yeux émerveillés du magicien d'*Elpénor*, fut pour l'institutrice improvisée, une véritable bénédiction, un élixir de longue vie. Elle est morte, il y a quelques années seule-

ment, à l'âge de quatre-vingt dix-huit ans. — Giraudoux, dès l'âge le plus tendre, commençait ainsi ses sortilèges.

Il m'a raconté un jour qu'en 1912, passant par Bellac, il était allé la saluer. Il ne l'avait pas revue depuis vingt ans, et cette visite l'impressionna fort.

Lors de cette enfance à Bellac, les loups venaient l'hiver jusqu'aux portes de la ville. On le disait du moins, et l'imagination des gamins travaillait.

« Tout ce qu'il y a dans les beaux livres d'Henri Pourrat (*Gaspard* et *A la belle bergère*) d'ancienneté et de fantastique, je l'ai ressenti à ce moment-là », nous a confié à maintes reprises Giraudoux.

« J'avais pensé, moi aussi, ajoute-t-il avec une pointe de regret, à faire revivre tous ces personnages légendaires, mais je n'ai pas le temps. »

Plus tard, il habita la campagne du Berry, à Pelvoisin, petite ville aujourd'hui célèbre par un pèlerinage. Quand Giraudoux habitait Pelvoisin, la Vierge apparut à une vieille dame avec laquelle le poète dénichait les oiseaux. Quand Giraudoux parle de la dame à la Vierge, il s'attendrit : « C'est elle qui m'a donné mes images de première communion ». Mais la chambre de l'apparition restant toujours hermétiquement close, il ne put jamais dénicher les moineaux qui avaient élu domicile aux encoignures des fenêtres.

Pendant cinq ans, Giraudoux se rendit à l'école communale de Pellevoisin, puis il entra en sixième au lycée de Châteauroux. Bernard Naudin en sortait.

Durant ce stage à Châteauroux, le futur romancier s'adonna avec ferveur à la course à pied. Puis, ce fut Lakanal ; le service militaire à Lyon et Clermont-Ferrand ; l'École Normale Supérieure.

Il voyagea ensuite dans toute l'Europe centrale, fit à Munich la connaissance de Paul Morand qui avait alors

seize ans, se rendit à Berlin, de là en Scandinavie, redescendit vers l'Autriche, parcourut l'Italie et les pays balkaniques, presque toujours à pied, n'utilisant le chemin de fer qu'à la dernière extrémité.

A Munich, en 1907, il fut professeur du prince de Saxe-Meiningen, celui-là même qui avait rénové l'art du théâtre en Allemagne. Il séjourna plus tard au Canada, aux États-Unis, aux Açores, à Madère...

Il aimait voir de près les célébrités ; il se fit présenter à Guillaume II, à François-Joseph, à Roosevelt.

En 1911, il entra au Ministère des Affaires Étrangères. La « valise » lui donna l'agrément de voir un certain nombre de pays qu'il ne connaissait pas encore : la Russie et l'Orient.

La guerre fut coupée pour lui par deux intermèdes ; un voyage en Portugal et un nouveau voyage en Amérique.

La guerre, qu'il avait commencée à Mulhouse en août 1914, il la termina à Strasbourg en novembre 1918.



Jean Giraudoux est un signe de contradiction. L'alignement se fait sur son nom. Lucien Dubech, dans un petit livre assez étrange où, sous le titre trop modeste : *Les chefs de file de la jeune génération*, il nous présente à côté de personnalités puissantes et combatives, des romanciers falots dont un quart de siècle suffira grandement à éteindre le nom, prononce contre le romancier de *Siegfried et le Limousin*, contre le poète de *Suzanne et le Pacifique*, un verdict aussi impitoyable qu'immotivé.

M. Lucien Dubech parle au nom du néo-classicisme qui est, comme chacun sait, la caricature grotesque de la vraie tradition. Celle qui est mouvement et vie, incessante création, jaillissement et poésie.

La tradition littéraire française est représentée au-

jourd'hui par deux hommes de génie, Paul Claudel et Jean Giraudoux. Les néo-classiques et les pions (mais pourquoi deux termes quand le second suffirait) ne s'y sont pas trompés. Ils leur ont réservé les attaques les plus violentes. Dans une époque d'imitation, d'application, de devoirs bien faits, Claudel et Giraudoux (il y en a d'autres !) ont apporté l'un le rire sonore et l'affirmation joyeuse, l'autre le divin sourire.

Par delà le xvii<sup>e</sup> siècle, ils rejoignent, chacun à sa façon, le moyen âge qui est la période où notre génie littéraire fut le plus français.

L'art de Claudel — et je ne veux pas d'autre exemple que le plus récent : *Le Soulier de satin*, — l'art de Giraudoux — et je pourrais m'appuyer sur son œuvre tout entière, mais je ne veux retenir que ce *Bella*, sur lequel tant d'incompréhensions se sont, depuis un mois, prétentieusement affirmées, — est poésie, fantaisie, imprévu, gratuité.

« L'art et la poésie, nous disait Claudel l'autre jour, sont la négation de la vie. L'art ne doit pas imiter la vie. Aucun art n'a jamais fait cela. L'art a pour but de réaliser ce dont la vie ne donne que des ébauches fragmentaires. L'art et la poésie sont la vraie vie expressive et douée de sens, tandis que ce qu'on appelle la vie, la vie quotidienne, n'en est que le rudiment et souvent la caricature. »

L'œuvre de Giraudoux illustre merveilleusement ces affirmations.

Comme toutes les discussions sur le point de savoir qui représente Dubardeau et qui Rebendart doivent ennuyer le père si fantaisiste de Juliette au cœur ovale, et pouvait-on mieux montrer qu'on comprenait peu l'essence si précieuse du talent de Giraudoux, dont un jeune exégète, M. Pierre Humbourg, a pu écrire : « L'œuvre de Jean Giraudoux est un rêve..., un rêve qu'il a toujours signé. »



Nous reprenons une conversation interrompue par un fâcheux le 2 juin 1923 :

M. Jean Giraudoux a le même sourire voilé d'une douce ironie, un sourire qui serait volontiers sarcastique mais qui se retient.

Quand M. Giraudoux sera un peu moins jeune, j'imaginerai qu'il ressemblera étrangement à Voltaire. La ressemblance, d'ailleurs, ne porte pas seulement sur leur personnalité physique, mais ceci serait une autre et longue histoire...

A je ne sais plus quelle question de moi, il répond :

— Mais vous savez bien que je n'aime guère les chefs-d'œuvre...

Quelques instants après, il parle de la genèse des œuvres...

— Dans un premier stade, dit-il, il est évident que le style est créateur. Il est impossible qu'à certaines formes de la phrase ne réponde pas dans la phrase suivante des formes complémentaires. Toute lecture dans la pensée est une espèce de lecture dans la main. Il y a une part de *jeu*, de *chance* dans chaque phrase de prose aussi considérable que dans un vers...

C'est cette part importante d'improvisation qui donne de la vie à une œuvre, et qui lui donne surtout de la poésie.

Il est très rare qu'il y ait une nécessité absolue dans le jeu littéraire : ainsi dans le jeu au piano.

On peut jouer dans n'importe quelle clé : c'est la sonorité dominante qui importe...

— *Ah ! voilà pourquoi...*

M. Giraudoux sourit et m'interrompt :

— ...la plupart des chapitres de mes romans ont des chapitres parallèles souvent différents dans le dévelop-

pement, non, dans l'explication (*développement* est un terme que je n'aime pas), mais qui m'ont semblé nécessaires.

Il faut pouvoir jouer à quatre mains avec chacun de ses personnages. C'est seulement d'ailleurs quand un auteur a le sentiment que ce qu'il fait n'est pas dicté par une pensée aussi une que la pensée de Dieu qu'il peut vraiment travailler dans sa ligne.

A mon avis, le but d'un livre, l'idée dominante d'un auteur au moment où il écrit un livre, doit être une idée morale qui donnera le timbre général à l'intérieur de cette sonorité.

C'est au jeu et aux rencontres du style qu'il revient de faire les principaux membres de l'œuvre.

Mon idée a toujours été que la grande époque de la littérature française était l'époque des chansons de geste. Tous les efforts faits depuis cette époque par Ronsard, Voltaire ou d'autres, prouvent bien que là est une partie vraiment constitutive de la nation française.

La grande poésie est toujours épique.

La simple conception de cette obsession épique suffirait à sauver Hugo de toutes les « détractions ».

Le roman en France, est justement le reste de cette poésie épique et il doit, comme elle, comporter des personnages grands ou fantastiques, toutes les chances de la poésie et nécessiter de la vérité épique tous les épisodes divergents.

— ...

— M'apparenter à Jules Renard est une fantaisie pleine d'humour. La langue à laquelle je dois le plus, c'est le latin.

Vous m'entendez bien : je ne veux point parler du latin de Cicéron ou de Quintilien, — langue de démonstration et de développement — mais de ces merveilleux écrivains, Pline, Tacite et surtout Sénèque, à la langue si savoureuse, pleine de comparaisons, de

singularités et dans laquelle la part de *l'improvisation du style* est considérable.

N'oubliez pas que je suis un triomphateur des Concours généraux. Je pourrais presque dire que la première langue que j'ai écrite littérairement fut le latin. Chez ces trois auteurs que je viens de vous nommer, toutes les aventures du mot et de la phrase peuvent se dérouler librement par la grâce d'un style souple et si j'ose dire gratuit...

— Mais je trouve que nous ne dirons jamais tout ce que nous devons à cette organisation qui veut que tous les livres de classe — *Morceaux choisis, Histoires de la littérature*, etc., — s'arrêtent aux alentours de 1880. Tous les jeunes esprits, de ce fait, se trouvent inévitablement tournés vers le vide pressenti. La littérature moderne est ainsi une espèce de grand gouffre qui attire les adolescents.

De même que le collégien est fixé sur ses tantes et ses grand'mères et ne l'est pas sur les jeunes femmes, il peut vraiment avoir de la curiosité et de l'amour pour les formes de la nouvelle littérature.

Pour quelques-uns, cela finit très vite par un mariage bourgeois avec la littérature reconnue et, pour les autres, l'inquiétude peut continuer.

On a dit que la guerre avait fait baisser le niveau de la culture dans le pays. Peut-être, mais ce qu'il a perdu en culture, il le rachète largement en curiosité, et c'est avec ces libres curiosités-là que se font les cultures nouvelles.

Sorti des rails de la tradition, de toutes les traditions, pendant six ans (à la guerre, ou au collège du temps de guerre), une série de jeunes gens n'y sont pas rentrés et cela est pour beaucoup dans la grande originalité des nombreux jeunes auteurs.

De plus les femmes, du fait qu'elles font des études

plus complètes, sont devenues aussi des lectrices plus passionnées et donnent maintenant à l'éditeur d'un livre attendu un prolongement dramatique autrement intéressant que ne l'était l'attente des lettrés pour un livre de Huysmans ou des Goncourt.

Comme en de nombreux moments de notre civilisation, ce sont nos femmes et nos jeunes filles qui vont permettre à notre culture de se reformer.

Non seulement les lectrices, mais dans l'art qui est maintenant un art d'une importance considérable, l'art de la librairie et de l'édition, les femmes libraires ne le cèdent pas aux hommes en connaissances et les dépassent de beaucoup en partialité...

— ...

— En général, il est très fâcheux d'écrire un livre trop vite, mais il faudrait avoir du temps, beaucoup de temps, et il se trouve que maintenant, la plupart des écrivains ont un autre métier, totalement différent, souvent, de leur métier littéraire. Leur art, c'est donc les vacances de leur métier et si l'on peut passer des vacances à écrire avec élan, on les gâterait peut-être par des ratures, une application à signoler, un souci constant de perfection...

— ...

— En fait, je crois que le problème de la transposition se pose rarement à un auteur. Ce qui est extraordinaire, ce n'est pas que certains personnages d'un livre ressemblent à des personnalités vivantes, c'est justement qu'il n'en soit pas toujours ainsi.

Si quelqu'un tente un portrait en partant de la ressemblance, il est rare qu'il puisse la continuer jusqu'au bout, mais il arrive quelquefois que l'auteur part pour créer son personnage d'un *principe* qui l'amène par l'improvisation et la déduction à ne donner à son personnage ni une pensée, ni un geste que ce personnage n'aurait pas dans la réalité. C'est qu'il est tombé ce

jour-là sur le vrai germe de l'être. Cela arrive d'ailleurs très peu souvent.

Nous sommes en présence de deux mondes différents mais gouvernés par les mêmes lois et ce sont ces similitudes entre les lois que l'on prend pour des ressemblances entre les individus.

En fait, les seuls personnages que j'ai vraiment copiés sont ceux que tout le monde s'accorde à regarder comme imaginaires et faux.

Il en est de même des événements.

Prenons, par exemple, mon dernier roman : *Bella*. La semaine où parut *Bella*, à Paris seulement, ce qu'un certain nombre de critiques trouvent la partie la plus conventionnelle de mon livre s'est produit deux fois : deux jeunes femmes sont mortes de la même façon, de la même rupture d'anévrisme, sous l'empire d'émotions analoges...

— ...

— Le mal, en France, en ce qui concerne la culture et ce qui nuit le plus à son développement aussi bien économique que moral, c'est qu'il n'y a jamais eu synchronisme de la lecture et de l'action.

Nous avons des arts florissants ; ils vont l'être d'une façon certainement plus considérable encore pendant les années qui vont suivre, parce que la littérature, la peinture, la sculpture, peut-être bientôt l'architecture, avancent maintenant sur une même ligne, alors que jusqu'ici l'une était toujours en avance et l'autre en retard, mais il semble aussi que, depuis quelque temps, les sciences aient atteint la même ligne ; on ne peut, hélas ! en dire autant de la plupart des autres occupations françaises...

Le goût, le mobilier, la bibliothèque de nos hommes d'État sont généralement antédiluviens. C'est de là que viennent la plupart des malentendus qui existent entre le Parlement et le pays pensant. De là vient aussi

le manque de vision de nos besoins réels qui semble une caractéristique des luttes parlementaires.

Le Parlement français est à jour pour les luttes parlementaires comme le salon d'automne est — à peu près — à jour pour la peinture. Rien de plus intéressant et de plus moderne que les luttes et débats de nos partis et que la passion politique qui les inspire.

Le monde entier dans sa conscience vit de ces débats. Quand notre Parlement pose uniquement des questions politiques à propos de la question financière, il joue vraiment son jeu qui est brillant et neuf mais dès qu'il veut, au lieu d'être l'atelier politique du monde, être un organe de réalisations sociales, matérielles, économiques ou spirituelles, le manque de contact qu'il a avec les esprits créateurs du pays, avec les lois et les courants qui dirigent nos arts l'amène très souvent à des avortements.

*C'est parce que nos hommes d'État n'aiment pas notre peinture moderne, notre style, nos étoffes, nos reliures, qu'ils font de mauvaise « politique ».*

— ...

— Je sais bien qu'il y a là en effet deux grands courants modernes, mais je suis toujours embarrassé pour exprimer mon opinion sur Mallarmé et Rimbaud, parce qu'en fait je n'y ai jamais réfléchi...

J'avais lu d'eux au lycée quelques pages mais cela avait suffi pour que je fusse attiré, autant que vers leurs œuvres, vers leur personne et même avant d'avoir la curiosité de lire leurs autres livres, c'est leur vie, leur photographie que j'ai voulu connaître.

A cette époque, j'aurais très bien conçu un grand écrivain qui n'eût rien écrit.

*L'écriture est un accident dans la vie du poète. C'est ce qu'a si bien compris Rimbaud qui, une fois passés ses tâtonnements entre les écrivains qui écrivaient, s'est tu.*

Cet attrait, plus vif pour la personne que pour l'œuvre, c'est ce qui m'est arrivé pour Charles-Louis Philippe dont je n'avais rien lu et dont j'avais appris au lycée qu'il était écrivain.

La maison de son père était à côté de la mienne, un peu en retrait. Philippe sortait de l'échoppe du sabotier tous les matins et s'installait sur un banc. Des heures durant, je le regardais par un petit œil-de-bœuf.

Le spectacle de l'écrivain me remplissait de beaucoup plus d'émotion que la lecture même de ses œuvres. C'est une direction que les jeunes gens demandent à l'écrivain ; aussi, j'écrivis un jour à Philippe pour solliciter des conseils et j'eus raison car il me répondit par la lettre suivante :

*Paris, le 30 novembre 1898.*

*Cher Monsieur,*

*J'ai un peu tardé à vous répondre parce que j'ai beaucoup à travailler tout le jour, parce que mes soirées étaient prises par mon livre et parce que j'ai des ennuis qui ne me laissent pas toujours ce calme d'esprit et de cœur que j'aurais voulu avoir pour vous écrire. Vous m'avez sans doute excusé.*

*Je dois vous dire d'abord que votre lettre m'a causé un beau plaisir. Lorsqu'un jeune homme vient demander à un autre des conseils pour la formation de son âme, c'est clair et grave. Il est beau d'être jeune. Gardez encore un peu de cette naïveté confiante qui vous fait croire qu'un homme sait en diriger un autre. Je vais vous dire quelques mots, mais ne leur attribuez que bien peu d'importance. Ils ne peuvent qu'exprimer ma conception personnelle de la beauté humaine. J'aimerais beaucoup mieux vous voir n'en pas profiter.*

*Vous me parlez de vos lectures, et je les trouve excel-*

*lentes. A mon point de vue, toutes les lectures sont bonnes. Il faudrait acquérir le plus de connaissances possibles, mais il faudrait les acquérir froidement sans se laisser convaincre. Nous portons en nous-mêmes notre vérité qui est la combinaison d'une multitude de vérités que nous avons puisées chez les autres, mais c'est aussi pourquoi il ne faut pas trop laisser leur vie pénétrer en nous, car alors nous les imiterions. Il faut être soi, vous dis-je. Et la seule manière d'être soi, c'est de se laisser mûrir, tout seul, au soleil, comme un beau fruit d'été. Je ne dois pas être très clair. En un mot, voici : Toutes les connaissances, tâchez de les acquérir ; une fois qu'elles seront entrées dans votre cerveau, elles y chemineront jusqu'à ce qu'elles aient pris la place qu'elles doivent occuper.*

*Je voudrais pourtant, pour la formation de votre cœur, vous indiquer quelques lectures puissantes. Lisez Tolstoï et surtout Dostoïevsky. Dostoïevsky contient toute la pitié humaine : pour ceux qui souffrent, pour ceux qui font le mal et pour ceux qui sont laids. Je voudrais que sa grande bonté pénétrât dans votre cœur pour le réchauffer et pour faire de vous un bel homme simple et ému. Je voudrais qu'il vous rendît très bon. Nous vivons parmi les hommes, et la bonté m'a toujours semblé être une grande vertu sociale. Et c'est aussi une source de bonheur. Aimez, aussi. Nous devrions aimer tout ce qui nous entoure. Nous devrions nous approcher des hommes avec une grande piété, en pensant : Ceux-ci sont des hommes comme moi, qui sont simples, et dont l'âme est pleine de vie. Comprendre cette vie, l'aimer et l'embellir de ma vie personnelle, c'est un souhait que je forme.*

*Moi aussi j'ai eu des études, des classes, des pions et des professeurs, et pendant huit ans de ma vie. Il y a des choses que j'ai détestées si fort que leur souvenir m'est encore amer. Quelques-uns des hommes étaient mau-*

vais. Mais qu'importe ! Aujourd'hui je sens qu'ils ont été utiles à ma destinée. Leurs vilenies m'ont appris à estimer les hommes pour eux-mêmes, indépendamment de leurs fonctions. J'ai appris qu'un maçon vaut un proviseur ou un préfet. Leurs manies m'ont appris à les plaindre. J'ai connu de pauvres hommes pleins de douleur qui me punissaient : aujourd'hui je les comprends, je ne les hais plus, je les plains et je les aime. Je voudrais embrasser quelques-uns des pions qui m'ont persécuté.

Je vous raconte toutes ces choses, mon cher Monsieur, non pas pour vous exprimer cette vérité banale que si vous êtes collégien c'est un mal nécessaire, mais pour vous montrer comment il faut que nos malheurs profitent à notre esprit et à notre cœur.

Je voudrais vous dire mille choses encore, mais je vous écris cette lettre au bureau, et je dois la finir. Mon livre : La bonne Madeleine et la pauvre Marie vient de paraître. Peut-être pourrai-je vous en envoyer un exemplaire. Faudra-t-il vous l'adresser au Lycée de Châteauroux ?

Au revoir, mon cher Monsieur, écrivez-moi quand cela vous fera plaisir. Je tâcherai de vous répondre.

Croyez à mes sentiments sincères de sympathie.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

8, rue des Mauvais-Garçons, Paris.

— Que pensez-vous de l'état actuel de la critique littéraire ?

— Je pense que la critique a été très heureusement influencée par la publicité littéraire. J'ai vu naître la maison Grasset dont j'ai été un des premiers auteurs et souvent j'ai apprécié la manière énergique dont Bernard Grasset franchissait la haie des critiques pour présenter le livre au lecteur. La conviction d'un éditeur

qu'il a un beau livre doit suggérer en effet tous les moyens de faire lire ce livre sans qu'il soit arrêté à ces philtres que sont les critiques. Les critiques sont en France très nombreux. Beaucoup ont du talent ; quelques-uns ont du jugement mais ils restent à l'intérieur de la revue, du journal, des organes stériles s'ils ne sont pas eux-mêmes des instruments de publicité pour le livre que tout d'un coup ils distinguent entre les autres.

Ce sont les cris de publicité de Mirbeau, de Léon Daudet qui ont raccourci de vingt ans la période hésitante et obscure de talents qu'il y avait justement intérêt à dévoiler dès leur naissance. C'est à l'éditeur de réserver ses appels, qui facilitent en même temps par leurs coups répétés la diffusion de la culture, pour les livres qu'il croit utiles ou nécessaires.

Mais distinguer entre des auteurs faciles et des auteurs difficiles comme le font la plupart des critiques, c'est attirer l'attention des lecteurs sur des obstacles que la plupart n'auraient jamais vus.

L'opération de la lecture, si ce n'est pour le public prétendu lettré, est une opération dont on s'approche avec curiosité et appréhension, mais la plupart du temps avec une certaine ferveur.

On pourrait dire que les auteurs difficiles n'existent pas pour l'enseignement primaire, qu'ils apparaissent dans l'enseignement secondaire et qu'ils se doublent pour l'enseignement supérieur d'auteurs incompréhensibles.

Il fut un temps où Proust et Claudel étaient considérés en Sorbonne comme illisibles. A cette époque, quelques timides professeurs de lycée commençaient à y trouver un sens ; depuis longtemps, dans les écoles normales d'instituteurs, grâce à un inspecteur général, M. Crouzet, on lisait Proust et on l'appréciait.

La simplicité et la clarté du style français ne sont qu'un des caractères de ce style. L'âme française est

trop compliquée et trop — heureusement ou malheureusement — liée à des opérations poétiques ou philosophiques pour que la langue prétendue française par certains critiques puisse lui suffire. Je me demande d'ailleurs ce qu'ils appellent la clarté de Voltaire ou la clarté d'Anatole France. Pour lire une lettre de Voltaire et la comprendre, il faut autant de connaissances historiques qu'il faut d'émoi psychologique pour comprendre Proust.

S'ils veulent dire que les connaissances historiques doivent remplacer dans la lecture *l'esprit poétique*, leur raisonnement est juste, mais l'esprit poétique me parut toujours être ce qu'il y avait dans notre histoire même de plus caractéristique de notre race.

Toute littérature qui n'est pas poétique est vouée à l'exégèse et à la notation et aboutit forcément à la formation de cette caste intermédiaire entre la masse profonde des lecteurs et les auteurs.

Caste profondément ébranlée aujourd'hui par ces deux fléaux que sont la guerre et la publicité.

— ...

— J'ai beaucoup d'auteurs préférés mais ce que je préfère, ce sont les livres que je trouve le soir, en rentrant chez moi et qui ont été publiés dans la semaine. La vie littéraire et son fonctionnement m'émeut beaucoup plus que la littérature : ces dernières vagues de la culture qui avec leurs différentes couleurs me rejoignent ainsi chez moi me donnent beaucoup plus le sentiment de mon millésime et de mon métier que toute ma bibliothèque. . . . .

. . . . . »  
Et longtemps ainsi les paradoxes continuèrent à fuser... mais pourquoi qualifierions-nous toujours de paradoxes les vues les plus originales ?

20 février 1926.



## COLETTE

Gentilhomme-fermier et dessinateur animalier ou les mystères du salon de Colette. — Accent paysan et vocation littéraire. — La grande leçon des manuscrits : Pauline apporte les vingt-huit cahiers d'écolier. Le professeur Willy ou les secrets de l'écriture oblique. — Mon père, ce tonnerre de Dieu.... — « La mère et l'enfant se portent bien » ou la bravoure du capitaine Colette. — La montre enchantée. — Pa, pa, pa, pa, ou le pénible symbole que trouva Francis Carco sur la grève bretonne. — L'humour de Madame Rasimi : Couvent et Music-Hall. — L'Amour passion n'a pas d'âge. L'angoisse de l'époque. — Souvenirs sur Marcel Proust.

J'ai été dupe du jeu que j'avais imaginé. Colette m'a répété avec tant d'insistance durant notre entretien : « Cela m'ennuie beaucoup d'écrire », que je l'ai crue, et, par un phénomène de mimétisme que les psychologues expliqueront, je ne pouvais pas me décider à composer cet hommage que je me faisais pourtant une joie de lui adresser.

Qu'elle consente donc à excuser ces lignes hâtives ! Ce qu'on veut trop bien faire, ne le rate-t-on pas toujours ?

Dans un feuilleton critique de *Comœdia*, inspiré par la plus charmante indulgence, M. Henri de Noussanne me reprochait de n'avoir jamais rendu visite à un écrivain femme.

M. J. Ernest-Charles m'avait demandé quelque part, lui aussi, les raisons de ce qu'il considérait comme un ostracisme.

Je n'avais pas répondu parce que je n'avais rien à répondre. La surprise de mes critiques était légitime.

Hélas ! j'ai grand'peur, s'ils lisent ces notes, qu'ils ne regrettent leur *rappel à l'ordre*.

Tant pis pour moi.

★  
★★

J'attends Colette dans le salon de son petit hôtel du boulevard Suchet. Elle est en retard, très en retard.

Mais j'achève *La fin de Chéri*.

Brusquement ma lecture est interrompue : un gentilhomme-fermier s'avance vers moi en sautillant.

Je le regarde avec un peu d'effarement. Il se multiplie en courbettes du plus comique effet :

— Excusez-moi, articule-t-il avec une vivacité anormale, madame Colette n'est pas là. Je me présente moi-même, M. D..., peintre et dessinateur. Oui, je dois illustrer un livre de madame Colette et elle a gentiment manifesté le désir de me voir. Et vous, pourquoi venez-vous ?

— Interview, vous en avez sans doute pour longtemps. Moi, ce sera vite fait. Je passerai avant vous, etc., etc...

Colette arrive...

— Excusez-moi, mes amis, je suis en retard, très en retard, mais ce n'est pas pour mon plaisir.

Je ne m'amuse pas en ville en ce moment. Je vais partir au Maroc pour deux mois et il me faut régler tant de choses auparavant. Mes journées sont vraiment trop longues.

Se tournant vers moi :

— ... Et vous qui venez encore me torturer, bandit. Mais je vous préviens, je n'ai pas l'habitude de dire des choses définitives... »

Le dessinateur-gentilhomme s'interpose, gambade,

salue, sort ses calepins, montre ses esquisses... Colette s'anime, parle des girafes, des chats de chartreux...

Tout à coup, son regard tombe sur une biche blessée... Elle s'exclame :

— Comment a-t-on le courage de toucher ces bêtes-là ?...

Mon dessinateur, de plus en plus romantique, bat sa coulpe...

— Hélas ! charmante madame, je fus de ces hommes-là. Pendant vingt ans de mon existence, j'ai chassé à courre...

— Quelle horreur !

L'exclamation est de Colette. Moi, je jubile intérieurement. Mon diagnostic était juste : sous le dessinateur, j'avais flairé le gentilhomme terrien...

Il fait maintenant passer devant les yeux de Colette émerveillée des croquis de chevaux...

— C'est l'animal que vous connaissez le mieux, dit Colette sentencieuse.

— Je l'aime tant. Je l'ai tant pratiqué...

— Allons, conclut l'auteur des *Dialogues de Bêtes*, vous êtes un véritable animalier. Allez-vous-en... »

Le bonhomme s'en va dans un brouhaha de salutations si distinguées que Colette se retient mal de sourire...

L'intermède comique est fini !



— Montez dans mon cabinet de travail, nous aurons plus chaud...

Je la suis...

— De quel pays êtes-vous ? Vous avez un accent paysan...

— On me l'a déjà dit, mais avec moins de cordialité...

— ... un accent paysan qui me plaît.

— ...

— Ah ! non, non ! D'abord je n'ai pas de vocation littéraire... Qu'est-ce qu'une vocation ? C'est quelque chose à quoi on résiste difficilement, n'est-ce pas ? Eh bien ! moi, ni très jeune, ni très vieille, jamais je n'ai eu envie d'écrire...

— ...

— Si, cela m'ennuie beaucoup d'écrire. J'ai eu, vous le savez, des débuts obscurs.

— ...

Mon interlocutrice hoche la tête avec une malice amusée...

— Oui, obscurs ; obscurs me plaît...

Après un temps :

— ... et assez amers.

C'est cela sans doute qui m'a éloignée de cœur de ce que je fais. Et puis tout est tellement beau en dehors du papier blanc ! Vous trouvez cela beau, vous, le papier blanc ?

« Je n'ai pas encore eu le loisir de me blaser sur tout ce qui existe.

« Enfin, je vais tâcher de vous expliquer de mon mieux, bien que, vous savez...

« Peu de temps après notre mariage, Monsieur Willy, qui savait que j'avais vécu toute ma jeunesse comme une véritable sauvageonne, à Saint-Sauveur-en-Puisaye d'abord, puis à Châtillon-Coligny, où nous avons suivi mon frère aîné, quand il s'y était installé comme médecin, me demanda de rédiger mes souvenirs d'enfance...

« Ce que je fis...

— *Et ces souvenirs devinrent Claudine à l'École...*

— Oui, après avoir été, inutilement, à mon sens, pimentés d'inventions équivoques... Du reste, j'ai encore vingt-huit cahiers de manuscrits. Ils sont assez

curieux, oui, curieux. Je vais vous les montrer... Pauline ! Pauline !... (C'est ma femme de chambre. Elle seule sait où tout cela se trouve...) Pauline ! Pauline !...

Pauline accourt, disparaît quelques instants et rapporte, non sans fierté, les vingt-huit cahiers...

Colette met ses lunettes d'écaille...

— N'est-ce pas curieux ? Je travaillais encore sur mes cahiers d'école : je croyais que je ne pouvais travailler que là-dessus.

« Et maintenant, regardez ! Cette écriture oblique, extrêmement fine qui zèbre certaines pages, ce sont les signes tangibles de la collaboration de M. Willy... »

Et je vois, je vois de comminatoires : « Pas clair. Expliquez. » « Amphibologie. » « Qui ? » « Développez ce passage. » « Précisez. »

Colette jouit à peine de mon ébahissement et reprend :

— Ah ! il n'était pas toujours commode M. Willy, mais, bah ! ce genre de critique extrêmement sévère m'a peut-être rendu beaucoup de services, oui, beaucoup de services.

« Si je n'ai pas la passion, j'ai l'honneur de mon métier. Je ne travaille jamais facilement. Je rature beaucoup, des suppressions, des additions. Sur les épreuves, par exemple, je corrige assez peu. Je travaille très honnêtement, aussi bien que je peux, avec sévérité. »

Colette me fixe et, lentement :

— Avec sévérité, c'est peut-être le mot qui convient le mieux.

— ...

— Je ne sais pas composer dans ma tête. Ça, j'en suis vraiment incapable comme aussi de dicter ou de taper à la machine...

« Je compose en écrivant, et quand j'écris, je suis toujours environnée d'une équipe de stylos... »

« Une bonne plume de stylo ! Chose rare et précieuse ! J'en ai gardé une depuis 1909 jusqu'au mois dernier. »

Mes yeux ne peuvent se détacher des petits cahiers.  
Elle :

— Cette collaboration vous intrigue ? Mais, mon Dieu, il me semblait que je ne pouvais pas donner de meilleure preuve d'attachement et de modestie...

Colette me passe à nouveau les précieux témoignages.

— Tiens, voici le manuscrit de *Minne* et des *Égarments de Minne* qui devinrent par la suite *l'Ingénue libertine*.

Diab!e ! La collaboration de M. Willy se raréfie de plus en plus...

Je trouve juste trois mots de lui dans tout le manuscrit.

Je vous les livre indiscretement, avec la conscience de fixer ainsi un point d'histoire.

Ces trois mots se trouvent à la dernière page !

Grâce à eux, je puis affirmer, sur l'honneur, que *l'Ingénue libertine* n'est pas de la seule Colette.

Colette avait écrit à la dernière réplique :

— *Peut-être bien... j'ai oublié.* Après ce dernier mot, M. Willy a ajouté « mon chéri ».

Ce qui fait que vous pouvez lire dans l'édition que vous avez sous les yeux :

— *Peut-être bien... j'ai oublié, mon chéri.* Puis, et la fine écriture oblique s'est un peu grossie, dans un mouvement de soulagement joyeux, un autre mot : *Fin.*

Et enfin, dans un orgueil de maître satisfait, la fine écriture oblique se fait ascendante et nous lisons : *J'adore Colette.*

Ce cri généreux est souligné.



Elle me dédicace quelques livres. Sur la page de garde du *Claudine à l'École* qu'illustra Chas Laborde

« ... et ne prenez pas ce vieux roman pour une autobiographie de Colette » ; sur celle de *La Vagabonde* : « Vagabonder, vagabonder. Il y a toujours trop de littérature dans une ambulation qu'on affiche... »

Le moment se trouve donc tout naturellement choisi pour nous entretenir de la transposition en art.

— Oui, *La Maison de Claudine* est mon livre le plus véridique ; celui où il y a le moins de transposition. Avec certaines notations des *Heures longues*, un livre qui eut peu de succès et qui est bien oublié. A juste titre d'ailleurs...

« Cependant, il y a là quelques pages sur mon père... Oui, je crois que c'est dans *Les Heures Longues*... Oh ! vous savez, quand un livre est écrit, je ne le garde pas dans l'oreille ni dans l'œil... »

« Ah ! Papa, c'était un tonnerre de Dieu... Tenez, il était bien beau, n'est-ce pas ? »

Elle me tend un daguerréotype orné à droite de la médaille de Crimée, à gauche de la médaille d'Italie.

— Mon père a été capitaine au 1<sup>er</sup> zouaves.

« Pendant la guerre d'Italie, à Metegnuno, en 1859, le 9 juin, il perdit une jambe. A l'Empereur qui venait prendre de ses nouvelles, il répondit : « La mère et l'enfant se portent bien. » L'enfant, c'était sa jambe gauche qu'on venait de lui couper et qu'il avait enveloppée d'une serviette... »

« Et comme le souverain lui demandait s'il désirait quelque chose, il répondit sans hésiter :

— Une béquille, Sire.

« Ah ! mon père était un tonnerre de Dieu, Lefèvre ! Il avait toutes les qualités et tant de dons ! Il avait trouvé ce que les spécialistes dénomment, je crois, « quelques solutions élégantes dans les choses de « l'algèbre » ».

« Et il aimait à écrire ; il aimait à écrire, Lefèvre ! ça, c'est magnifique ! J'ai retrouvé l'autre jour des vers de lui.

« Moi, avant mon mariage et l'invitation que je vous ai dite, je n'avais jamais songé à écrire. Pourtant, je vivais dans une solitude extrême, mais j'éprouvais tant de plaisir à lire...

« Cette série des *Claudine*, ces livres inutilement pimentés, je ne trouve pas ça bien « épatant » ; non, je vous le dis comme je le pense. Vraiment, si je n'avais jamais fait que cela... A part quelque instinct paysagiste, qu'y peut-on découvrir ?

Mais, vous qui aimez les anecdotes, je vais vous en raconter deux, bien touchantes...

« Un cadeau ; oui, hier, j'ai reçu un cadeau qui m'a émue jusqu'au fond du cœur. Une amie m'a déniché un livre, un livre... Rarement cadeau m'a fait autant de plaisir... Pauline, Pauline... »

Pauline reparait, écoute, disparaît, revient quelques instants plus tard...

Elle apporte une grosse monographie. Je lis : *Le 1<sup>er</sup> régiment de zouaves 1852-1895, par le capitaine Godchot.*

Colette exulte :

— Ça, c'est un livre. Brave capitaine Godchot. Il vit encore, le capitaine Godchot.

« Lisez, mais lisez donc le récit des faits d'armes de mon père et dites-moi si ce ne fut pas un vrai tonnerre de Dieu...

« Tenez ici, c'est lui, dans cette gravure, et dans celle-ci : lieutenant Colette, capitaine Colette... »

— ...

— L'autre anecdote ? Elle a trait à *La maison de Claudine*. C'est bien le geste le plus charmant et le plus désintéressé : Ma maison natale à Saint-Sauveur-en-Puisaye allait être vendue... Un fabricant de soie, que je ne connaissais pas et que j'ai vu deux fois en tout depuis, la racheta et fit placer sur la façade, une plaque ovale de marbre noir (vous la voyez bien, tenez, sur cette

carte postale !) où étaient gravés ces simples mots : « *Ici, Colette est née* », puis il me fit dire que la maison était à ma disposition, si je voulais quelque jour l'habiter, retrouver le *jardin d'en face*... »

Le jardin d'en face...

Je croyais que Colette allait s'attendrir quand elle bondit...

— Ma montre ? où est ma montre ? Elle est encore partie...

Vous l'avez bien vue ; elle était là, tout à l'heure, sur mon bureau... »

J'affirme l'avoir vue, il n'y a qu'un instant.

— Ah ! je suis contente ; vous êtes témoin... Et il y a encore des gens pour affirmer que les choses ne vivent pas et ne s'amuse pas à nous jouer des tours...

« Je vous jure qu'elle est partie... Et dire que si vous n'étiez pas là, on ne me croirait encore pas... »

« Une montre que j'ai achetée à Genève, il y a dix-huit ans et qui sonne. Oui, elle sonne... »

« Je m'amusais même en pensant que quand votre heure serait achevée, elle vous préviendrait... »

« Pauline, Pauline... »

Pauline accourt... Grand branle-bas ! On vide la corbeille à papier... J'offre de vider mes poches. Rien...

La montre demeure invisible...

Devant Pauline, Colette m'interroge à nouveau, mais ma certitude décroît de minute en minute. J'ai une vieille défiance à l'endroit du mystère et, ma foi, puisqu'on ne la trouve pas, cette montre, j'aime mieux croire qu'elle n'y était pas...

J'insinue timidement :

— *Vous savez ; je ne suis pas très sûr de l'avoir vue...*

Colette n'en croit pas ses oreilles.

— Lâche. .

Je baisse la tête...

Au même moment, comme par enchantement, un

papier s'envole et la montre apparaît, sur le coin gauche du bureau...

Pauline s'en va, en murmurant :

— Ça, ça, c'est de la physique !...



Je ne sais comment, nous en venons à parler ensuite du *Blé en herbe*.

— Je l'ai composé en Bretagne dans la villa que j'ai à Rozven, entre Paramé et Cancale ; Francis Carco la connaît bien, il est venu y passer un été avec sa jeune femme en même temps que Léopold Marchand et sa femme. Ils sont tous bien gentils ; mais Carco et Marchand, quels types ! Ils ont le travail dans le sang, ces bougres-là !... Carco surtout, il n'y avait pas moyen de l'arracher de sa chambre ! On avait beau lui promettre une partie de billes ou de boules cloutées, ouais ! il ne démarrait pas.

Je me souviens d'un mot de lui, cet été-là, qui me frappa beaucoup. Nous parlions de notre métier ; Carco demeurait silencieux ; je lui intimai de donner son avis : « Pour moi, c'est bien simple, dit-il, notre métier est jugé, et jugé par une petite chose : un peintre, un sculpteur, quand ils travaillent, chantent toujours ; s'ils ne chantent pas, ils chantonnent : *Pa, pa, pa, pa*. Avez-vous quelquefois vu un écrivain travailler en disant : *Pa, pa, pa, pa ; pa, pa, pa, pa ?* »

Carco concluait : « Non, n'est-ce pas ? Vous voyez donc bien que notre métier est un métier triste, puisque nous ne pouvons pas l'exercer en chantant. »

— ...

— Vous ne perdez pas le Nord : c'est donc là que j'ai écrit le *Blé en herbe*. L'histoire de ce roman — la genèse, comme vous dites, vous autres, pédants (!) — est

cûrieuse : depuis longtemps, longtemps, j'avais envie d'écrire un acte pour le Théâtre-Français... Le rideau se lève, la scène est plongée dans l'obscurité, deux personnages invisibles dissertent sur l'amour avec beaucoup de science et d'expérience. Vers les dernières répliques, on donne la lampe et les spectateurs surpris s'aperçoivent que les partenaires ont réciproquement quinze et seize ans. Je voulais signifier par là que l'amour passion n'a pas d'âge et que l'amour n'a pas deux espèces de langage... Je n'ai pas dit autre chose dans le *Blé en herbe*. J'ai seulement intercalé dans le récit quelques paysages cancalais qui m'avaient vivement émue.

Ce petit roman avait commencé à paraître dans le *Matin*, mais au moment où l'aventure se corsait un peu trop, au gré de la direction, on l'a arrêté. C'est que l'on a une drôle de façon de traiter l'amour dans la maison rouge du faubourg Poissonnière !

Je me souviens qu'au temps où René Maizeroy en était directeur littéraire, il avait remplacé une fois, dans un de mes contes, maîtresse par amie. Ah ! ils entendirent un beau chambard ! Je ne fis qu'un bond au journal où j'éclatai comme une chaudière, en demandant quel était le malotru qui se permettait de toucher à ma copie...

— ...  
— J'ai fait six ans de music-hall, les années les plus paisibles de mon existence, une retraite au couvent, quoi ! — et je dis cela sans humour.

A propos d'humour, je me souviens d'un mot de madame Rasimi, durant mon passage à Bataclan : c'était au cours d'une répétition, de petites girls bavardaient, madame Rasimi les rabroue vertement : « Mesdemoiselles, vous vous croyez dans un théâtre !... » Madame Rasimi n'a jamais compris pourquoi j'avais éclaté de rire.

— ...

— Diable ! si j'ai vu cette note des *Nouvelles Littéraires* !... Elle m'a valu deux jours de coups de téléphone ininterrompus ! Dites seulement à vos amis qu'une nouvelle édition de la *Fin de Chéri* est sous presse et qu'elle est augmentée d'un nouveau chapitre...

— ...!

— Entendez-le comme vous voudrez...

Dans *Chéri* et la *Fin de Chéri*, j'ai simplement voulu dire que lorsqu'une femme d'un certain âge a une liaison avec un très jeune homme, elle risque moins que lui d'en demeurer marquée ineffaçablement. Lui, il a beau faire, à travers toutes les liaisons qui suivront, il ne pourra manquer d'évoquer le souvenir de la vieille maîtresse...

— ...

— Je sais que certains ont trouvé que j'avais rendu dans ce livre l'angoisse de l'époque. Et cette angoisse, je n'ai pas été sans l'observer mais je ne l'ai jamais ressentie. Je suis très difficile à influencer. Ceux qui m'ont connue dans les milieux les plus différents n'ont jamais trouvé en moi l'ombre d'une différence.

— ...

— Mon pauvre ami, lire est un luxe — et si vous saviez comme cela m'amuse ! Ça me communique une sainte horreur de travailler. J'adore les romans, les mémoires, les livres d'histoire et même — je vous avoue cela tout bas et un peu timidement — les ouvrages scientifiques. Je vais publier prochainement une *Zoologie*.

J'ai un faible pour les livres qui me font voyager, les livres qui m'emmènent dans les pays que je ne verrai jamais, et me racontent les mœurs des habitants et des plantes, car les plantes ont des mœurs... Mais ce serait bien long à vous expliquer, ce sera pour une autre fois.

— ...

— Ces séries, ces collections que les éditeurs lancent de tous côtés ne m'inspirent qu'à moitié confiance. J'ai grand'peur que tout cela ne nous reconduise à une sorte de puérilité assez semblable à celle qui sévissait sous la Restauration...

— ...

— Mais l'un des plus grands écrivains d'aujourd'hui, c'est sans contredit Marcel Proust. L'apparition d'un livre de lui est pour moi un véritable événement. Je ne suis pas critique littéraire, mais je vous avoue que je m'explique mal comment certains peuvent encore le méconnaître.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était au Ritz, à l'une de ces soirées où, à la dernière minute, il invitait ses amis, quand sa santé lui permettait de se lever quelques heures. Il était en habit ; je le revois souvent dans mon souvenir avec sa cravate un peu défaite, sa pelisse, son chapeau trop en arrière, cette espèce de jeunesse répandue sur lui, cet air de garçon d'honneur un peu ivre...

Je l'avais rencontré pour la première fois, il y a vingt-huit ou trente ans, chez madame Arman de Cail-lavet où il dînait assez fréquemment. J'ai gardé de ces premières rencontres le souvenir d'un charmant jeune homme, inquiet de beaucoup de choses et un peu triste. J'habitais alors sur la rive gauche. Je voyais peu de monde, j'avais beaucoup de sauvagerie.

Néanmoins, il ne m'avait pas oubliée. Et, quand, avant la guerre, parut le premier volume d'*A la recherche du temps perdu*, il ne manqua pas de me l'envoyer : je n'ai pas traîné à m'attacher à cela avec force.

C'est à partir de ce moment-là qu'une correspondance assez suivie s'établit entre nous. Je relisais ses lettres, ces jours-ci. Si vous voulez les parcourir... »

Elle me tend le précieux paquet.

Toutes ces lettres disent l'admiration du grand disparu pour Colette.

Voici au hasard le début de l'une des plus émouvantes : « Madame, j'ai un peu pleuré ce soir, pour la première fois, depuis longtemps, et pourtant depuis quelque temps je suis accablé de chagrins, de souffrances, et d'ennui. Mais si j'ai pleuré, ce n'est pas de tout cela, c'est en lisant la lettre de Mitsou : les deux lettres finales, c'est le chef-d'œuvre du livre... »

• • • • •

27 mars 1926.

## MARCEL ARLAND

Marcel Arland naquit à Varennes, en Haute-Marne, le 5 juillet 1899. Il a gardé pour ce village, pour la terre et pour les paysans de l'est de la France un très profond attachement.

Il fit ses études au collège de Langres, puis à la Sorbonne.

Au demeurant, son enfance fut assez douloureuse et assez solitaire. Aux alentours de sa quinzième année, il connut cette grande crise religieuse que plus d'une jeune âme traverse. Et — le détail a cependant quelque importance — les explications de Virgile étaient scandées par le son du canon.

Sans doute, ces faits expliquent-ils en partie le repliement précoce de l'adolescent et cette évasion vers une vie de recherches spirituelles et d'approfondissement intérieur...



Les premières années de son séjour à Paris furent une sorte de déroute, nous dit Marcel Arland, « les plus lamentables de son existence ».

« J'assistais à des cours, j'allais dans les bibliothèques, mais sans y trouver une nourriture véritable

pour ma vie intérieure. Nul de mes doctes professeurs en Sorbonne ne semblait se soucier de ce que pouvait attendre l'âme inquiète de ses jeunes auditeurs.

« J'ai toujours beaucoup lu. J'avais une vingtaine d'années lorsque, déçu par Barrès, je découvris l'œuvre d'André Gide, pour laquelle je me pris d'une belle ardeur. J'aimais en lui la recherche passionnée de sa vérité, sa vie indépendante et son bel exemple d'artiste.

« Gide me paraît un esprit essentiellement mystique. Ce qui me retenait de lui donner une adhésion totale, c'est que son jeu me paraissait parfois trop gratuit. C'est aussi que souvent j'aurais souhaité de lui une émotion plus sincère, une vie plus humaine et surtout une simplicité plus profonde.

« Les deux autres grandes influences que j'ai subies entre dix-huit et vingt-cinq ans furent celles de Pascal et de Dostoïevski. Elles me satisfirent d'ailleurs beaucoup plus que celle de Gide. Chez Dostoïevski, je sentis une admirable connaissance du cœur humain, dans ses défaillances et dans sa noblesse, jointe à un amour profond des hommes, quelque bas qu'ils fussent, quelque perdus qu'ils parussent. Quant à Pascal, ce qui en fait encore aujourd'hui l'écrivain que j'aime le plus, c'est la grandeur et la pureté de son angoisse et de sa recherche.

« L'une de ces années-là, je fondai avec quelques camarades de régiment, deux revues d'avant-garde : *Aventure* et *Dés* ; on y pouvait voir beaucoup d'ardeur, beaucoup de prétention et presque autant de calculs que dans une grande revue. Elles vécurent peu, heureusement.

« Vers cette époque, Jacques Rivière me demanda de collaborer à la *Nouvelle Revue Française*. Je le fis volontiers, je le fais encore aujourd'hui, ce qui ne veut pas dire que j'approuve toutes les tendances de cette

revue. Du moins, j'y ai connu des hommes que j'ai pu estimer et parfois aimer.

Je venais d'écrire un petit roman, *Terres Étrangères*, dont j'envoyai, sans nom d'auteur, le manuscrit à Gide.

« Ce fut Gide qui remit ce manuscrit à la N. R. F. après l'avoir fait lire à ses amis.

« J'avais écrit *Terres Étrangères* pendant l'été de 1922 à Varennes, où chaque année je retourne passer mes vacances. Ma grande préoccupation, en l'écrivant, était de peindre une angoisse fort vive sous une forme harmonieuse. J'estime en effet que plus le désordre d'un esprit est grand, plus est profond le désordre des personnages où cet esprit se manifeste — plus grand doit être le soin avec lequel on l'exprime et plus sereine la forme où on le coule. Les vers de Racine furent-ils jamais plus harmonieux qu'en peignant les troubles de Phèdre ? C'est là, à mon sens, l'un des caractères non seulement d'une école, mais du classicisme éternel.

— *Cette préoccupation d'ordre purement esthétique peut entraîner d'ailleurs des conséquences qui transcendent la littérature et vous finirez peut-être, en poursuivant ainsi sans lassitude l'ordre formel, par trouver la sérénité et l'ordre spirituels. Ce résultat n'a rien qui nous doive surprendre : votre postulat esthétique ne ressemble-t-il pas étrangement à une transposition de l'imperatif pascalien : « Agenouille-toi et la foi viendra ».*

— Je crois tout au moins, et cela par expérience personnelle, que le contrôle et même parfois la contrainte du cœur par l'intelligence purifient le trouble d'un homme et le débarrassent de tout ce qui ne lui est pas essentiel.

« Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que ce trouble, s'il est sincère, soit apaisé ; bien au contraire, il augmente d'intensité. L'intelligence n'endort pas ; elle nettoie : c'est le remède du feu.

— Les « *histoires morales* » de La Route obscure, votre second livre, sont contemporaines de *Terres Étrangères* ?

— Je crois que ce sont en effet des histoires morales en ce sens qu'elles n'ont rien de gratuit, mais qu'elles visaient surtout à dégager un état d'esprit. Elles sont des expériences, des aventures intellectuelles. A ce moment-là, je n'avais encore ni la volonté ni la force de faire un véritable examen de conscience, aussi employais-je cette confession détournée...

« Ces histoires furent écrites à la même époque que *Terres Étrangères*, mais les pages qui les suivent et qui ont pour titre *Examen de conscience* et *Recueils* sont plus récentes. Ces dernières pages furent presque toutes écrites dans des heures de découragement. Elles n'étaient guère que la constatation de ma détresse, mais il se produisait ceci, qu'à me sentir et à m'avouer aussi pauvre, aussi dénué de tout soutien, une certaine force me revenait.

— « *C'est quand je suis faible que je suis fort !* »

— Ce qui était mon grand soutien au cours de ces années, ce qui l'est encore à présent, c'est ma solitude. Je suis à peu près débarrassé de tout contact ennuyeux avec le monde littéraire et de tout contact qui ne soit pas vraiment humain avec le monde tout court. Ma vie, autant que je peux la diriger et non la subir, se passe à chercher la voie où je me sens le besoin et le devoir de la mener et à tenter de suivre cette voie. Ce sont ces préoccupations que vous retrouverez dans mes deux prochains livres d'essais : *Étapes* et *Où le cœur se partage*.

— ...

— On m'a reproché de ne pas avoir vêtu les personnages d'*Étienne* à la dernière mode de 1925. Comme la plupart de ces personnages étaient des âmes inquiètes, on aurait voulu qu'ils eussent exactement les mêmes ca-

ractères, les mêmes paroles et au besoin les mêmes tics où l'on se plaît à reconnaître la marque de notre époque. C'est là une conception de l'inquiétude qui m'apparaît fausse. Sans doute, ai-je moi-même appelé *nouveau mal du siècle* ce trouble de notre époque, mais j'entendais dire par là non pas que ce mal n'eût jamais existé, mais qu'il présentait aujourd'hui une intensité nouvelle et certains caractères particuliers. En réalité, ce mal est celui de Chateaubriand comme de Pascal ou de Saint Augustin. C'est celui qui vit plus ou moins secrètement dans le cœur de tous les hommes.

— Monique *n'a-t-elle pas vaincu ce trouble ?*

— Assez mal, à mon gré. Je n'ai mis dans ce livre aucune intention apologétique. Monique épouse à la fin l'homme qu'elle aime, c'est-à-dire que son orgueil cède, mais à quoi cède-t-il ?

Est-ce à un nouveau devoir qu'elle se serait reconnu ? Ne cède-t-elle pas plutôt par faiblesse ? C'est pourquoi, l'aimant comme je l'aimais, j'ai adouci cette chute et ménagé un peu son orgueil.

« Monique est orgueilleuse, mais elle n'est pas seulement orgueilleuse. Je dirai même qu'elle ne m'intéresse que pour autant qu'elle n'est pas orgueilleuse. En réalité, toutes les difficultés qu'elle oppose à son fiancé viennent peut-être d'une impuissance à être heureux et — je l'ai du moins parfois pensé — d'un certain désir secret de ne pas l'être.

— « *Un certain désir secret de ne pas être heureux !* »  
*Vous êtes bien de votre temps et de votre génération !*

— Dans *Monique*, comme d'ailleurs dans mes précédents romans, le conflit est uniquement provoqué par les passions des personnages. Dans *Terres Étrangères*, deux époux s'aiment. Rien ne s'oppose à leur bonheur, rien sinon eux-mêmes. De même dans *Étienne*, et de même surtout pour *Monique*.

« Il ne se passe, dans *Monique*, aucun autre événement

que les changements d'états d'âme des personnages. C'est à cela surtout qu'un romancier psychologue doit viser. L'intérêt est alors produit non pas par des coups de théâtre extérieurs, mais par la progression des sentiments des personnages et par celle du conflit qu'ils déterminent. Je crois que l'œuvre peut acquérir ainsi, si elle est réussie, une unité et une pureté qu'elle n'aurait pas autrement.

« Ce n'est pas par une rencontre fortuite que *Monique* est divisée en autant de chapitres qu'il y a d'actes dans une tragédie française. Cette disposition que j'ai déjà mise à profit dans *Terres Étrangères* me semble dans un roman assez court, contribuer, le cas échéant, à la vivacité et à la force du roman.

« Par ailleurs, dans ce roman autant que dans mes précédents et moins sans doute que dans ceux qui suivront, j'ai cherché à m'exprimer avec le plus de simplicité possible.

— Ne pensez-vous pas que l'« invisibilité » est la plus belle qualité du style ?

— Je pense que le naturel est la plus belle qualité du style, car du style des *Pensées*, qui est si naturel, pouvez-vous dire qu'il soit invisible ? Sans doute ferions-nous mieux de dire que le style ne doit pas chercher à être « visible ». Je voudrais que l'écrivain ne cherchât pas à séduire ses lecteurs par des trompe-l'œil ou des exercices de jonglerie. Dans un roman surtout, tout ce qui est gagné pour l'amusement du regard est perdu pour l'effet d'ensemble.

— Sans doute, mais l'essentiel pour un romancier n'est-il pas d'avoir le sens de la vie, de la progression dramatique, de la « phrase à crémaillère » ?

— Je crois volontiers que le premier don du romancier est de savoir créer des personnages vivants. Au reste, je ne vous ai parlé, à propos de *Monique*, que d'une forme possible du roman. Mais est-il besoin de

vous dire qu'à côté de cette forme, j'en vois maintes autres, et que moi-même, je n'ai pas l'intention de m'en tenir à cette seule forme ? Il serait sot de vouloir imposer des règles strictes à un genre dont la liberté est peut-être le plus grand agrément. Un esprit porte ses règles en soi ; il peut bien aller à l'aventure : pour peu qu'il soit sincère avec lui-même, il obéit à une secrète discipline ; — c'est précisément cette sincérité, qui me paraît précieuse. Sachons goûter les fruits de plus d'un arbre, pourvu qu'ils soient de saveur généreuse ; vous entendez bien que je ne fais pas l'éloge du dilettantisme : je m'élève seulement contre certaine étroitesse de jugement et certaine sécheresse du cœur.

« D'ailleurs quelle ne serait pas ma fatuité, si je me hasardais à formuler des règles, moi qui me sens en incessante évolution, et qui ne considère ce que j'ai fait jusqu'aujourd'hui que comme des essais et des des-sins plus ou moins poussés.

« Pourtant, dans cet entretien, je n'ai guère parlé que de moi : prenez-en votre part de responsabilité, — la mienne sera toujours assez grande. J'aurais honte de faire des confidences à deux ou trois personnes ; mais je me suis toujours senti entraîné vers la confession publique (non sans gêne d'ailleurs), par un besoin de lumière et sans doute dans le secret désir d'une rénovation. Je connais le discrédit où l'on tient de telles confessions, l'énervement et le malaise qu'elles apportent à plus d'un spectateur. L'homme qui se dépouille ainsi devant la foule, on l'appelle un *montreur*, on lui reproche d'étaler ses manies, ses vices et ses infirmités ; on crie : « A l'outrecuidance. » Et peut-être a-t-on raison. Mais peut-être aussi ne sait-on pas voir que, dans cet étalage de soi-même, il y a souvent plus d'humilité que d'orgueil, qu'il y a d'abord un insupportable tourment de soi, une peur de la solitude et un appel mal dissimulé à la sympathie.

« Enfin l'on devrait comprendre que l'introspection si familière aux jeunes gens et surtout aux jeunes gens de ma génération, est pour eux une véritable nécessité. Elle est la recherche ardente d'un salut.

« Le dépouillement et l'examen d'eux-mêmes, ils s'y livrent comme à l'un des seuls devoirs qu'ils reconnaissent. Et non pas pour chérir leur image, mais pour l'interroger sur ses possibilités et pour comprendre ses désirs.

« Le danger est que, si peu d'amour que nous ayons pour cette image, nous soyons portés à l'élever sur un pavois et à ne plus prêter d'attention qu'à elle. C'est pourquoi je ne pense point que la grande leçon d'humilité et d'amour, proposée par la doctrine chrétienne, soit moins utile aujourd'hui que jamais.

« De notre examen intérieur, ce n'est pas seulement la découverte de nous-mêmes qu'il faut attendre, mais encore la découverte des hommes. L'amour de soi n'est qu'un premier pas vers l'amour d'autrui. Dans notre vieux monde en perpétuel naufrage, au milieu du débris des croyances, des rêves et des entreprises, il est une réalité qui me touche le cœur plus que ne font vingt systèmes philosophiques : c'est la misère dont nul degré de civilisation n'affranchira jamais les hommes.

— *Hélas ! les systèmes philosophiques sont justement l'une des tentatives de l'homme pour essayer sinon d'échapper à cette misère, du moins d'en fournir une explication... Si j'en crois le titre de votre prochain livre, Les âmes en peine, c'est sur cette misère que vous vous êtes penché dans les six nouvelles de ce recueil ?*

— En effet, c'est l'analyse et la peinture de cette misère qui constituent l'unité du livre. Misère à la hantise de laquelle échappent fort peu d'écrivains de ma génération.

« Considérez en effet l'état d'esprit de cette génération qui a pris conscience d'elle-même depuis la guerre.

« Vous savez quelle coupure s'est établie entre cette génération et celle qui la précédait. Grandissant dans une Europe perdue de sang et de haine, au milieu de gens affolés et tremblants, quelle direction, quel appui pouvait trouver cette jeunesse ? Les maîtres d'hier, ces écrivains compassés, spirituels et ironiques, elle les détesta. Livrée à elle-même, ce fut d'elle-même qu'elle attendit des directions. Elle s'interrogea anxieusement, elle remit en jeu tous les problèmes, elle chercha un but et une raison d'être.

« Un appétit de destruction la prit ; elle rejeta les principes habituels, la morale courante et les liens qu'elle n'avait point établis elle-même ; elle fit le procès des mots et des formes littéraires ; elle alla jusqu'à suspecter les moyens de connaissance. Après avoir fait table rase du passé, elle voulut s'interdire de préparer l'avenir.

« C'était là ne point compter avec les forces de vie qui la poussaient. Le vrai drame de cette jeunesse n'est-il pas que, défiante et acharnée à la destruction, elle soit en même temps animée du plus impérieux appétit de vivre ?

« Cette crise, dont un des points les plus avancés et à coup sûr le plus tapageur fut le mouvement *dada* ne semble pas encore résolue. On peut prévoir que les plus sincères parmi ceux qui l'ont traversée trouveront chacun sa solution particulière, selon la loi de son tempérament et de sa destinée.

« Certains ont voulu prolonger la période de manifestations et de scandales du mouvement *dada* : cela a donné le *surréalisme*. Quelques-uns d'entre eux sont sans doute sincères, et trouvent dans leur littérature, leur arrogance et leurs insultes le jeu naturel de leur caractère. Quant aux autres, ils sont attirés par la parade, les airs de conspirateurs et de tranche-montagnes, le goût de l'enrégimentement qui anime la plupart

des jeunes gens. Mais je suis convaincu qu'avec ses carreaux cassés, ses rodomontades et son caporalisme, le surréalisme, qu'on le juge comme attitude de vie ou comme école littéraire, n'est qu'impuissance et qu'artifice.

« Toute ma sympathie, au contraire, va vers les jeunes gens qui, loyalement, sans tapage ni flatterie mutuelle, s'efforcent de voir clair en eux et de trouver leur vérité. Ils ne sont point unis par des liens d'école, mais il est facile de remarquer en eux plus d'un caractère commun.

« D'abord ce besoin de sincérité et de simplicité, qui caractérise toutes les belles époques. Ils ont la haine des gestes, des attitudes, des déclarations « littéraires » et ampoulées. Ils sentent que ce qui est en jeu, c'est leur vie intellectuelle et morale, parfois même leur vie tout court.

« Je ne sais où ils vont, ni s'ils trouveront jamais cette paix que tout homme recherche plus ou moins inconsciemment. J'ai souvent pensé que la raison de leur recherche, c'était le vide laissé en eux par une croyance disparue, et que cette recherche n'était pas autre chose qu'un appel vers Dieu. « Qu'est-ce donc que nous crient cette avidité et cette impuissance, dit Pascal; sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables, parce que le gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même ? »

« Je suis persuadé que ces jeunes gens sont de moins en moins portés à se complaire dans leur trouble et leur recherche. Il suffit, pour en être sûr, de voir le refuge que plusieurs d'entre eux ont trouvé dans la foi

catholique. Henri Massis et Jacques Maritain, qui sont pontifes *in partibus poetarum*, les ont accueillis comme on accueille les brebis égarées.

« Mais notre faiblesse est si grande, et si puissant, si insidieux notre besoin de repos et de sommeil, que je crains plus, pour mes camarades de génération, la facilité des refuges (il en est de bien d'autres sortes que la doctrine catholique), que le dédain de tout refuge.

« Pourtant à quelles menaçantes destinées ne sont point promis ceux qui ne peuvent trouver un apaisement en quelque doctrine. Je songe aux lignes orgueilleuses et désolées, mais du moins sans faiblesse, qui terminent *la Tentation de l'Occident*, d'André Malraux.

« Je songe encore à certains jeunes hommes qui, lassés de chercher en vain leur voie, ont renoncé à tout effort, littéraire, intellectuel ou moral, pour s'abandonner entièrement au caprice du hasard.

« Nous sentons tout craquer autour de nous : refuges moraux, traditions littéraires, édifices sociaux. Les civilisations s'appellent ou s'affrontent, mais chacune ne sert qu'à montrer la vanité des autres. Pas une pensée dont nous ne voyions l'arbitraire ; pas un sentiment dont nous ne voyions l'insuffisance. Et sans doute est-ce en l'anarchie et la folie que nous serions portés à nous réfugier, si notre nature y pouvait subsister.

« Une doctrine ? je n'en trouve aucune qui, par quelque côté, n'exige de moi une abdication et un mensonge. Celles mêmes où nos ancêtres surent trouver la paix et une raison de vivre, elles ne répondent pas à mes besoins, elles ne satisfont pas à nos exigences ; je les louerai volontiers, comme l'on fait pour de vieux parents ; mais si l'enfant veut vivre à son tour, ne doit-il pas abandonner jusqu'à ses parents et marcher dans la seule voie qui lui convienne.

— *Ainsi vous vous retrouvez à vingt-sept ans, plus anxieux et plus avide que vous ne le fûtes jamais. A*

*quoi vous aura donc servi ce trouble, cette recherche, cette lutte incessante pour vous-même et contre vous ?*

— Peut-être pourrais-je répondre : à me débarrasser de certaines impuretés. Mais surtout, si j'ai besoin d'une excuse : ce trouble, je ne l'ai pas chéri ; cette recherche, je ne l'ai pas voulue ; ils me furent imposés, — je ne m'y suis pas dérobé. Car au milieu de notre incertitude et quelque détresse où nous devons atteindre, je tiens qu'il est une propreté et en quelque sorte une grandeur, au culte de quoi nous n'avons pas le droit de nous dérober.

« Vous êtes sans cesse ballotté, m'écrivait jadis Jacques Rivière, de l'orgueil à l'humilité, de l'égoïsme à l'amour, de la passion de tout perdre au besoin de tout sauver. » Peut-être, en effet, ne découvrirai-je une assise que dans l'assouvissement de toutes ces voix, qui, si contraires qu'elles puissent paraître, concourent peut-être au même but.

« Je ne suis pas un résigné ; je ne sais pas prendre mon parti des choses. Si nous sommes condamnés à ne pouvoir mener qu'un jeu perpétuel et vide, je veux que, du moins, mon jeu soit le plus difficile et le plus noble de ceux qu'il nous est donné de jouer. Qu'on se résigne ou qu'on engage le combat, c'est peut-être en une même déroute que nous sommes appelés à sombrer. Mais je sens toutes les forces de ma vie protester contre une résignation ; et puisque nous n'avons de mesure que l'imparfaite mesure de notre esprit, c'est de celle-là que je prendrai conseil, quand elle dit qu'un combat malheureux est plus beau qu'une défaite sans combat.

« Ce qu'il me semble important de conserver, c'est une âme ouverte et sensible à toutes les voix que nous pouvons percevoir, qu'elles viennent de nous-mêmes ou des autres hommes ; c'est la hantise des grands pays perdus, paradis d'enfants, rêves de poètes, illusions de cœurs passionnés ; c'est enfin, au milieu des compro-

missions et des marchés littéraires, l'indépendance la moins imparfaite.

« Nous sommes écrivains. Je prononce ce mot sans orgueil, certes, mais sans honte, car je le prononce comme le mot : homme. C'est devenu une mode que de mépriser la littérature. Et sans doute, la foire aux vanités qu'elle propose en spectacle, les injures, les attitudes, les cuistreries, les francs-maçonneries par en bas, surtout cette part de mensonge qu'elle semble réclamer de nous, c'en serait assez pour justifier ce mépris, si, malgré toutes les souillures, un merveilleux génie ne subsistait en elle.

« C'est ce génie, c'est sa vertu qui attirent à elle la plupart des écrivains de ma génération, et qui m'attirent moi-même. Nous ne voulons plus voir en elle un simple jeu, si subtil, si noble qu'il soit : jeu de pensées, de mots et de création. Ce que nous sommes d'abord amenés à chercher dans la littérature, c'est une connaissance et une réalisation de nous-mêmes. Nous la considérons comme un moyen plus que comme un but. C'est à la littérature que chacun de nous confie son trouble ; il se clarifie en elle ; il obéit en outre au grand besoin qui pousse les hommes à confier leurs souffrances et leurs joies ; il porte, dans un monde idéal, des problèmes qui pourraient être troublés et faussés par les contingences quotidiennes ; qu'il soit encore poussé par l'instinct de la création et le goût de la beauté, je le reconnais sans peine et je le trouve nécessaire ; — je ne dis point, enfin, qu'il n'y cherche pas aussi quelque apaisement et quelque oubli : et cela, je m'y résigne mal.

— Vous exprimez là une conception diamétralement opposée à celle de Ramon Fernandez, dans *Messages* où, parlant des rapports du moi à l'œuvre, il s'élève contre l'idée qu'il y a là « deux êtres positifs qui échangent leurs valeurs ».

Il ajoute en effet : « De ce principe dépend un corol-

laire qui doit retenir un instant notre attention, d'après lequel la création artistique serait un moyen de connaissance personnelle, une découverte de soi par soi-même, ce qui implique une certaine conception de l'œuvre qui ne me paraît pas confirmée par l'expérience. »

La question est très nette : d'un côté la doctrine de l'art pour l'art, de l'autre la doctrine de l'art pour... quelque chose : vie intérieure, art social, art religieux, même art apologétique ?

— C'est bien cette seconde conception de l'art que pour mon compte je soutiens. Vous vous souvenez peut-être que Jacques Rivière, en 1924, dans la *N. R. F.* me répondait que c'était là un retour au romantisme, « qui « avait indûment mêlé à la littérature quelque chose de « sacré ». Encore que je fusse peu disposé à admettre ce mot : *indûment*, je me bornai à dire qu'une telle conception de la littérature avait existé de tous temps, et qu'au contraire la doctrine de l'art pour l'art était un concept tout récent.

« J'admets la légitimité d'un art gratuit ; je suis même fort content qu'il existe. Il produit souvent des œuvres exquises. Mais personnellement il m'intéresse assez peu. Non que je souhaite un art à tendances moralisatrices, mais bien un art où s'expriment nos préoccupations essentielles. Je ne demande pas à un écrivain d'être un moraliste ni un prophète. Mais je crois qu'on peut exiger de lui, si par exemple il s'est proposé de peindre les hommes, qu'il en donne une exacte peinture, qu'il ne passe sous silence ni leurs tares, ni leurs aspirations, et qu'en les étudiant, il soit poussé, non pas par une simple curiosité, mais par une tendresse clairvoyante.

« J'aimerais à reprendre des mots usés et à dire que la littérature doit être un effort vers la vérité. »

3 avril 1926.

## GEORGES BERNANOS

La clé volée ou Balzac, grand maître de mon adolescence. — Balzac et le réalisme total. — La genèse de l'œuvre : un adjudant rengagé n'est pas un saint ! — Contre la victoire aux ailes de zinc. — Le roman catholique n'existe pas. — Ce qu'apporta Rimbaud. — M. Jean Guiraud se mettra-t-il en colère ? — Êtes-vous manichéen ? — M. Bernanos croit à Satan. — Un saint manqué. — Anatole France chez mon curé.

On parle beaucoup depuis quelques années de *soumission à l'objet*. Cette soumission ne s'impose à personne avec autant de rigueur qu'au critique littéraire qui écrit pour être lu, compris et suivi.

Je me méfie de la valeur que certains, par aveuglement, générosité ou politique, prêtent à un critique, si je sais péremptoirement que cette valeur n'est pas authentifiée par la *puissance*.

C'est l'autorité et l'autorité seule qui avalise la signature du critique.

Il a rarement l'occasion d'engager pleinement son crédit, car peu d'œuvres à notre époque de transition sont assez puissantes et assez complètes pour emporter une adhésion totale.

Je viens de lire une de ces œuvres-là. *Sous le soleil de Satan* qui est le premier roman d'un jeune écrivain, hier encore inconnu, constitue la plus émouvante révé-

lation que j'ai eue au cours de ma carrière de chercheur. Ce livre doit être demain dans la bibliothèque de tous les « honnêtes gens ».

Pour la première fois depuis quatre ans, j'adresse un appel direct et pressant à tous mes amis : ce livre a été écrit pour eux. Ils doivent le lire et le faire lire. C'est une œuvre d'une puissance dramatique incomparable et d'une santé spirituelle bien nécessaire en ces heures anémiées de l'après-guerre.

La découverte d'un livre de cette qualité et de cette densité est la plus grande récompense que puisse mériter un critique.

Je ne vous cacherai pas que l'obligation de lire une grande partie de ce qui paraît manque parfois de savor. J'affirme cependant que nous ne sommes pas à plaindre, si nous méritons de temps en temps la grâce de découvertes semblables à ce que fut pour moi la première lecture de *Sous le soleil de Satan*.

Je trouve qu'il est peu de sentiments aussi tonifiants, aussi salubres pour l'âme que l'admiration. Je vous présente à tous un bel objet d'admiration. On respire mieux et plus librement quand on admire.

L'admiration cependant n'est vraiment féconde pour celui qui l'éprouve que si elle est éclairée.

L'admiration littéraire notamment, pour être bien-faisante, doit s'appuyer sur la *culture*, qui garde des emballlements inconsiderés en fournissant à travers l'histoire littéraire des étalons sûrs ; le *bon sens*, qui est le grand ennemi de tous les snobismes et un *désintéressement* absolu.

L'admiration n'est pas un sentiment égoïste. Au contraire, c'est un sentiment qui se développe et s'enrichit en se communiquant et en se partageant. Mais pour qu'il puisse se communiquer avec des chances d'être bien accueilli du plus grand nombre, il doit fournir ses lettres de créance. Que j'exerce ici depuis quatre ans,

sans avoir jamais osé employer un ton aussi affirmatif, est une première garantie pour mes lecteurs.

*Sous le Soleil de Satan* est une œuvre d'une rare noblesse : c'est l'œuvre d'un croyant, mais qui sera bien-faisante pour tous, croyants ou incroyants. L'art n'a ni patrie ni religion.



L'art profond de ce livre merveilleux paraît tenir en ceci qu'il présente les âmes et les choses les plus banales vues du dedans, « sous le soleil de Satan », prince de ce monde.

L'âpre réalité spirituelle, surnaturelle, apparaît au premier plan tandis que les contours extérieurs, la forme sensible qui seuls nous révèlent dans la vie courante gens et objets, s'estompent dans une atmosphère de rêve, puis de temps en temps cette étrange vie supra-sensible s'éclipse et nous n'apercevons plus alors que l'aspect ordinaire des êtres.

Le style, le plus souple, le plus nuancé, le plus vivant — *un style de grand créateur* — rend à merveille cette compénétration des différents plans.

Un chapitre bien caractéristique de ce passage du plan surnaturel au plan sensible, c'est la rencontre du prêtre et du maquignon ; dans l'étrange dialogue où le maquignon se manifeste comme le démon, l'esprit oscille vraiment du sentiment qu'il a bien affaire au démon et que la figure du maquignon est un rêve, au sentiment de la réalité de celui-ci et de l'irréalité du démon.

Paul Valéry, à qui il faut toujours revenir dès qu'il s'agit des plus délicats problèmes d'esthétique, a écrit quelque part que pour juger une œuvre, il fallait tenir compte des difficultés que l'artiste s'était données ; ici,

le romancier a accumulé comme à plaisir les difficultés et il les a vaincues en se jouant.

Ce livre est tout un monde : le prologue, *Histoire de Mouchette*, suffirait à assurer la réputation d'un jeune romancier. L'auteur a manifesté une vie si intense dans la description de l'âme farouche de Mouchette qu'à certaines pages, le lecteur est parcouru tout entier d'un grand frisson : « Tu ne sais même pas ce que c'est », dit-elle à un interlocuteur.

— Ce que c'est, quoi ? interroge celui-ci.

— Haïr et mépriser, dit-elle.

On trouve en elle un formidable instinct, un appétit — retourné et satanique — d'absolu.

— Tu ne crains pas l'enfer, dit-elle encore (p. 73), et tu crains ta femme ! Es-tu bête ! »

Cette connaissance profonde des complexités de l'âme humaine se manifeste au plus haut point dans la création de ce *type* immortel : l'abbé Donissan, voué à un atroce duel intérieur, âme sainte vivant sous la hantise du diable, génie de la consolation qui ne fut jamais consolé, illustration magnifique du sens catholique de la douleur et de l'utilisation de la souffrance pour le bien des âmes.



Après avoir lu *Sous le Soleil de Satan*, j'ai eu un vif désir de vous en présenter l'auteur. Ce n'était pas chose facile. J'ai eu toutes les peines du monde à joindre Georges Bernanos, grand garçon timide qui vit solitairement en province. Un ami commun s'étant généreusement entremis, j'ai été conquis tout de suite par la force sereine, par la puissante tranquillité du jeune romancier, mais « d'heure avec », il n'en fallait point parler. Le doux géant se fût dérobé et je n'aurais obtenu aucune confidence.

Je le trahis donc aujourd'hui en m'efforçant de reconstituer pour vous l'entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui. J'estimerai que j'ai bien agi si vous trouvez que je vous ai rendu plus proche et plus fraternelle l'une des personnalités les plus attachantes que j'ai jamais rencontrées.



— ...

— Les influences ? C'est une question souvent mal posée, mais vous venez justement de la mettre au point. ... Oui, il est difficile de traiter avec équité les maîtres de notre âge mûr. Ils touchent de trop près à la vie quotidienne. Nous distinguons mal ce qu'ils nous apportent d'essentiel, ou ce qu'ils nous prêtent seulement, pour un jour, de pathétique ou de pittoresque...

Mais les maîtres de l'adolescence !... Lorsqu'on a eu le bonheur (car nous l'avons si rarement choisi !) d'aller au grand sans détour, par une sorte de pressentiment, les maîtres de notre jeunesse ne sauraient plus être reniés. Bon gré, mal gré, notre œuvre témoigne pour eux. Ils sont, parce qu'ils sont.

— *Quel fut donc le maître de votre adolescence ?*

— Balzac. Je l'ai lu à l'âge où les petits garçons devorent les romans d'aventure... Ah ! c'est toute une histoire ! J'avais volé la clef de la bibliothèque paternelle. Depuis si longtemps, je voyais à travers les vitres, côte à côte, sur deux rangs égaux, ces livres inaccessibles ! Mon père les aimait tant ! Il les lisait tous, je crois bien, chaque année, il les relit encore... Tenez ! l'admirable, le prodigieux livre de Benjamin ne l'a pas entièrement satisfait : il voit Balzac encore plus grand. Je crois que sa piété est blessée de devoir accorder que l'auteur du *Père Goriot* est né, a aimé, est mort — est mort, surtout !... J'avais treize ans... Je revois notre

vieille maison familiale, ma maison chérie — d'autres l'habitent maintenant, mais je suis sûr qu'elle ne les accepte pas, qu'elle les subit, qu'elle nous défend encore, qu'elle défend son âme avec l'humble entêtement des choses — ... Je revois la grande pièce aux quatre fenêtres drapées de vieux caramani aux belles couleurs. A droite et à gauche les arbres la serraient, la tenaient tout entière blottie au creux de leur ombre... Mon Dieu ! qu'elle était profonde, secrète, sûre, faite pour qu'on y subît le prestige du magicien de génie, du visionnaire assiégé par le rêve auquel il a donné la vie, et qui veut, qui exige de nous, avec une espèce de cruauté magnifique, que nous courions son risque, que nous partagions, malgré nous, l'angoisse du cauchemar lucide qui l'assaillait de toutes parts, sans seulement faire chanceler sa haute raison ! Oui, je n'étais qu'un petit garçon, mais j'étais tout de même aux côtés de mon grand ami. Je tenais fidèlement sa main. J'entrais avec lui dans ce monde silencieux emporté d'un mouvement frénétique... Parfois, je n'en pouvais plus, je m'arrêtais bouleversé, je croyais étouffer, mourir. Et j'allais naïvement me regarder dans la glace, rassuré parce que je n'étais qu'un peu pâle, mais vivant... bien vivant. Ah ! quel rêve !

— *Balzac vous satisfait-il pleinement ?*

— Non ! ce grand homme a été plus sensible qu'aucun autre aux mouvements de la passion, à son rythme élémentaire. Mais ce n'est cependant que le réalisme humain. Il ne s'est pas élevé à la notion la plus générale, universelle, de l'humain, au réalisme catholique. Entendons-nous ! Son intelligence a conçu l'ordre catholique, mais si la vérité qu'il a seulement entrevue joint entre elles les parties de son vaste monument, elle n'en pénètre pas la matière même. Il n'y a pas un seul trait à ajouter à chacun de ces visages effrayants, mais il n'a pas été jusqu'à la source secrète, au dernier recès

de la conscience où le mal organise du dedans, contre Dieu et pour l'amour de la mort, la part de nous-mêmes dont le péché originel a détruit l'équilibre. Il a été aussi loin que possible dans l'analyse, mais il s'est trouvé incapable de ce suprême effort de synthèse.

— *Comment en êtes-vous venu à cette conclusion ?*

— Mon Dieu ! Je suis né catholique. Je suis de formation catholique. Un jeune Français né catholique et de sang latin peut naturellement aller fort avant dans le mal : il n'en est pas dupe. *Il sait le nom* de chacune des forces qui se disputent ses sens et sa raison. Il en connaît les espèces et les genres. Elles peuvent le détruire, non l'égarer tout à fait... Bien entendu, cela paraîtra surprenant à certaines âmes femelles qui se tiennent modestement pour capables de tous les excès, quand elles ont, en réalité, besoin d'être excitées pour sentir — oui ! des âmes femelles faites pour recevoir et non pour donner... Et puis... et puis... il y a eu la guerre !

— *Ah ! Je vous attendais là ! Votre livre est pour moi — et en donnant au terme son sens le plus profond et le plus spirituel — le plus beau roman de guerre...*

— Je crois, en effet, que mon livre est un des livres nés de la guerre.

— *Je serais bien curieux de vous entendre exposer comment la guerre et les réactions de la guerre ont pu engendrer en vous ce roman puissant, dramatique et mystique, d'autant plus dramatique qu'il est plus mystique...*

— Ah ! voilà : il faut d'abord savoir comment je l'ai écrit. On peut dire de lui ce qu'on voudra. On peut réellement tout dire. Je m'y suis engagé à fond. Je m'y suis totalement donné. D'ailleurs, je l'ai commencé peu de mois après l'armistice. Le visage du monde avait été féroce. Il devenait hideux. La détente universelle était un spectacle insurmontable. Traqué pendant cinq ans,

la meute horrible enfin dépistée, l'animal humain rentré au gîte à bout de forces, lâchait son ventre et évacuait l'eau fade de l'idéalisme puritain. Lequel d'entre nous ne se sentit alors dépossédé ? L'idéologie démocratique était encore supportable, dans notre pays latin, parce qu'elle avait pris jusqu'alors le masque jovial, bon enfant, de l'arrivisme politique. Pour la première fois, nous avions vu sa vraie figure. On nous avait tout pris. Oui ! quiconque tenait une plume à ce moment-là s'est trouvé dans l'obligation de reconquérir sa propre langue, de la rejeter à la forge. Les mots les plus sûrs étaient pipés. Les plus grands étaient vides, claquaient dans la main. On traitait communément, je ne dis même pas de héros, mais de saint, l'adjudant rengagé, tué par hasard au créneau. La mort même avait perdu son sens sacré. Elle était un impôt voté par les Chambres. La douleur et la mort étaient devenues une espèce de monopole d'État. La patrie divinisée recevait l'encens de tous les cultes — comme si le règne dont l'oraison dominicale implore l'avènement était celui de la Démocratie Universelle. Ah ! qu'avons-nous donné, qu'avons-nous donné à tant de malheureux, irréparablement déçus, maintenant soulevés de haine ? Une équivoque. Quelque chose comme un calembour sacrilège. Ce calembour, il est coulé en bronze, ou sculpté dans la pierre au carrefour de chacun de nos villages — le poilu pressé sur la poitrine d'une fille aux fortes mamelles qui a des ailes de zinc dans le dos. Des ailes de zinc !

— *Et c'est pour aider, dans la mesure de vos forces, au redressement spirituel, que vous estimiez nécessaire, pour redonner aux âmes le goût de l'authentique que vous avez décidé d'écrire ce livre ?*

— Oui ! tout me manquait à la fois. De plus, j'étais malade : je doutais de vivre longtemps. Je n'aurais pas voulu mourir sans témoigner. D'ailleurs, une amitié

fraternelle m'en pressait, celle de Robert Vallery-Radot, qui s'est dépensé pour mon livre, dès la première page écrite, avec cette générosité, ce don d'admirer, cette allégresse dans l'admiration qui est le signe émouvant de la grandeur, présage certain d'une justice plus ou moins tardive, mais qui sera rendue un jour, qui sera sûrement rendue, à ce jeune chef pathétique, raison si ferme et si sensible, cœur tendre et irréductible, tout élan et toute passion dans un corps fragile... D'autres ont tenté de détruire, en haine ou mensonge, les grandes choses qui les avaient déçus... Mais quoi ! je vous l'ai dit : je suis d'hérédité, de formation catholique. Les apparences sociales ne m'en imposent pas. Si mon père aimait Balzac, il m'a aussi appris à lire Drumont, historien visionnaire, Michelet mâle, auquel on reviendra. Je savais bien que ce n'était pas les grandes choses, c'étaient les mots qui mentaient. La leçon de la guerre allait se perdre dans une immense gaudriole. C'était la descente de la Courtille. On promenait, comme à la mi-carême, des symboles de carton — le bœuf gras de « l'Allemagne paiera », le Poilu, la Madelon, l'Américain Ami-des-Hommes, La Fayette... tous des héros ! tous ! Qu'aurais-je jeté en travers de cette joie obscène, sinon un saint ? A quoi contraindre les mots rebelles, sinon à définir, par pénitence, la plus haute réalité que puisse connaître l'homme aidé de la grâce, la Sainteté ?

— *L'ambition était noble. Le succès a égalé votre audace. Votre réussite est telle qu'il me déplairait de voir classer votre œuvre sous une étiquette quelconque — tout classement de ce genre est une limitation et un rapetissement — fût-ce celle de « roman catholique ». Étiquette qui me demeure d'ailleurs incompréhensible : le roman catholique n'existe pas.*

— Vous avez parfaitement raison. Le catholicisme n'est pas une règle seulement imposée du dehors : c'est la règle de la vie, c'est la vie même. Toute œuvre d'art

qui exprime quelque chose de la vie intérieure nous appartient par là même. L'analyse profonde des passions suppose la notion du péché. Sans elle, l'homme moral reste un monstre, au sens exact.

— *Les romanciers dits catholiques ne sont trop souvent que des romanciers borgnes, des observateurs « diminués », quand ils ne demeurent pas hypnotisés par la vision de « l'honnête homme classique » ; ce qui est pis encore...*

— L'honnête homme, tel au moins que l'imaginent les professeurs, est un mécanisme bien monté, un animal cartésien. Il fait partie du matériel de classe. M. Lasserre, par exemple, l'utilise agréablement dans la discussion académique. Néanmoins, quand il a voulu se servir de cet objet commode pour écrire un roman, on sait ce qu'il en est advenu. L'automate était à son point de perfection, mais on entendait à vingt pas le grincement des ressorts, leviers et pignons... Il ne mourait pas. Il s'arrêtait comme une montre.

— *Pour vous, l'honnête homme est une création du Grand Siècle ?*

— On ne peut nier que la Renaissance ait abouti là. Jamais pareil effort ne fut tenté hors du plan de la rédemption. Qu'on ne nous oppose pas l'homme antique. S'il tient haut la tête, ce n'est pas dans l'orgueil de sa raison, mais dans la pieuse acceptation de la destinée, d'un fatum supérieur aux dieux. Sans doute, il y avait, au xvii<sup>e</sup> siècle, l'ordre politique acquis par le grand roi. L'ordre religieux, chef-d'œuvre de l'Église gallicane. Ils se sont tous les deux effondrés. Notez que si, par réaction contre le xviii<sup>e</sup> siècle, l'apologétique du xix<sup>e</sup> emprunte au romantisme sa sensibilité, ses images, la philosophie restera toujours sur les positions rationalistes prises par Descartes et Malebranche. Comique énorme ! L'apologétique esquivait le plus possible le problème du mal, escamotait les anges et les démons

qui ne subsistaient que dans les antithèses du Père Hugo ! Il fallait qu'Hugo écrivît la *Fin de Satan* ! On attendait Baudelaire et Rimbaud.

— *A cette dernière réflexion, je devine que vous donnez à Rimbaud la même importance « spirituelle » que Claudel lui-même et vous vous expliquez mal que Pierre Lasserre puisse trouver étrange la conversion du père de Tête d'or par l'auteur de la Saison en enfer.*

— Dressé par l'Université à classer les hommes selon quelques règles élémentaires, M. Lasserre a été une fois encore au plus court ; il a voulu, avec une bonne foi touchante, classer Claudel d'après ce qu'il appelle son milieu. Or, il se trouve justement que l'illustre écrivain n'a pas choisi ce milieu, encore moins formé ; il l'a subi. Si sa voix d'airain avait pu être étouffée, nous savons bien qu'elle l'eût été. Certaines preuves matérielles en apportent l'évidence. Mais passons. On ne discute pas Claudel : on peut seulement le nier. Il a donné à toute une génération ce qu'il prétend tenir lui-même de Rimbaud : « L'impression vivante et presque physique du surnaturel ». L'admiration même s'efface, fait place à un sentiment d'immense gratitude.

— *Prenez garde. La robustesse de votre pensée, la plénitude de votre expression ne manqueront pas d'effrayer les gardiens de l'orthodoxie. Je parie que l'universitaire de la Croix va entrer dans la mêlée. N'a-t-il pas été devancé par un humoriste qui a reproché à l'abbé Donissan d'être « manichéen ».*

*Allons ! la vie littéraire est d'une drôlerie irrésistible ; et c'est quand surgit brusquement une œuvre vraiment mâle, c'est quand éclate une affirmation qui ne peut ne pas être entendue que cette drôlerie se manifeste avec la plus touchante ingénuité...*

*Mais pourquoi notre humoriste n'a-t-il pas défini le terme « manichéen ». J'imagine que l'explication n'eût*

*été inutile ni à la clarté de son accusation ni à ses lecteurs ni à lui-même...*

*Ah ! que les critiques sont donc heureux lorsqu'il leur tombe sous la main des œuvres qui permettent de préférer, avec une tendre négligence, des vocables aussi imposants...*

*L'humoriste se doutait-il qu'il inventait peut-être le petit jeu à la mode de demain...*

*Manichéen, ma chère ; l'abbé Donissan est manichéen. Et l'auteur ! Ah ! l'auteur, on dit que...*

— Oui, je ne comprends pas bien ce qu'on veut dire. Il est vrai qu'à tel ou tel moment de sa douloureuse vie, la grâce paraît tenue en échec dans l'âme « bourrelée mais si pure » de l'abbé Donissan. Et puis après ? Sort-il de là que j'attribue *le même pouvoir aux principes contraires du Bien et du Mal* ? Encore le curé de Lumbres pêche-t-il sans intention. Serai-je désormais tenu, pour n'être pas suspect, d'écrire des livres où chaque personnage opposera aux tentations la même résistance victorieuse ? Alors on m'accusera, sans doute, de nier le péché originel.

— *L'auteur de l'article semble avoir une notion assez vague du pouvoir de Satan. Qui d'ailleurs s'occupe de Satan en dehors de M. Paul Valéry ?*

— Oui. On voudrait faire du diable un simple spectateur qui n'intervient que pour applaudir et siffler. De là à le nier purement et simplement, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Et le diable écarté, le moraliste n'exerce qu'un temps sa magistrature. L'hygiéniste l'a bientôt remplacé. Plus de diable, mais aussi plus de morale... Une hygiène.

— *Un romancier « catholique » n'a-t-il pas prononcé aussi le mot de Jansénisme et M. Léon Daudet lui-même n'a-t-il pas souhaité dans la vie de l'abbé Donissan quelques perspectives sereines et reposées ?... Il est vrai qu'il ajoute, quelques lignes plus loin, que vous*

*avez été entraîné par ce lyrisme intérieur de la souffrance auquel l'humanité doit ses plus belles pages...*

*Vous avez ajouté à ces « plus belles pages ».*

— Il y a là un malentendu, je vous assure. Mon saint de Lumbres est un saint exceptionnellement tourmenté. Disons plus : c'est un saint exceptionnel.

— *Tel quel, il fera penser au curé d'Ars...*

— Ah non ! je ne suis pas si hardi de me proposer d'écrire jamais, de recomposer du dedans la vie d'un saint — je dis d'un saint véritable, authentique, donné pour tel par l'Eglise. Hélas ! il y a trop d'essais malheureux... Et même à supposer un saint imaginaire, ce serait folie de vouloir forcer les mots à exprimer ce qui est, par sa nature, inexprimable, la paix au-dessus de tout langage. D'ailleurs, je ne voulais pas composer un poème mystique. Tout est dit là-dessus — non par les écrivains, certes ! mais par les saints. On ne refait pas le frère Jean-de-la-Croix, ni Sainte Thérèse. Non ! Je désirais simplement — mais passionnément, j'avais passionnément besoin — de fixer ma pensée, comme on lève les yeux vers une cime dans le ciel, sur un homme surnaturel dont le sacrifice exemplaire, total, nous restituerait un par un chacun de ces mots sacrés dont nous craignons d'avoir perdu le sens. Je ne demandais pas à mon saint des émotions esthétiques, mais des leçons. Je rêvais de regarder en lui, sublimés par la grâce, notre amour déçu, le périlleux désespoir où déjà grondait la haine. Et encore cette leçon même, j'aurais voulu aussi la transmettre, la traduire à mes frères plus malheureux. Comment leur aurais-je proposé d'emblée un de ces saints à miracles, à peine posés, toujours prêts à nous échapper, à se dérober par en haut, comme un rayon ou comme un ange ? Voyons ! il faut commencer par le commencement ! L'œuvre d'art achevée est pour nous prodiguer la certitude et l'ivresse. Mais c'est le manuscrit, avec ses manques et ses ratures, qui nous instruit.

Mon saint de Lumbres n'est pas un saint : mettons, si vous voulez que c'en est le manuscrit encore informe.

— *Cela donne son vrai sens au personnage de l'abbé Menou-Segrais qui me semble celui qui, après l'abbé Donissan, vous est le plus cher...*

— Justement. Je croyais avoir ainsi prévenu toute équivoque. On pourrait imaginer d'écrire mon livre sur un plan romantique. L'abbé Donissan y serait en lutte ouverte avec son évêque, l'abbé Menou-Segrais, un prêtre voluptueux et borné, Mouchette, une courtisane sanctifiée par le vice, qui donnerait des leçons au pape et referait devant le chapitre de la cathédrale le monologue de Ruy Blas... Or, il me semble que nous sommes loin de compte. Je crois l'abbé Menou-Segrais capable de donner satisfaction au théologien le plus scrupuleux. Par ailleurs, il ne me déplairait pas que le saint de Lumbres fût un défi à une certaine lâcheté intellectuelle, à une béatitude paresseuse que je hais.

— *Vous voulez parler d'Antoine Saint-Marin, où l'on s'est déjà empressé de reconnaître Anatole France.*

*On a dit en effet que cette image était « haineuse ».*

— Je n'ai pas voulu me borner à une caricature d'Anatole France mais puisqu'on parle de lui, tant mieux. Cela devrait contenter, d'ailleurs, ses rares disciples, dans un moment où leur maître glisse à une indifférence, à un oubli mille fois plus dur à un tel homme que le mépris. Son œuvre est vile. Ce n'était qu'un jeu, dit-on. Mais quel jeu ? Jouer avec l'espérance des hommes, c'est duper la faim et la soif du pauvre. Il y a peut-être aujourd'hui dans le monde tel ou tel misérable, fait pour se rassasier de certitude, et qui meurt désespéré parce que l'auteur de *Thaïs* avait de l'esprit, savait sa langue. Cela, c'est la faute que rien ne rédime, c'est le crime essentiel, absolu. La haine même fait place à une espèce d'horreur sacrée si l'on songe que cette consommation de l'espérance n'a servi qu'à donner,

pendant plus d'un demi-siècle au cruel vieillard, des félicités de professeur libertin. Non ! je ne le hais plus. Je voudrais simplement emprunter pour lui à l'Évangile sa malédiction la plus mystérieuse : il serait bon que cet homme ne fût jamais né.

— *La lâcheté intellectuelle n'est pas l'apanage d'un seul camp.*

— Sans doute faut-il compter avec certains catholiques. Je ne parle pas de ce public si particulier, qui n'a de catholique que le nom, d'écrivains sans livres, de journalistes sans journaux, de prélats sans diocèse toujours en marge de l'Église, du monde et de l'Académie, supporté par faiblesse ou par charité, public d'ailleurs si pressé de se rendre que l'offre étant souvent supérieure à la demande, l'âpre commerce est sans cesse menacé d'un avilissement des prix. Mais il y a encore une autre espèce moins négligeable que la précédente, celle dont la doctrine et l'action se trouvent commandées par le besoin pathétique de se livrer à l'ennemi, de livrer son âme. Ce qu'on appelle ailleurs indépendance, hardiesse, n'est, chez eux, que le signe visible d'une morose nostalgie de l'abandon total, d'une définitive liquidation de soi-même. Tout ennemi a déjà leur cœur. Toute objection de l'adversaire trouve en eux une pensée complice. L'injustice suscite aussitôt en eux non la révolte, pas même une lâche complaisance, mais la haine de l'opprimé, l'obscène amour du vainqueur. On comprend l'emportement de Léon Bloy contre ces nains. Mais on regrette qu'il ait trop souvent dépensé pour eux la prodigieuse colère de son cœur plein d'amour. Il est vrai, néanmoins, qu'ils s'agitent beaucoup. Chacun de nos maîtres les a trouvés devant lui : Villiers, Barbey, Bloy. Ils ont trahi Hello par un baiser. Leur pudeur s'est offensée du livre de Léon Daudet qu'ils eussent étouffé si le génie tragique de l'homme le plus véritablement humain de ce temps n'était pas

pour forcer tous les obstacles et l'avenir. Il a fallu à Jacques Maritain, pour prendre la place qui lui est due, outre le signe visible de la prédestination la plus haute, cette inlassable patience, ce céleste entêtement qui se lève dans ses yeux comme le reflet d'un autre monde. Qu'a-t-on donné encore à Vallery-Radot qui fut un des premiers à tirer la leçon catholique de la guerre, sinon une honnête et pieuse estime, présent perfide, providence carnassière ?... Et Massis ? Sans doute on rend désormais justice, bon gré, mal gré, à cette critique elliptique, tendue, essentielle dont la détente et la percussion sont incomparables. Mais c'est tout de même grande pitié de le voir détourné de sa route, sollicité par tant de gens habiles à se ménager, qui ne dépensent à ce jeu que de l'esprit ou du talent, tandis qu'il engage, avec une prodigalité folle, à chaque débat, des forces profondes, irréparables : sa passion, son cœur, sa vie.

— *Ne craignez-vous pas d'être victime de la timidité du public catholique ?*

— Évidemment le cynisme grossier, le débraillé de l'artiste romantique l'a trop longtemps rebuté. Mais il y a de cette timidité une raison plus profonde. On n'est pas loin, sans oser le dire, de tomber d'accord avec Gide quand il écrit : « Si Racine atteignit lui-même aux hauts plateaux de la vertu, n'est-ce pas une secrète raison de son silence à l'apogée de sa carrière, le peu d'épaisseur qu'il trouvait aux sujets en concorde avec sa piété. » On accepte avec un peu de confusion, humblement, la part dédaignée, abandonnée : une littérature édifiante où tout est prétexte à sermonner. On tient pour exceptionnellement hardie l'étude, encore édulcorée, de pauvres énervés, gamins trentenaires, dont l'adolescence achève de pourrir dans l'âge mûr, qui se livrent avec terreur à la délectation morose, et partagent leur vie entre l'adultère et le confessionnal. Aussi, lorsque après la grande coupure de la guerre, la

nouvelle génération chercha son maître, nous l'avons laissé élire Proust, sans concurrent...

— *Et vous-même, que pensez-vous de Proust ?*

— La terrible introspection de Proust ne va nulle part. Elle peut tromper un temps notre attente, et découvrant sans cesse de nouvelles perspectives, nous tenir en haleine, faire illusion sur la leçon qu'elle va donner, et ne donne jamais. Cette poursuite est hallucinante, pour ne pas dire désespérée. Oh ! ces bêtes raisonnables et lubriques, compliquées comme des instruments de chirurgie, polies comme eux — et pour lesquelles le Christ est mort en vain ! Je ne dis pas seulement que Dieu est absent de l'œuvre de Proust, je dis qu'il est impossible d'y retrouver même sa trace. Je crois qu'il serait impossible de l'y nommer.

— *Vous y voyez évidemment un inconvénient du point de vue de l'art ?*

— Certes ! Proust a cru pouvoir se placer au point de vue de l'observation pure. L'état de grâce intellectuel serait une indifférence totale au bien et au mal. Cette prétention paraîtrait soutenable si la loi morale nous était imposée du dehors, mais il n'en est rien. Elle est en nous, elle est nous-mêmes. Supposons, hors de l'humanité, un être d'une intelligence supérieure, mais totalement étranger au problème moral. Supposons encore qu'il nous observe et cherche à nous pénétrer. J'accorde qu'il penserait un temps que le Bien est un raisonnement juste qui sollicite l'intelligence, le mal un appétit charnel qui tend à la suborner. Mais il connaîtrait vite que cela n'explique pas tout. J'ose même dire que cela n'expliquerait bientôt plus rien. L'objection, sitôt rencontrée, du Bien et du Mal recherchés pour eux-mêmes, aimés, servis, ferait s'écrouler tout le système. L'homme, d'abord apparu si simple, deviendrait une espèce de monstre incompréhensible. Non ! *le romancier a tout à perdre en écartant de son œuvre le*

*diable et Dieu* : ce sont des personnages indispensables. Il est vrai que le naturalisme avait tourné la difficulté : il changeait l'homme en bête.

— *Freud a tenté un autre effort de synthèse ?*

— Léon Daudet vient de dire là-dessus ce qui convient. Mais il est bon que Freud ait attiré de nouveau l'attention sur le problème de l'instinct sexuel. Il est regrettable que l'étude de tels problèmes soit laissée aux psychiatres, qui, à quelques exceptions près, sont d'une extraordinaire naïveté, ou à des fabricants d'histoires faisandées.

— *Est-ce que la théologie morale...*

— La théologie morale nous fournit des données indispensables, des repères sûrs. Lorsqu'on en a quelque usage, il est difficile de ne pas crever de rire en voyant tel ou tel romancier découvrir avec fracas ce que le plus petit clerc savait depuis longtemps...

— *Faites-vous allusion à André Gide ?*

— Oh ! non. M. Gide semble, hélas ! merveilleusement dressé au contraire à l'examen particulier. Ce haut cas de perversité intellectuelle n'est pas agréable à regarder en face. D'ailleurs l'étude de Massis est vraiment définitive. *Les Faux-Monnayeurs* donnent, d'autre part, l'impression d'un livre raté. Je crois que l'enfer imaginaire où jouent les personnages de M. Gide se retrécit à mesure que s'approfondit un enfer intérieur, qu'il ne nous appartient pas de sonder.

— *Vous pensez que le romancier peut apporter son concours au théologien ?*

— Évidemment. Le casuiste peut céder à la tentation de raisonner dans le vide. L'homme qui a reçu le don d'imaginer, de créer, qui a ce que j'appellerai la vision intérieure du réel apporte au théologien une force personnelle de pénétration, d'intuition, d'un énorme intérêt.

Le romancier a un rôle apologétique. C'est tellement

vrai que l'œuvre de Proust, par cette espèce d'anxiété qui fait le fond des immenses joies intellectuelles qu'il nous donne, a pu être tenue pour bienfaisante. Elle a réveillé le désir de chercher. Elle a ouvert le champ. Dans cette descente aux abîmes, je me demande pourquoi le romancier catholique se laisserait précéder par personne. C'est à lui de marcher devant. Il a un flambeau à la main.

— *Et le scandale ?*

— Le scandale, c'est de voir l'étude des passions devenir comme la part réservée des farceurs qui ont appris le cœur humain dans les brasseries. Le scandale, c'est d'avoir vu, au siècle du jansénisme, Racine converti, estimer, par un paradoxe inconcevable, qu'il n'avait plus rien à dire... Il donnait raison d'avance à M. Gide. D'ailleurs, la naïve, l'étonnante illusion de prétendre observer utilement le vice chez les souteneurs ou chez les filles ! Voyez, au contraire, dans quel milieu le grand Barbey a placé ses vampires félins. Comme l'a montré magnifiquement Léon Bloy, l'auteur des *Diaboliques* prend les âmes les plus fortes, les plus complètes. Il verse en elles jusqu'au nœud de la gorge, des passions d'enfer. Il les maintient dans un milieu où elles sont contraintes au mensonge. Il les repousse de plus en plus, dans le mensonge et l'imposture, jusqu'à ce qu'elles en connaissent l'effroyable félicité, jusqu'à ce qu'elles en soient réduites comme à se dévorer elles-mêmes... Ah ! si le diabolisme est en effet quelque part, il est là.

— *On a écrit que le Soleil de Satan était capable de bouleverser bien des âmes ?*

— Je le souhaite. Tout est préférable à l'équivoque qu'a entretenue le xix<sup>e</sup> siècle, à son anarchie, à sa détestable confusion des valeurs morales. Le roman moderne manque de Dieu, mais le diable lui manque aussi. Je conçois qu'un matérialiste n'aime pas d'entendre

parler de Satan, puisqu'il ne veut voir, dans la vie intérieure, que le morne champ de bataille des instincts. Le diable introduit, il est difficile de se passer de la Grâce pour expliquer l'homme... Voyons ! mon curé de Lumbres est sans doute une manière de saint, mais c'est par ses tentations, par son désespoir qu'il peut nous être rendu accessible. L'expérience vécue de l'amour divin n'est pas du domaine du roman. Mais si je force le lecteur à descendre au fond de sa propre conscience, si je lui démontre, avec la dernière évidence, que l'humaine faiblesse n'explique pas tout, qu'elle est entretenue, exploitée par une sorte de génie féroce et sombre, quel autre parti lui reste-t-il à prendre, que se jeter à genoux, sinon par amour, au moins par terreur, et d'appeler Dieu ? Si j'osais faire un tel rêve, l'œuvre que je voudrais écrire c'est cette complainte horrible du Péché, dont parle aussi Léon Bloy « sans amertume ni solennité, mais grave, mais orthodoxe, et d'une inapaisable véracité. »

— *Ce que vous me dites donne heureusement tort à ceux qui prétendent que vous ne pourrez pas écrire un autre livre ?*

— Vous faites allusion sans doute à la conclusion de l'article, d'ailleurs si consciencieux, si grave, d'une si parfaite bonne foi, de M. Kemp. Que répondre ? Si cela signifie que je ne suis pas à la mesure du grand effort que je vais tenter, je l'accorde. Mais de croire qu'il ne reste plus rien à dire sur de tels sujets, quelle folie ! En un sens tout reste à écrire, tout ! Un homme de génie saurait reprendre de ce point de vue toute l'œuvre de Dostoïevsky, par exemple, ou celle de Balzac même. Comme le disait récemment Valléry-Radot à un rédacteur des *Cahiers de Louvain*, le roman catholique, ce n'est pas celui qui ne nous entretient que de bons sentiments, c'est celui où la vie de la foi s'affronte avec les passions. Il faut rendre le plus sensible possible le tra-

gique mystère du salut. Tenez ; je voudrais exprimer par une image ce que j'ai présentement dans l'esprit. Prenons les personnages de Dostoïevsky, ceux qu'il appelle lui-même « les Possédés ». Nous connaissons le diagnostic porté sur eux par le grand Russe. Mais quel eût été celui d'un curé d'Ars, par exemple ? Qu'eût-il vu dans ces âmes obscures ?

Nous n'avons pas fini de démontrer à la Bête matérialiste qu'il n'est pas bon, ni sûr, de se croire tout à fait à l'abri dans son sac de peau, des entreprises de l'âme. »

17 avril 1926.



## ANDRÉ MAUROIS

André Maurois naquit le 26 juillet 1885 à Elbeuf, d'une famille d'industriels, alsaciens d'origine, qui étaient venus se fixer dans la petite cité normande après la guerre de 1870.

André Maurois fit ses études au lycée de Rouen. « De la sixième à la rhétorique, nous dit-il, j'ai eu la chance d'y rencontrer une suite d'hommes remarquables, simples, sans ambition, qui aimaient avec passion leur métier. Quand Péguy dit : « Nos maîtres d'Orléans... » je pense toujours à notre cour d'honneur de Rouen et à des vieux messieurs qui savaient du latin, tournant autour de la statue de Corneille...

Avez-vous lu *Notre cher Péguy* ? Je crois que c'est le meilleur livre des Tharaud. Ils ont bien compris cette « épopée en redingote » qui fut vécue dans tant de lycées et collèges de 1880 à 1900... France lui-même, ce France si difficile à entraîner au delà de son ironie, France est ému par M. Bergeret... Moi, j'admire beaucoup M. Bergeret, je ne suis pas toujours d'accord avec lui, mais c'est tout de même quelqu'un de très bien...

J'ai eu comme professeur de rhétorique, continue-t-il, le père de votre collaborateur Jean Texcier. Il avait un goût exquis et beaucoup de grâce dans la forme.

Quand il nous lisait une phrase de Vauvenargues ou un vers de Virgile le bonheur évident qu'il y trouvait était déjà une leçon de style.

En philosophie, nous eûmes Chartier, qui n'était encore *Alain* que pour les lecteurs de la *Dépêche de Rouen*.

Avec Chartier, c'était la Vie qui entraît dans nos vies. On parlait de sa classe dans tout le lycée comme de quelque chose d'extraordinaire.

Faire sa philosophie avec Chartier, c'était la grande aventure à laquelle nous rêvions.

Et c'était, en effet, une splendide aventure. Quand nous entrâmes pour la première fois dans sa classe et que, sans rien dire, il saisit la craie et écrivit au tableau deux phrases de Platon : « Il faut prendre le chemin le plus long » et « il faut aller à la vérité avec toute son âme », nous sentîmes que nos esprits prenaient enfin le large.

Alain avait une méthode d'enseignement purement socratique, proposant des problèmes, nous incitant, nous aidant à les résoudre. Il ne cherchait pas à faire des disciples.

Il nous enseignait l'horreur de la platitude du style et le prix de la « formule ».

Je revoyais dernièrement des copies corrigées par lui. Les annotations les plus fréquentes étaient « Serrez », « Condensez », « Terminez en coup de poing ».

Tant que nous écrivions ce que nous pensions, il était indulgent ; dès que nous retombions dans les phrases toutes faites, nous pouvions lire en marge : « Médiocre et plat ».

Il recherchait, d'ailleurs, les sujets qui pouvaient nous rendre plus facile l'originalité. Je songe à l'un d'eux : « Dialogue entre un sacristain et un capitaine de pompiers sur l'existence de Dieu. »

C'est lui qui m'a fait lire Stendhal et m'a appris que le très grand art ne peut se trouver que dans le naturel ;

c'est par lui que j'ai découvert *La Chartreuse*, *Le Rouge* (comme il disait), *Lucien Leuwen* qu'il aimait beaucoup et ce livre trop peu connu : *Lamiel*, que mon ami Jean Prévost, autre élève d'Alain, veut, je crois, faire rééditer.

Chartier me fit lire aussi Balzac dont il savait voir la grandeur. Moi, rhétoricien, je faisais des objections de style, de goût. Chartier me secoua ; il avait raison. Grâce à lui, je suis devenu un balzacien qui ne se lasse jamais de relire. Quand je voyage, aux bibliothèques des gares, je regarde longuement les titres nouveaux, puis j'achète *Le Lys dans la Vallée* ou *Le Cabinet des Antiques*.

Dans le cours de morale de Chartier, les exemples étaient presque toujours pris chez Balzac ou Stendhal.

En entrant en philosophie, j'eus, pour la première fois de mon existence, l'impression de me trouver en présence d'un homme, et aujourd'hui que j'en ai vu beaucoup d'autres, je sais que cet homme, que je découvrais alors, était un très grand homme.

Ceux de ses élèves qui ont fait quelque chose dans l'ordre de la pensée se disent souvent, en relisant un brouillon, des épreuves : « Que penserait Alain ? »



En philosophie, l'élève Maurois remporta le prix d'honneur au Concours Général. Ce succès, l'influence d'Alain et surtout son goût propre le décidèrent à faire une année de rhétorique supérieure et à passer sa licence de philosophie, ce qu'il fit avec un diplôme sur le « Raisonnement Mathématique ».

Alain avait été appelé dans un lycée de Paris. Maurois aurait aimé le suivre et continuer ses études philosophiques, mais ses parents ne le souhaitaient pas. Alain lui-même lui conseillait de faire l'apprentissage de la vie active et il entra dans l'industrie.

Pendant dix ans, à Elbeuf, il vécut d'une vie d'industriel provincial. Métier très dur qui lui laissait peu de loisirs. L'usine était grande, l'industrie en pleine crise, il était difficile de nourrir les métiers, la vie se passait à l'essayer.

A travers les soucis professionnels, Maurois gardait néanmoins le désir d'écrire et chaque jour après dîner (les soirées sont longues en province) il écrivait, pour son seul plaisir. Il ne connaissait personne à Paris et l'éditeur lui apparaissait comme un être inaccessible.

Au bout de peu de temps, il avait eu ainsi la matière d'un volume de nouvelles, écrites de sa seizième à sa vingtième année.

Il les confia à un imprimeur de Rouen, mais dès qu'il eut en main les épreuves de la moitié du livre, il arrêta les frais. Le recul de l'impression avait modifié son jugement et refroidi sa confiance. Il jugea que c'était vraiment impubliable, qu'Alain ne serait pas content et il fit « distribuer » la composition.

Il garda quelques épreuves de ce premier essai malheureux.

J'en ai une sous les yeux...



Ces dix années de solitude provinciale furent surtout fécondes pour l'approfondissement de sa culture générale.

Il lut énormément, avalant de la première à la dernière ligne des masses aussi compactes que la *Philosophie Positive* de Comte et prenant des montagnes de notes. Il a gardé de cette période obscure et laborieuse plus de cinquante cahiers de réflexions, citations... Nous en feuilletons un. C'est un curieux mélange. Une analyse de l'*Uchronie* de Renouvier voisine avec celle

du Collectivisme de Vandervelde ; de longs extraits des premiers romans de Barrès, des traductions en vers des poètes anglais, avec des notes sur la propriété foncière en Grèce. Une page est intitulée : Système sous les châtaigniers.

— *Qu'est-ce que cela veut dire ?* demandons-nous.

— Oh ! c'est un jour où j'avais été faire un pèlerinage Rousseau à Montmorency. J'avais passé tout un dimanche étendu sous les châtaigniers à essayer de rebâtir mon système du monde qui s'écroulait de tous côtés.

Nous lisons : « L'idéalisme pur est décidément une position intenable... » Puis, tournant la page, nous tombons sur des notes scientifiques, analyse d'un livre sur la spectroscopie...



La guerre.

Maurois partit le premier jour. Au bout de trois semaines, il fut attaché aux Anglais et commença aussitôt à prendre des notes sur ce qu'il voyait, enregistrant des bribes de conversation, esquissant quelques silhouettes...

Peu à peu ces ébauches s'unifièrent, se cristallisèrent autour de quelques types plus caractéristiques...

Il lisait cela à ses amis, sans aucune pensée de publication, mais l'un d'eux qui connaissait Bernard Grasset adressa Maurois au jeune éditeur de la rue des Saints-Pères.

Les temps étaient durs. Grasset était pauvre et, il faut bien l'avouer, n'avait guère confiance dans un roman dont les protagonistes étaient des Anglais. Il fut très gentil d'ailleurs et dit à Maurois : « Ce n'est pas mal du tout ; ça ressemble un peu à du Giraudoux... Seulement, ça ne se vendra pas. »

*Les Silences du Colonel Bramble* parurent sous la firme de la jeune maison de la rue des Saints-Pères, mais à compte d'auteur et à mille exemplaires, en juin 1918.



Maurois avait depuis très longtemps l'idée qu'il aimerait écrire une *Vie de Shelley*. Il voyait là l'occasion d'exprimer les rapports de l'idéaliste avec le réel.

Sans doute était-ce un peu sa propre vie qui lui inspirait ce besoin d'expression. On sent, en l'écoutant parler de sa jeunesse, que « le lycée » a été pour lui une période de bonheur et de confiance. Il vivait dans les livres, il aimait ses maîtres, la camaraderie des récréations. Maurois enfant se représentait évidemment le monde comme une sorte de lycée gigantesque où, pendant toute la vie, on agiterait des idées en tournant autour de la cour et en appliquant dans l'action celles qui auraient été trouvées les plus justes. De plus, ses lectures l'avaient rendu extrêmement romanesque. On devine qu'au sortir de cette serre chaude, toute parfumée de senteurs stendhaliennes, une vie d'industriel de petite ville dut être un rude réveil.

De la classe de philosophie il était sorti socialiste. Il voulut s'occuper des universités populaires qui étaient alors à la mode. Il y fit des conférences, à Elbeuf, à Rouen. Fils de patron, il sentit des méfiances, injustes mais inévitables. Lui-même, au contact du réel, était amené à transformer beaucoup de ses vues sur les choses. Le monde se révélait plus résistant, plus difficile qu'il ne l'avait imaginé sur les bancs de la classe d'Alain et tout cela était assez douloureux.

Quand un jour, par hasard, il lut la correspondance de Shelley, il fut frappé de retrouver là, sous une forme beaucoup plus poétique, des difficultés, des illusions,

qui avaient été un peu les siennes. Et tout de suite, ce sujet le hanta. N'était-ce pas le vrai type du sujet romanesque ? Le roman, pour Maurois, c'était essentiellement la découverte progressive du monde extérieur, des êtres aussi, par un héros.

— Ce que j'aime tant dans Proust, nous dit-il, c'est justement cette appréhension lente du réel par l'esprit, ces prodigieuses erreurs commises par le héros sur les objets soumis à sa sensibilité, ces contenus si divers du même mot au cours de la vie.

Comparez la duchesse de Guermantes de Proust enfant, personnage de vitrail, immatériel et inaccessible, et la duchesse de Guermantes de Proust adolescent, femme égoïste et spirituelle. Comparez le Saint-Loup du début et le Saint-Loup d'*Albertine disparue*... C'est cela, la vérité ; nous passons notre vie à retoucher sans cesse les portraits de ceux qui vivent avec nous, et nous mourons sans qu'ils soient devenus ressemblants.

— Avez-vous lu *Légende de Clémence Dane* ? Et ne voyez-vous pas là aussi un effort analogue pour arriver à la vérité d'un personnage, non plus par les approximations successives d'un même observateur mais par les confrontations des images formées par plusieurs observateurs ?

— Oui, certainement. Au fond l'idée que la personnalité est loin d'être chose aussi simple qu'on l'avait parfois imaginée, domine toute la littérature moderne. Et la méthode de *Légende* elle aussi, vient de Proust... Voyez par exemple comme la petite prostituée Rachel est double, femme à vendre pour deux louis quand elle est vue par Proust, être adorable et précieux quand elle est vue par Saint-Loup. Au point de vue du romancier, tout personnage autre que le héros n'est rien que la totalité des images que les autres peuvent former de lui.

Et pour lui-même, un personnage n'est rien d'autre que la juxtaposition des images successives qu'il se forme de lui-même ».

Je flaire l'hérésie et bondis :

— *Le réel en nous est une chose permanente. Toutes ces tendances contradictoires existent sans doute en chacun de nous, mais l'on n'est un homme que dans la mesure où l'on établit une saine hiérarchie entre ces tendances et où notre volonté les unifie autour d'un axe des valeurs. Ce courant unificateur qui rassemble en pointe toutes nos tendances, c'est l'élan vital...*

— Je suis absolument de votre avis : ce n'est que par un coup d'État que nous décidons d'être nous-mêmes. Mais ce coup d'État est la conclusion du roman. Au début de la vie, toutes les tendances sont données dans l'adolescent à l'état de possibles. Certains êtres ne sortent jamais de cette indétermination primitive ; d'autres décrètent, après des expériences douloureuses, que désormais leur choix est fait. Le monde extérieur continuera à être l'écran sur lequel passent de folles images. Mais eux seront fidèles.

— *Cette « multiplicité étalée » qu'apportent Proust et ses disciples ne me satisfait pas complètement. Il manque à cet art analytique (et Ramon Fernandez l'a fort bien distingué dans son étude sur la garantie des sentiments) « la contraction psychique qui permet à l'individu d'accorder son activité vivante à son activité intellectuelle, de faire la synthèse des deux et, par suite, de progresser, de croître en tant qu'homme vivant ».*

« Proust, dit-il ailleurs, ne saisit jamais ce qu'on peut appeler le centre de rayonnement d'un être, il ne l'intègre pas, il coud ensemble des souvenirs et laisse voir les coutures. »

— Il me semble, en effet, que Fernandez a très bien aperçu la condition essentielle de la garantie des sen-

iments qui est l'enrichissement continu et réciproque de la vie intellectuelle et de la vie sentimentale l'une par l'autre. Ce qui fait que beaucoup d'hommes continuent pendant toute leur existence à rester les témoins impuissants de « cette multiplicité étalée » dont vous parlez, c'est qu'ils ne nourrissent pas leur système spirituel de leurs impressions sensibles les plus fortes. Alors la vie intellectuelle demeure abstraite et vaine ; la vie des sentiments ne reçoit pas « l'ordre » qui ne peut lui venir que de l'esprit, et la personnalité ne se forme pas.

Il me semble que le vrai mécanisme devrait être celui-ci. Un homme éprouve au cours de sa vie certaines impressions très fortes. S'il les intègre, s'il les encastre en quelque sorte dans son système intellectuel en formation, il en fait une acquisition permanente. Quand il discutera avec lui-même la validité des règles de vie qu'il s'est données, il saura qu'il peut appeler à son secours ces impressions-types. L'idée évoquera la sensation. Et en même temps la sensation donnera corps à l'idée et l'empêchera d'être une ombre vaine.

J'en voyais ce matin un parfait exemple dans la ravissante préface qu'a écrite Jacques de Lacretelle pour les *Réveries d'un promeneur solitaire*. Il raconte qu'un jour, après avoir relu *Anna Karénine*, il s'étendit dans un champ, à mi-hauteur d'un coteau. Il voyait un laboureur, des bœufs, une charrue. Il ne pensait pas, sauf peut-être vaguement, au passage d'Anna Karénine où Levine se joint aux faucheurs. « Je contemplais le ciel, dit-il, j'observais les insectes, voilà tout, je ne faisais que sentir. Mais — et c'est là que ce récit veut en venir — ces sensations se sont arrangées de telle sorte qu'il n'est point de symbole qui me rappelle aussi bien que cette crête à la générosité envers les hommes. »

Par exemple, au début de *L'Égoïste* de Meredith, Clara voit son fiancé refuser méchamment de recevoir

un cousin pauvre ; cette impression forme la première pierre du système qui la conduira enfin à refuser d'épouser Sir Willoughby... Si le héros de Proust le *voulait*, certains moments où il a le sentiment du ridicule de sa jalousie constitueraient les premiers éléments concrets d'une règle. Mais dès que nous renonçons à cette collaboration de l'intelligence et de la sensibilité, la sensation devient un simple accident dont la renaissance est à la merci d'une autre sensation, de la tasse de tilleul, de l'odeur des aubépines. En somme *il dépend de nous d'avoir un moi*. Il y aurait, je crois, un beau roman à écrire sur la lente formation d'une morale personnelle, originale, par les expériences et les échecs d'un héros.

— *Ce serait Wilhelm Meister.*

— Oui, c'est vrai, en un certain sens ce serait Wilhelm Meister... Et en effet j'aime beaucoup qu'un roman se termine par une lettre d'apprentissage... C'est le message de Goethe, comme dirait Fernandez... En un sens aussi ce serait *Guerre et Paix*, car quel est le vrai sujet de Tolstoï ? C'est la façon dont une génération succède à une autre et se forme à son tour un système d'idées, des règles de vie, que niera bientôt comme il convient une nouvelle génération de jeunes gens. C'est aussi les romans de George Eliot... C'est le *Ainsi va toute Chair*... de Butler. C'est même *l'Odysée*... Au fond il n'y a qu'un sujet de roman. Seulement il est nécessaire que chaque génération l'écrive parce que la recherche n'est jamais tout à fait la même. On ne part pas du même point, on arrive ailleurs, et on finit par trouver l'équilibre dans une formule qui ne reste pas efficace bien longtemps... Heureusement.

— *Mais est-ce que les romanciers anglais de ce temps-ci traitent encore volontiers ces sujets qui exigent le récit de toute une vie ? J'ai été frappé, en lisant d'une part Légende dont nous parlions tout à*

*l'heure, et aussi Nocturne de Swinnerton, de la brièveté du temps dans lequel ces romans sont enfermés. Est-ce qu'il n'y a pas une tendance vers une construction plus serrée et même vers une sorte de règle des trois unités dans le roman ?*

— Des romanciers remarquables comme Forster et Maurice Baring traitent encore les grands sujets dont nous parlions... Mais il y a évidemment chez d'autres une tendance à préférer le récit extrêmement détaillé des événements d'une période brève ou même d'une conversation unique... *L'Ulysse* de Joyce dure vingt-quatre heures... Un des livres que j'ai le mieux aimés en ces dernières années, *Mrs. Dalloway*, de Virginia Woolf, commence à Londres à huit heures du matin, et se termine dans la même ville, le même jour, à minuit... Vous ne connaissez pas ce livre ? Je le trouve remarquable parce que l'auteur est arrivé à nous donner le sentiment que toute la vie d'une grande ville est liée de façon mystérieuse à celle de son héroïne...

La grande horloge de Westminster, Big Ben, scande le passage des chapitres en sonnant alternativement les heures et les demies... Nous suivons *Mrs. Dalloway* chez sa fleuriste, chez son pâtissier, le long des trottoirs de Bond Street, et, sans que nous sachions très bien comment c'est fait, sa vie, celle de son mari, celle de ses amis, celle des occupants de cette grande voiture qui fait tourner toutes les têtes, celle de ce pauvre fou qui erre au bras de sa femme interprétant tout ce qu'il voit en fonction de son rêve, celle du médecin aliéniste, celle des nurses assises au pied des arbres dans les jardins de Kensington, passent dans le livre, nous sont connues, nous émeuvent. Une sorte de mysticisme pratique nous fait pénétrer au cœur même de la vie de la ville... C'est vraiment très beau.

— *Ce que vous venez de me dire me semble confirmer l'impression que j'avais eue. Là encore, comme*

*dans le cas de Légende et de Nocturne, nous voyons un romancier anglais chercher l'unité de temps et de lieu. Est-ce que ce n'est pas un phénomène nouveau, surtout chez eux ? Pour moi, jusqu'alors, le roman anglais était resté au contraire le type d'une assez grande confusion par la variété même de ses incidents et de ses person- nages.*

— En fait vous avez raison, mais je crois que l'expli- cation n'est pas la recherche de l'unité de temps par les jeunes romanciers anglais. Ce qui se passe, autant que je puis le comprendre, c'est que, comme beaucoup des nôtres, et surtout depuis Proust (car Proust a eu une influence considérable en Angleterre), ces roman- ciers voient la vie *au ralenti*. On prend la peine d'obser- ver et de noter une quantité de détails et de nuances qui, auparavant, étaient ou inconnus, ou négligés... Il se passe exactement dans la science des sentiments ce qui s'est passé dans les sciences de la matière. On est allé à l'infiniment petit. Le temps manque pour dé- crire, avec la minutie qu'on souhaite maintenant, une tranche bien longue du temps. De même que sous un microscope on ne peut mettre qu'une coupe très mince, sous l'appareil perfectionné qui est la sensibilité mo- derne on ne peut placer qu'un temps très court. Voyez, dans Proust, ce que devient déjà une simple soirée. Comparez la soirée chez la princesse de Guermantes avec ce qu'est, dans Stendhal, un dîner chez M. de La Môle. Chaque réplique d'un des personnages présents devient le sujet d'une longue analyse. Peu importe d'ailleurs ; au cours de cette analyse réapparaît néces- sairement un passé lointain, ce qui prolonge dans le temps le court moment qui nous est montré. Dans *Lé- gende* ou dans *Mrs. Dalloway*, le procédé est le même, le passé nous est donné non pas développé dans le temps, mais tel qu'il est projeté dans le présent. Ce n'est qu'un procédé mais il est intéressant.

— C'est intéressant, en effet, mais c'est aussi assez dangereux. Vous avez employé une expression empruntée au vocabulaire du cinématographe, celle de ralenti, je trouve qu'elle s'applique en effet fort bien à la méthode des psychologues modernes, mais qu'elle les condamne aussi. Bergson a montré, et c'est le grand service qu'il a rendu à la pensée moderne, que le mouvement est indécomposable. Je crois que c'est vrai aussi des sentiments.

— Oui, le ralenti immobilise dans la conscience claire des états qui ont traversé celle-ci si rapidement qu'en réalité ils n'ont pas été perçus, et que par conséquent il faut dire qu'ils n'ont jamais existé... C'était le grand sujet de mes discussions avec Jacques Rivière quand il me parlait à Pontigny de la sincérité envers soi-même... Je pensais bien, comme lui, qu'il faut être sincère envers soi-même, c'est-à-dire qu'il faut retrouver le sentiment réel, la pensée vraie sous les phrases toutes faites qui l'ensevelissent et aussi sous les masques qui ont pu nous être imposés. Mais la grande difficulté c'est de ne pas dépasser *le point de vérité*... C'est exactement comme la mise au point d'une lorgnette. Au delà tout est confus, mais en deçà aussi. En se penchant trop sur soi-même on arrive à regarder les choses de si près qu'elles sont déformées. En arrachant les masques, il peut arriver qu'on arrache la peau et alors on prend pour son vrai visage une pauvre face écorchée qui n'est qu'un masque nouveau... Tenez, au début de la correspondance de Rivière et de Claudel, Rivière, après avoir décrit à Claudel de façon très émouvante ses troubles religieux, se donne un démenti à lui-même dans la lettre suivante et, s'étant examiné de plus près dit : « Eh bien, non, tout cela n'est que mensonge, je vous ai raconté ces choses pour faire de la littérature mais je ne les pense pas vraiment... » J'ai tout de même l'impression qu'il les pensait vraiment et

que cette accusation si dure qu'il porte contre lui-même vient d'un excès de scrupules, d'un excès d'observation.... On pense malgré soi aux vers de Meredith : « L'un à l'autre appliquer cette pointe fatale, — l'analyse qui scrute et sonde sans pitié — Ah ! quelle réponse de cendres reçoit l'âme — quand elle exige en cette vie des certitudes... » Vraiment on finit par se demander si toute cette autoanalyse n'est pas un jeu vain qui fausse la vie intérieure, et si ce n'est pas dans l'action seule que l'on peut se saisir et se juger.

— *Vous revenez là à une idée de Fernandez dans son chapitre sur l'autobiographie et le roman. Je l'ai lu avec un vif intérêt, les thèses en sont souvent discutables et l'exposition manque parfois de clarté, mais chaque page de cet essai éveille en nous de fécondes réactions et c'est, n'est-ce pas, le bienfait essentiel qu'on peut attendre de ces sortes d'écrits ? Dans ce chapitre il doute comme vous que l'œuvre soit une découverte de soi par soi et cela m'avait étonné.*

— Il y a dans ce chapitre des choses très remarquables sur les rapports de l'homme et de l'écrivain. Fernandez dit, et je crois qu'il a tout à fait raison, que ce n'est pas nécessairement ce qu'il y a de central, d'important dans l'homme qui sera le central et l'important dans l'écrivain. Il se peut très bien que l'œuvre soit faite, non pas du tout avec ce qui a été le grand événement, le grand drame de la vie de l'auteur, mais au contraire avec un épisode à peine entrevu... (De cela j'avais trouvé un exemple remarquable dans une préface de Henry James. Il y racontait qu'ayant entrevu un jour au bal une jeune fille dont le visage à la fois gracieux et énergique l'avait frappé, il s'était dit que, placée dans des circonstances difficiles, une jeune fille de ce type réagirait de façon bien intéressante. Là-dessus il l'avait oubliée pendant vingt ans et tout à coup, ayant rencontré un thème convenable, le visage

avait surgi du passé et il s'était aperçu qu'une héroïne s'était pendant tout ce temps lentement construite en lui)... Très souvent, au lieu d'exprimer les parties du caractère de l'auteur qui ont été réalisées et qui, par conséquent, ont fait sa vie réelle, l'œuvre exprime des tendances qui ont été frustrées par la vie réelle et qui réapparaissent dans la fiction.

— *Il y a bien des exemples du contraire. Vous-mêmes en donnez un dans votre Goethe. Benjamin, dans son Balzac (livre que j'aime beaucoup et pour lequel je ne trouve pas qu'on ait été entièrement juste), en donne plusieurs excellents. En particulier, il y en a un qui est bien frappant, c'est celui de la duchesse de Langeais, roman entièrement fait avec un épisode de la vie amoureuse de Balzac.*

— Oui, il y a des exemples... Cependant, j'ai tenu à bien montrer que Goethe n'est pas Werther et qu'en un sens il est aussi bien Albert. Et Balzac donne justement à la duchesse de Langeais la conclusion que la vie lui avait refusée, l'humiliation imposée à la femme.

On peut toujours dire qu'il y a un élément autobiographique dans toute œuvre de l'esprit, même dans un traité de mathématiques...

— *Je me souviens que dans les Entretiens avec Paul Valéry, l'essayiste de Variété s'exprime en termes identiques. Je vous rappelle cette phrase : « Il y a un style des mathématiciens, une physionomie de la formule qui est aussi reconnaissable que le style des écrivains (quand ils en ont un). On peut dire que Poincaré n'écrit pas comme Hermite. »*

— Il est probable que les systèmes des grands philosophes, qui semblent des constructions purement intellectuelles, sont pour une part des confessions.

Je crois qu'en ce qui concerne Descartes, c'est ce que pense Paul Valéry, et il est certain que le *Discours de*

la *Méthode* peut être considéré comme un roman idéologique. Pour Schopenhauer, il serait très facile de montrer comment le système a été l'expression de « refoulements » de jeunesse... Avec un peu d'ingéniosité, on le montrerait même dans le cas de Spinoza, et il est vrai que dans *l'Éthique*, les scolies qui ont un caractère personnel sont les plus remarquables...

Mais tout cela est jeu de l'esprit ; en fait, il reste un décalage considérable entre l'homme et l'œuvre. Essayer d'expliquer Hugo par sa vie serait fou... C'était, je crois, Robert Siegfried qui disait très justement : « Je veux bien que *Le Dernier des Abencérages* soit le récit des amours de Chateaubriand avec Nathalie de Noailles, mais à ce compte, qu'on m'accorde que Flaubert a voulu représenter Jeanne d'Arc et l'évêque Cauchon en madame Bovary et Homais »...

D'ailleurs nous voyons bien autour de nous que nous sommes loin de retrouver nos amis dans leur œuvre. Nous disons : « Comme il est différent de ses livres. » C'est pour cela qu'un biographe doit être extrêmement prudent en se servant de l'œuvre. Il est très tentant de l'interpréter et de la transformer en document autobiographique, mais cela a beaucoup de chances d'être faux.

— Et l'autobiographie proprement dite ? Plus j'en lis, plus je les confronte avec des documents irréfutables, et moins je crois à leur valeur historique. On dirait qu'un homme est un personnage pour lui-même aussi et qu'en se peignant il se déforme toujours, peut-être honnêtement.

— Vous connaissez l'Abbaye de Pontigny ? Cet été on y discutait justement le sujet autour duquel nous tournons : l'autobiographie et le roman... Or, c'était d'un grand comique, car, l'un après l'autre, tous les malheureux qui nous ont laissé une autobiographie, dans l'espoir, je suppose, de fixer eux-mêmes pour la

postérité, une image de leur âme qui leur paraissait souhaitable ou vraie, se voyaient récusés dans leur propre affaire par des avocats impitoyables.

Jean Prévost, armé de la *Correspondance Générale*, prouvait que les *Confessions* ne sont pas des confessions. Il nous montrait que le Rousseau de la fin, indépendant et farouche, s'est formé une image de Rousseau jeune, propre à assurer l'unité apparente de sa vie, mais qu'en réalité ce Rousseau jeune sollicitait des emplois. Quant au Goethe de *Poésie et Vérité*, il ne trouvait pas un auditeur confiant.

Donc, non seulement il ne faut pas accepter sans réserves l'œuvre comme source d'informations sur la vie, mais encore il faut se méfier des mémoires, de ceux de l'auteur lui-même, et d'ailleurs de ceux de ses amis, car chacun d'eux le déforme à sa manière.

Je commence à croire que ce qu'il faudrait laisser, c'est non pas une autobiographie (à laquelle personne ne croira), mais des « Notes sur les déformations diverses que mes amis apportent à mon image »... On y expliquerait : « Mauriac me voit de telle façon, mais il se trompe et voici pourquoi ; Morand me voit de telle autre, mais lui aussi se trompe, et voici pourquoi. »

— *Mon scepticisme historique est aussi grand que le vôtre. Je crois malheureusement que toute histoire est faussée par les passions des historiens. Il est certain, par exemple, que l'empire romain n'a pas pu être ce que nous décrivent des pamphlétaires comme Suétone ou Juvénal et durer quatre siècles... Seulement, si tel est votre scepticisme, il est permis de vous demander comment vous faites de la biographie ?*

— Je pourrais vous répondre par un paradoxe, celui de Groethuysen, qui commençait une étude biographique par cette phrase : « Ceci est un portrait imaginaire comme tous les portraits historiques... » Mais la vérité est que j'essaie, oh timidement, et sans trop d'illusions,

d'être vrai. Ce que je voudrais, c'est arriver à connaître un personnage du passé aussi bien (et par conséquent aussi mal) qu'un personnage vivant que je crois connaître bien.

Pour cela, il n'y a qu'une méthode, qui est de confronter tous les témoignages. Il faut lire beaucoup. J'ai été frappé par une remarque de mon ami du Bos, dans une excellente note qu'il avait consacrée jadis à l'Anglais Strachey et où il disait qu'une des grandes forces de Strachey, c'était d'être un lecteur qui lit *tout*. Je crois en effet que dans les travaux de cet ordre, il faut s'astreindre à tout lire. Ce n'est pas dans la grande biographie officielle, c'est dans les mémoires d'un inconnu, d'une courtisane obscure, que tout d'un coup on mettra au jour le détail précieux, unique, qui révèle une face toute nouvelle du caractère étudié. Il faut de la patience, du travail... Mais, si vraiment on a cette patience, on est stupéfait de voir dès qu'on se penche sur le passé combien il est demeuré inscrit dans ses moindres détails. Daniel Halévy me disait, au temps où il écrivait son *Vauban* : « Tout reste. Deux hommes boivent ensemble un verre de vin dans une taverne. On retrouve trois cents ans plus tard l'image et la trace de ce verre de vin. Un vieillard attrape des taupes sur les remparts d'une place forte, et, après trois ou quatre siècles, ce vieillard reparaît dans une lettre. »

— *Allons, vous parlez de la biographie en romancier.*

— Au fond je suis bien plus tenté par le roman que par la biographie. C'est très difficile de donner à une vie réelle une sorte d'unité et de beauté. Elle résiste. Elle est ce qu'elle est. Elle s'en va dans tous les sens. Elle recommence vingt fois les mêmes motifs au moment où on les souhaiterait le moins. Pendant deux ans elle est d'un intérêt vif puis, pendant vingt autres, d'un mortel ennui.

Pour Shelley j'avais eu une chance vraiment extra-

ordinaire et qui a fait illusion, je crois, au lecteur sur les mérites de l'ouvrage. Par un miracle peut-être unique, la vie de Shelley se trouve construite par la nature comme un bon roman. Deux femmes, Harriet et Mary, se partagent les années à peu près également et expriment deux nuances proches et cependant différentes du caractère. Shelley meurt jeune, ce qui supprime la stagnation de l'âge mûr, ce qui permet de donner des développements suffisants à toutes les périodes de cette courte existence. Enfin c'est le sujet idéal.

Et pourtant même dans le cas de Shelley, je souffrais quelquefois. Je me disais : « Mais pourquoi part-il en voyage en un moment où j'aurais eu si grand besoin de le tenir tranquille à ma portée ? » La vie est trop chargée, pas assez simple pour être employée comme matière artistique. J'imagine que Pourtalès en écrivant sa *Vie de Liszt*, autre admirable sujet cependant, a dû s'irriter souvent, lui aussi, contre l'excessive floraison d'événements.

Et puis on est à la merci des documents. Sur une période profondément intéressante et pendant laquelle on voudrait décrire les moindres nuances de sentiments, on ne possède rien. Cela oblige à être bref alors qu'il faudrait être long. Cela produit un déséquilibre visible dans la construction de l'œuvre. Et si par malheur on se trouve avoir choisi une vie mal bâtie par les événements, on est comme un sculpteur qui aurait accepté un morceau de marbre de forme tellement étrange qu'il est obligé de donner à sa statue une forme biscornue et choquante.

— Vous traitez, en somme, assez mal un genre dont on vous attribue la paternité et, certes, vous avez votre part de responsabilité dans ces collections de Vies qui surgissent de tous côtés.

— Je vous avoue que je serais quelquefois tenté d'agir comme Taine qui, en semblable situation, envoyait à

un auteur se réclamant de son exemple, sa carte de visite avec ces seuls mots :

HIPPOLYTE TAINÉ,

*Le flot qui l'apporta recule épouvanté.*



— *Nous vivons vraiment à une belle époque... Vous savez que je vais toutes les semaines passer le samedi et le dimanche à la campagne pour y lire ou relire en paix les livres importants. C'est ainsi que, cette semaine, j'ai relu les Faux-Monnayeurs, Sous le Soleil de Satan de Bernanos et le Péguy des Tharaud... Je me trompe peut-être mais il me paraîtrait assez surprenant que ces trois livres ne fussent pas destinés à durer...*

— On ne sait jamais. La durée d'un livre dépend pour une part de sa valeur, mais elle dépend aussi d'autres facteurs... Pourtant — nous laisserons de côté pour aujourd'hui, si vous le voulez bien, *Sous le Soleil de Satan* et *les Faux-Monnayeurs* — je crois, comme vous, le livre des frères Tharaud destiné à nous survivre, non seulement à cause de ses qualités propres, qui sont grandes, mais aussi parce que c'est un document historique. On voit là se nouer tout un drame intellectuel, collectif, dont le dénouement est encore inconnu, et qui d'ailleurs peut-être n'en comporte aucun.

— *Je serais assez curieux de savoir comment vous construisez le drame spirituel de la France de... dirons-nous de 1890... jusqu'à ce printemps de 1926 ?*

— Les actes chevauchent les uns sur les autres. Il y a des acteurs qui continuent à jouer le I alors que d'autres leur donnent déjà des répliques du III. Mais enfin, si vous acceptez une simplification un peu artificielle...

Premier acte : Péguy et ses amis tournent autour de la cour rose de Sainte-Barbe. Ils sont formés par Taine et Renan. Ils pensent que la philosophie, l'histoire et la science atteindront bientôt la perfection. Ils se croient destinés à créer par leurs travaux la conscience universelle et à réaliser le Dieu de Renan par la perfection de leur raison.

Deuxième acte : à Normale, ils rencontrent Bergson. Ses analyses dissolvent la théorie mécanique de l'esprit qui paraissait si claire à Taine. Il apporte à ces jeunes gens une philosophie jeune, « un royaume frais et verdoyant, un royaume où une rêverie pouvait vivre tandis que, dans la maison d'en face, c'était le règne du bois mort ». Ils sont conquis. Ils le sont même jusqu'à devenir un peu injustes pour la maison d'en face.

Troisième acte : de cette génération bergsonisée descend, tant en France qu'à l'étranger, une innombrable postérité qui déforme Bergson. La mode est à l'anti-intellectualisme. On oppose l'une à l'autre, comme des sœurs ennemies, la Sensibilité et l'Intelligence. On analyse la notion du moi jusqu'à n'y plus trouver aucun contenu. Proust introduit ce mode de pensée dans le domaine du roman, Pirandello dans celui du théâtre. On ne fait plus que de la psychologie, la morale devient une faute de goût. Ou plutôt la seule règle morale est l'impitoyable analyse de soi-même.

Quatrième acte : à cette dissolution des doctrines succède un prodigieux appétit de doctrine. L'homme est un être intelligent. « Un système cohérent de symboles », comme dit Valéry, est pour lui un besoin aussi vif que le pain, que la vie même puisqu'il se fait tuer pour de tels systèmes. La philosophie purement intellectualiste l'avait affamé de cœur, le voici affamé d'esprit ; il se tourne vers tous ceux qui lui apportent une explication et une règle.

Un groupe de jeunes gens, qui grossit, suit Maritain jusqu'au Thomisme, demande à Massis des *Jugements* et non plus à Gide des *Prétextes*. Les incroyants cherchent, eux aussi, à créer un système mixte où l'intelligence et la sensibilité puissent trouver toutes deux leur place... Tel est le quatrième acte, qui s'achève.

— *J'aperçois comme vous ces quatre premiers actes. Je ne ferai de réserve que sur un seul point. Vous dites : « Le quatrième acte s'achève. » Je crois, au contraire, qu'il commence. Maritain et Massis, pour m'arrêter aux deux représentants de l'intellectualisme catholique que vous avez vous-même choisis, sont jeunes et ils n'ont pas encore formulé leurs affirmations essentielles.*

*Mais passons au cinquième acte.*

— Le cinquième acte n'est pas encore écrit, mais on peut l'imaginer... Pour les croyants, il n'y a pas de cinquième acte... Pour les autres, les néo-intellectualistes construisent leur système, le perfectionnent, une génération nouvelle le fait sien, les jeunes gens tournant autour d'une cour rose en le discutant, et le premier acte recommence sans qu'on s'en soit aperçu, car ce spectacle-ci est continu comme dans les cinémas du boulevard. Pour mon compte, d'ailleurs, ce que je souhaiterais serait tout différent et si j'avais un système, ce serait le « totalisme ». J'ai horreur de tous ces découpages.

— *J'ai le sentiment de vous connaître mieux après cet entretien. Il me semble que le caractère dominant de votre esprit est le mépris des compartimentages, des divisions verbales, le besoin de regrouper après avoir dissocié.*

— Oui, j'ai toujours eu très peur du verbalisme et de ce que j'appellerai la déification du langage. Ce qui est dangereux, c'est que créer un mot c'est souvent créer un être qui, bien qu'il n'ait pas d'existence réelle, intervient dans notre vie et la trouble. L'Intelligence,

la Sensibilité, la Volonté ce sont des symboles commodes et même nécessaires, mais en les employant il ne faut pas perdre de vue l'unité de l'esprit, l'individu humain concret... Tenez, les Freudiens créent toute une ménagerie verbale dont ils se font ensuite les dompteurs. Bertrand Russell décrit d'une façon amusante cet Inconscient, sorte de prisonnier vivant dans un donjon et s'en évadant de temps à autre pour venir troubler notre respectabilité apparente par ses lugubres gémissements et malédictions. A la porte du donjon, il y a un « censeur » qui empêche l'inconscient de faire entendre sa voix en société sauf dans certains cas rares et terribles où il crie tellement fort que tout le monde l'entend... C'est une vue sommaire, pittoresque et pour cette raison populaire.

— *Vous ne croyez pas au freudisme ?*

— Je crois que le système est partiellement vrai. Freud a rendu des services, en particulier aux anglosaxons qui ont trouvé à l'abri de son vocabulaire le courage de parler de sujets qui leur avaient longtemps été interdits... Freud a attiré l'attention sur des mécanismes curieux de l'esprit, la sublimation par exemple... Et il est très possible que dans certains cas il ait obtenu des guérisons. Mais enfin l'obsession freudienne, la part géante, presque totale que fait Freud aux éléments sexuels dans la pensée, me semble très exagérée. Quand on nous dit que les jeunes filles attendent avec impatience le facteur parce que la lettre sortant de la boîte est pour elle le symbole de leur maternité future, ou quand on nous explique que l'homme à qui on demande un chiffre et qui répond 3417, a pensé : « 34 — 17... J'ai trente-quatre ans, je voudrais épouser une femme qui en a dix-sept... » cela me paraît plus comique que scientifique.

Je trouve que Daudet, dans le *Rêve Éveillé*, a esquissé une description de l'esprit qui est beaucoup plus près

du réel que celle de Freud. L'idée du *Rêve Éveillé* me paraît juste et féconde. C'est vrai que nous sommes en état de rêve sans dormir. Quand nous percevons les objets qui sont devant nous, d'autres images, souvenirs, fantômes, passent au milieu de ces objets réels. En ce moment, vous, Lefèvre, et votre encrier, et vos livres, vous êtes pour moi les images les plus vives, et c'est pourquoi je dis que vous êtes réels, mais si je regarde bien, je vois en même temps, plus lointaines, plus estompées, l'image de ma maison, celle de mes enfants, celle du restaurant où j'ai déjeuné, celle d'un lac au soleil taché de voiles blanches... En réalité, toute une foule d'images est présente en même temps ; seulement celles qui entrent dans nos cadres intellectuels ou sociaux sont plus fortes, sont au premier rang. Les freudiens parlent de « désirs inconscients ». Quand ils interrogent un malade, ils lui demandent : « N'avez-vous pas souhaité inconsciemment la mort de votre collègue ? » Le patient répond : « Oui », mais pour qu'il le sache, il faut bien qu'il l'ait souhaité consciemment. Seulement il y a dans la conscience des degrés d'intensité d'éclairage...

— *Je suis content que vous aimiez le livre de Daudet. Je l'ai trouvé très beau. C'est d'un style classique, presque latin, avec des maximes fortes qu'on souhaite retenir... Sur la douleur, par exemple.*

— Oui, il dit de très belles choses sur le rythme de la douleur, sur cette alternance de désespoir et de sérénité qui est au fond de toutes les grandes œuvres.

J'ai trouvé là aussi une idée très profonde, c'est que la douleur a un vocabulaire beaucoup plus étendu que la joie. L'homme malheureux, dit Daudet, tend naturellement à se soulager par une sorte de monologue et ce monologue est la première esquisse de l'« œuvre ». Je crois que c'est une vue vraie.

— *Il note aussi très justement la douleur de l'incom-*

préhension... Pour moi, par exemple, c'est une grande tristesse que l'impossibilité où l'on est de pouvoir tout atteindre, tout comprendre. Je m'intéresse avec passion à beaucoup de choses différentes, à la linguistique, à la psychologie, à la chimie... Ne trouvez-vous pas qu'un des désirs les plus vifs de l'homme, c'est de se faire une idée synthétique de l'univers ?

Parallèlement à l'acquisition du donné dans le domaine de la science, une tendance « talonne » si j'ose dire les faits pour les faire entrer, sans plus attendre dans une organisation logique dont on sait d'avance qu'elle est provisoire ; ce même rythme de rassemblement brut des faits, puis d'organisation en système, se retrouve sur tous les plans de la connaissance.

Les deux mouvements doivent arriver à produire une harmonieuse synthèse qui commence à peine à témoigner à notre esprit contemplatif des grâces de son achèvement qu'elle est rompue brutalement par l'invasion de richesses nouvelles.

Ainsi donc, c'est la vitalité même de notre âme qui compromet à chaque instant l'équilibre de nos connaissances.

Et très peu d'hommes peuvent en fait réaliser une synthèse définitive au cours de leur existence. Pourtant, cette synthèse définitive, c'est la science des sciences, la somme qu'au moins une fois dans sa vie chaque écrivain, chaque penseur essaie de réaliser. Une grande souffrance lui vient s'il échoue et s'en rend compte.

Pour l'endormir, la plupart, négligeant la synthèse des synthèses qui devient de plus en plus irréalisable, essaient de limiter leur effort à l'établissement d'une synthèse particulière dans le cadre d'une science déterminée, linguistique, physique, géologique...

Hélas ! Tout est dans tout et les meilleurs « techniciens » touchent vite les murs de leur prison. La souffrance continue...

— Ce qui est très curieux c'est de voir que cette souffrance (celle de ne pouvoir constituer une synthèse) est si vive chez certains savants qu'ils la remplacent par une croyance. Ce Russell dont nous parlions tout à l'heure en est un très intéressant exemple. Il a un tel désir de démontrer que le monde est uniquement fait de rapports physico-chimiques et que la pensée elle-même pourrait en dernière analyse être expliquée par de tels rapports qu'il finit par admettre que c'est une vérité démontrée par l'expérience. Il y a de lui un très curieux petit livre : *Ce que je crois*, dans lequel il explique que la science a établi que l'univers est composé d'éléments en nombre fini, que d'ailleurs la durée de cet univers est limitée comme son étendue, et que dès à présent on peut dire que la connaissance du monde, y compris le passé et l'avenir, n'est plus qu'une question de géographie. Si nous étions des savants parfaits, une immense machine à calculer, déposée au Ministère des Travaux publics, permettrait, en tournant un certain nombre de manivelles, de reconstituer l'état de l'univers au temps  $t$ ,  $t$  étant un moment quelconque de l'histoire passée ou future. C'est évidemment le vœu secret de tout savant ; l'amusant est que celui-ci en fait un article de foi.

— *Qui citeriez-vous, en ce moment, en dehors de Bertrand Russell pour représenter la Philosophie scientifique de l'Angleterre moderne ?*

— Julian Huxley, le petit-fils du grand Huxley a écrit des *Essais d'un Biologiste*. Sa thèse est que, en admettant l'esprit issu de la matière, il n'en reste pas moins que l'esprit est capable de modeler la matière et de lui imposer ses lois. Le modelage de la matière par l'esprit est, sous un aspect, la science, sous un autre l'art, sous un autre la religion. Il conclut par une formule qui serait à peu près celle-ci : « Je ne sais pas si Dieu existe, mais je suis sûr que nous sommes en train de le créer. »

Je trouve très intéressant de constater les chemins identiques que suivent des esprits éloignés les uns des autres et qui sans doute s'ignorent. Cette réconciliation de l'esprit et de la matière, c'est aussi le dernier mot de Keyserling qui est un des hommes les plus intéressants de l'Allemagne contemporaine.

Keyserling, ayant beaucoup médité sur tous les systèmes, ayant, comme nous disions tout à l'heure, « cherché sa synthèse », découvre que la solitude, qu'il a longtemps crue favorable au philosophe, est, au contraire, dangereuse. On finit par croire vraie une formule, on s'y enferme alors qu'elle est née tout simplement d'un trait de notre caractère. Il est nécessaire de s'éprouver au contact des sagesse diverses des hommes. C'est pourquoi, sans doute, Pythagore et Platon voyagèrent.

Le philosophe part donc, ayant essayé de se faire un esprit parfaitement disponible, prêt à l'accueil. Dès qu'il est en pays tropical, il comprend pourquoi, dans ces climats, devait naître la doctrine de Maya, de l'universelle illusion. La nature y est si féconde, si rapide ; les formes y changent si vite que le monde des choses apparaît comme aussi mobile que celui de la pensée. L'un et l'autre semblent apparences. Faut-il essayer, comme les Occidentaux, d'agir sur ces apparences, de leur imposer des transformations (ce qui est la science) ? A quoi bon ? Pour l'homme de Ceylan, l'action est inutile. Tout ce qu'il désire : amour, nourriture, chaleur, tout est donné, en abondance. La seule sagesse, c'est de se délivrer des apparences.

Je ne vais pas vous raconter comment Keyserling se fait successivement une âme d'Hindou, de Chinois, de Japonais. Enfin, sur le paquebot qui l'emmène en Amérique, il se veut prêt à accueillir de nouveau la sagesse occidentale. Longtemps il a eu le sentiment que la foi orientale est supérieure à l'intelligence de l'Occident.

C'est que l'intelligence, à ses débuts, détruit la foi et ne construit rien. Les hommes de l'antiquité classique devinrent très superficiels quand leur intelligence eut brisé leur foi ; ce fut le temps des sophistes. Mais le remède ? Ce n'est certainement pas de supprimer l'intelligence. C'est de rendre celle-ci plus profonde et de lui faire comprendre la foi.

En Amérique il voit comment l'esprit transforme le monde des apparences. Ici la nature est entièrement refaite par l'homme. Notre civilisation matérialiste étend le domaine de l'esprit plus loin que la civilisation spirituelle et paresseuse de l'Orient. C'est après avoir dominé le monde des apparences que nous pourrions développer nos esprits avec une intensité qu'aucune société humaine n'a atteint jusqu'à ce jour.

— *Et la conclusion ?*

— Vous connaissez l'histoire de la dame qui lisait la *Vie de Jésus*, de Renan, et qui suppliait ses amis : « Surtout ne me dites pas la fin... » Mais je vais vous dire la fin.

Keyserling rentre chez lui. Dans sa propre maison un homme ne peut plus être Protée. Mais il n'a plus envie de l'être. Il a appris en route que le plus grand servage, c'est de ne pouvoir servir. Le tour du monde est, pour un penseur, le chemin le plus court vers son être. La découverte finale, c'est qu'une vie est plus que plusieurs vies, et, en cela, le mysticisme chrétien l'emporte sur l'hindou. Dieu ne peut exister qu'en se faisant homme.

— *Était-ce la peine de faire le tour du monde?... Vous me citiez, au début de cet entretien, le mot de Platon qu'Alain écrivait silencieusement au tableau noir le jour de votre entrée dans sa classe : « Il faut prendre par le chemin le plus long... » Nous voilà revenus au point de départ.*

— C'est très bien ainsi. Il faut toujours revenir au point de départ. Vous, qui interrogez beaucoup

d'hommes, vous devez avoir remarqué le très petit nombre d'idées sur lequel vit chacun de nous. Dans tout ce qui nous est offert, romans, histoire, philosophie, nous puisons cette goutte minuscule de nous-même qui s'y trouve, et nous laissons tomber le reste. »

1<sup>er</sup> mai 1926.



## RAYMOND POINCARÉ

Pourquoi j'ai écrit mes « Souvenirs ». — Du nouveau sur l'assassinat de Miss Cavell le baron de Lancken serait-il innocent ? — Je prouverai qu'à aucun moment la France n'a voulu la guerre. — La France gagnera la paix. — Quelques-unes de mes admirations littéraires : Alphonse de Chateaubriant, Georges Bernanos, Henry de Montherlant, Joseph Delteil, André Maurois, Charles Silvestre. — « Bella » et Jean Giraudoux. — L'Inexplicable haine. — Le sourire de M. Poincaré.

André Thérive, dans *le Retour d'Amazan*, où il a essayé et réussi de façon un peu romancée, une histoire de la littérature française, écrit : « C'est un préjugé tout moderne que de borner la littérature à un fort petit nombre de genres divertissants ou d'essence artistique et désintéressée. Ce préjugé provient de la spécialisation qui règle tout présentement. Le savant ou le penseur ne tiennent plus à relever de la littérature et le littérateur se moque en général de ressortir à la science, à l'histoire, à l'érudition ».

Et Thérive ajoute : « Quels indices de décadence ! » Est-il besoin d'assurer que si notre propre examen confirmait la généralisation du jeune critique, nous ne concluions pas différemment.

Combien de fois n'avons-nous pas affirmé que les découvertes de détail auxquelles peut amener l'exercice des disciplines particulières de chaque science demandent pour s'intégrer à l'humanisme et l'enrichir d'être « transmues » en matière d'art, et de devenir par le

plus hautain souci esthétique, par le style, pour ceux mêmes qui ne seraient pas directement requis par les connaissances spéciales qu'apportent ces découvertes, une nourriture indispensable.

Si Marcellin Boule, par exemple, écrit un traité sur les *Hommes fossiles*, je ne veux pas dire qu'il soit indifférent en soi à un écrivain de s'assimiler les résultats des travaux du savant paléontologue, mais j'affirme qu'il importe à la gloire de M. Boule, au progrès de la paléontologie humaine et à notre culture même que ce livre soit écrit dans une langue telle qu'aucun écrivain pour qui la culture n'est pas une chaîne redoutable ne puisse s'abstenir de le lire.

Je demeure surpris que des œuvres de cette nature et de cette importance ne soient pas toujours de grandes œuvres d'art : la *matière* est donnée, dramatique, riche, diverse ; il ne reste plus qu'à l'ordonner...

Pourquoi ces spécialistes, s'ils doutent d'eux-mêmes, n'auraient-ils pas recours à un écrivain ? Manqueraient-ils pour cela de la nécessaire humilité ou serait-ce l'écrivain qui leur manquerait ? Mais n'est-ce pas une idée vraiment folâtre de penser qu'ils pourraient avoir besoin du secours d'un écrivain ? Et cette suggestion peut-elle venir d'ailleurs que de la conception cent fois démolie qui distingue si arbitrairement le fond et la forme ?

En effet, les qualités d'esprit, — lucidité, précision, sobriété, — que la science réclame de ses dévots, ne contribuent-elles pas, plus que toutes autres, à la formation d'un écrivain ?

Je ne partage pas d'ailleurs, sans réserves, le pessimisme de M. André Thérive. Les ouvrages de savants ou de penseurs, qui sont en même temps des œuvres d'art, ne sont pas rares et il semblerait plutôt, à d'émouvants indices, qu'ils seront bientôt de plus en plus nombreux...

N'avons-nous pas vu ces jours-ci un jeune universitaire, M. Henri Gouhier, à qui ses maîtres, Henri Bergson et Étienne Gilson, avaient sans doute transmis, avec le secret des disciplines philosophiques, celui de la meilleure discipline du style, présenter une thèse pour le doctorat ès-lettres sur *La Philosophie de Malebranche*, dont la paternité ne pourrait qu'élever en dignité beaucoup d'écrivains contemporains, tant est grande la vigueur et la sûreté de langue de cet essai de philosophie historique.

Henri Poincaré était un grand écrivain et le livre de M. Marcellin Boule, que je citais tout à l'heure, est d'une lecture agréable.

Les livres du géologue Pierre Termier, du géographe Jean Brunhes, et du linguiste A. Meillet dureront par le style, même si de nouvelles découvertes viennent plus tard infirmer ce qu'ils avaient cru définitivement établi et ruiner partiellement leurs synthèses.

Ils seront « sauvés » parce qu'ils ne se sont pas laissé enfermer à l'intérieur d'une science.

En dehors de la parfaite possession de la technique du style, c'est par l'*humanité* qu'une œuvre scientifique s'élève à l'*humanisme* et devient œuvre littéraire.

S'il songe avec ferveur à la communion spirituelle des hommes entre eux, s'il désire passionnément qu'aucun ne se trouve, par sa faute, écarté des découvertes qu'il a faites et des synthèses qu'il a tentées, le savant aura à cœur de souder étroitement son œuvre à l'ensemble des connaissances.

Si découvertes et synthèses deviennent ainsi partie intégrante du savoir humain, elles seront marquées du double signe, universalité, nécessité, qui est le meilleur gage de la durée et le style les élèvera jusqu'à l'art.

Une telle synthèse — synthèse à deux degrés : synthèse intérieure et synthèse extérieure par « agglutination » à une synthèse plus vaste — qui est peut-être la

plus magnifique manifestation de l'esprit humain, ne peut se rencontrer en effet que sur les sommets les plus élevés de l'art, et définir cette double synthèse équivaldrait sensiblement à tenter une définition du style même dans ce qu'il peut recéler de plus intime et de plus précieux : le style n'est-il pas avant tout intégration et synthèse, habileté souriante à nouer et dénouer un réseau toujours plus riche de rapports et de relations ?

Ne convient-il pas toutefois d'établir ici quelques réserves en reprenant le second aspect de la lamentation d'André Thérive :

« ... et le littérateur se moque en général de ressortir à la science, à l'histoire, à l'érudition. »

Cette absence de culture et, ce qui est pis encore, ce dédain de la culture, qui se manifeste avec ostentation chez un trop grand nombre de jeunes écrivains, voilà la face la plus inquiétante de la question.

Douloureux et indéniable témoignage du manque de conscience professionnelle et de l'absence totale d'humilité intellectuelle.

Le contraire de cette si nécessaire humilité intellectuelle, n'est-ce pas la vanité de l'homme de lettres qui dépasse toutes les autres en ridicule et dont le moindre danger n'est pas qu'elle constitue à l'enrichissement de la victime où elle s'installe, un insurmontable obstacle.

Qui dit vanité, dit limitation, muraille, péché contre l'esprit. Celui-là qui ne peut pas être pardonné.

Le vaniteux, qui a le front de taureau de la bêtise même, pense qu'il ne lui reste plus aucune acquisition à poursuivre. Il veut dès le principe, tout tenir de soi ; il oublie que les éléments de la synthèse peuvent être pris n'importe où, qu'ils doivent être pris où ils se trouvent et que c'est la synthèse seule qui est obligée de porter le sceau de la personnalité.



Ce long préambule n'était peut-être pas inutile pour prévenir toute équivoque.

En priant M. Raymond Poincaré de prendre place dans notre galerie d'*Une heure avec...*, nous avons obéi au même parti pris qui dicta dans le passé nos visites à M. A. Meillet, linguiste, à M. Étienne Gilson, historien de la philosophie, à M. Sylvain Lévi, indianiste, à M. A. Loisy, exégète, à M. Victor Bérard, helléniste.

Ce parti pris — qui va d'ailleurs s'accroître l'année prochaine puisque nous espérons présenter à nos lecteurs les philosophes Meyerson, Brunschwig et Sertilanges ; le directeur de l'Institut de paléontologie humaine, M. Marcellin Boule, l'éminent comparatiste, Fernand Baldensperger, M. Henri Delacroix, l'auteur de cet ouvrage de synthèse le *Langage et la Pensée*, si riche en suggestions fécondes, le géologue et parfait écrivain Pierre Termier, les géographes Jean Brunhes et de Martonne, M. A. Moret, professeur au Collège de France et directeur honoraire au Musée Guimet qui vient d'enrichir la collection de *L'Évolution de l'humanité* qu'Henri Berr dirige avec tant d'autorité, d'un ouvrage sur le *Nil et la civilisation égyptienne* qui renouvelle en quelque sorte l'histoire de l'Égypte, d'autres encore — était justement, répondant de façon anticipée au désir que vient de manifester M. André Thérive, de contribuer par l'intérêt attentif et aussi éclairé que possible qui leur serait témoigné dans une enquête avant tout littéraire, de lutter contre « ce préjugé tout moderne qui consiste à borner la littérature à un fort petit nombre de genres divertissants ou d'essence artistique et désintéressée. »

Et c'est ainsi que nous avons rendu visite à M. Raymond Poincaré, orateur parlementaire et historien politique.

Ce n'est donc pas sa politique qui nous retiendra ; nous n'aurons l'outrecuidance ni de lui apporter l'hommage de notre sympathie ni de fulminer contre elle. Nous nous attarderons seulement ici sur les manifestations littéraires de l'écrivain politique, et c'est à l'écrivain Raymond Poincaré que nous avons demandé de nous entretenir de ses préférences littéraires. Sur ce dernier chapitre, et bien qu'il se soit défendu fort modestement de vouloir nous fournir autre chose que des impressions hâtives sur ses plus récentes lectures, on verra que les lourdes charges qui ont pesé sur l'homme politique ne réussirent pas à éteindre l'appétit de lecture et de conquête intellectuelle de l'écrivain Raymond Poincaré.

Mais auparavant il convenait de l'interroger sur ses propres travaux, et, au premier chef, sur les *Souvenirs* qui ont commencé à paraître cette année même sous le titre général, *Au service de la France*.

Je viens de lire les épreuves du troisième volume *L'Europe sous les Armes* (1913). Il dépasse prodigieusement en intérêt et en art les deux premiers qui pouvaient sembler parfois au lecteur profane un peu alourdis de documents, évidemment nécessaires. Ici, la documentation se fond admirablement dans le texte. Et l'ironie — une ironie qui deviendrait un peu sèche à force d'indulgence et de souriant mépris dissimulé — n'est pas absente de ces pages. En face d'une petite vilénie d'un de ses anciens ou récents obligés, M. Poincaré a une façon de faire surgir, comme incidemment et même malgré lui, d'un texte ancien, des paroles de gratitude éperdue que le mécréant expéditeur, lui, avait sûrement oubliées mais que le méticuleux destinataire avait rangées dans son souvenir et dans ses dossiers.

C'est la vengeance de l'ordre et de la justice, une justice que servent par exemple, une mémoire et une organisation extraordinaires.

Durant toute cette année 1913, que nous fait revivre, dans une évocation presque hallucinante à coups de précision, ce troisième volume *L'Europe sous les armes*, on a vraiment l'impression d'une fatalité qui pèse sur le monde et plus les gestes de paix se multiplient, plus fortement on entend dans l'ombre la marche sombre des armées qui s'avancent et qui demain vont s'affronter.

L'importance des déclarations de M. Poincaré sur ce point nous a semblé telle que nous reproduisons sans commentaires le monologue passionné qu'il tint à ce moment de notre entrevue et que naturellement nous nous gardâmes bien d'interrompre.

Les trois points de suspension dont il nous arrive de couper nos entretiens quand nous les publions ne seraient pas de mise ici, puisque aussi bien il n'y eut de suspension ni dans notre attention ni dans les affirmations de notre interlocuteur :

— Oui, le troisième volume de la série de mes *Souvenirs* qui seront groupés sous le titre général de *Au service de la France*, va paraître très prochainement avec le sous-titre de *L'Europe sous les armes*. Il comprendra le récit des faits essentiels auxquels je me suis trouvé mêlé du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre 1913, soit avant que j'eusse quitté la Présidence du Conseil pour l'Élysée, soit sous le ministère Briand, Barthou et Doumergue. Comme dans les deux premiers livres, j'ai retracé les événements sous une forme simple et dépouillée, sans autre souci que celui de la clarté, sans autre loi que le respect de la vérité. J'ai écarté, autant que possible, toutes préoccupations personnelles. Je me suis effacé devant mon sujet, et cela, non seulement par un sentiment bien naturel de discrétion, mais dans le désir de laisser parler les choses elles-mêmes. L'année 1913 a été chargée d'incidents, dont quelques-uns sont un peu oubliés ou assez mal connus, mais qui ont

été gros de conséquences : la reprise de la guerre balkanique, le traité de Bucarest, les affaires de Lunéville, de Nancy, de Saverne, la mission militaire allemande à Constantinople, l'entrevue du roi des Belges et de l'empereur Guillaume II, etc... Sur chacun de ces chapitres d'histoire, il m'a été possible de recueillir des informations directes et des documents précis. J'ai déjà publié beaucoup de pièces inédites dans mes premiers volumes. Le troisième en contiendra encore un certain nombre ; les suivants aussi. Ces télégrammes diplomatiques n'ont pas toujours, j'en conviens, grande valeur littéraire. Ils ont été écrits par les ministres d'Affaires Étrangères ou les ambassadeurs avec la précipitation un peu fiévreuse qu'on apporte, dans les époques troublées, à la rédaction officielle des rapports ou des instructions. Ils valent, du moins, comme preuves péremptoires de *l'esprit pacifique qui a toujours animé le gouvernement français*, et ils constituent, je le crois, de précieux matériaux pour la préparation d'une histoire impartiale. C'est ce qu'ont reconnu tous les hommes de bonne foi, quelles que fussent, d'ailleurs, leurs opinions politiques ou religieuses. M. A. Aulard, par exemple, a écrit, dans *La Révolution française*, que tout en plaidant ma cause « comme ont toujours fait les hommes politiques qui écrivent leurs mémoires », je la plaçais « surtout et presque uniquement, par les textes et les faits » que j'ai, dit-il, « produits en abondance, et authentiques et en bon ordre, et en pleine lumière. Il y a là beaucoup de dépêches diplomatiques inédites et importantes, des faits non moins importants, et qui étaient inconnus. L'ensemble, en partie neuf, est fort considérable. C'est là un document historique de premier ordre, un récit entraînant, qu'anime une passion contenue, un riche et bien ordonné dépôt de souvenirs. L'intérêt ne languit pas un instant à lire cette histoire extérieure de la France contée sur le vif par un de ses principaux ac-

teurs ». Je me sens très honoré, je l'avoue, des appréciations d'un historien, éminent et hautement désintéressé, qui n'est pas mon ami politique, mais qui reconnaît loyalement ma sincérité. Je ne suis pas moins touché de l'approbation d'un écrivain belge d'opinion bien différente, le chanoine Paul Halflants qui, dans la *Revue Catholique des idées et des faits*, de Bruxelles, rend un chaleureux hommage à ma méthode d'exposition et à ma véracité. Ce que j'ai précisément voulu, c'est que les esprits les plus divers fussent amenés à reconnaître dans mes livres la sûreté de la documentation et l'absence totale de parti pris.

Sans doute sur les faits dont j'ai été conduit à parler incidemment, sans en avoir été témoin, j'ai pu, sur la foi de renseignements inexacts ou incomplets, commettre des erreurs de détail. Il ne suffit pas toujours d'avoir été au centre des informations pour connaître ce qui se passe dans toute l'étendue du cercle. Aussi bien serai-je toujours reconnaissant à ceux qui me montreront que sur tel ou tel point particulier, j'ai été trompé ou me suis trompé, et s'il y a lieu, je m'empresserai de compléter ou même de rectifier ma narration. Deux Allemands m'ont eux-mêmes déjà fourni spontanément l'occasion de corriger des interprétations qui étaient, dans une certaine mesure, erronées. J'avais raconté qu'en 1912, un agent de la Wilhelmstrasse, M. Charles René, avait voulu nous entraîner dans de vaines négociations sur l'autonomie de l'Alsace-Lorraine et, d'après les rapports officiels qui m'avaient été adressés, j'avais attribué à M. Charles René des desseins équivoques. Il m'a expliqué qu'il avait agi, d'accord avec M. l'ambassadeur de Schoen, dans l'intérêt d'un rapprochement franco-allemand, mais que son projet avait été fort mal reçu à Berlin. J'ai déjà publié ces éclaircissements dans la *Revue des Deux-Mondes* et je les reproduis d'autant plus volontiers dans mon troi-

sième volume qu'en précisant les faits, ils confirment mon exposé général de la politique allemande.

Le baron de Lancken, ancien secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Paris, m'a envoyé plus récemment, et trop tard pour que j'en pusse faire état dans le volume qui va paraître, une protestation contre un passage où, après bien d'autres écrivains, je lui attribuais la responsabilité de l'exécution de Miss Cavell. Il m'a écrit qu'il avait tout fait, au contraire, pour obtenir la grâce. Cette affirmation, je l'avoue, m'a d'abord très vivement surpris et j'ai commencé par n'y voir que l'aveu tardif fait par un haut diplomate allemand, de l'énormité du crime commis par l'Empire. Il était en effet bien étrange que jusqu'ici le baron de Lancken se fût laissé accuser par les personnages les plus autorisés, et qu'il se justifîât tout à coup, le jour où je reproduisais leur constatation. C'est ainsi que M. Brand Whitlock, ministre des États-Unis à Bruxelles pendant la guerre, chargé de la protection des sujets et intérêts britanniques durant l'occupation allemande, jusqu'au moment de la rupture germano-américaine, est intervenu très activement en faveur de Miss Cavell, sans pouvoir obtenir l'ajournement de l'exécution. Or, dans son livre *La Belgique sous l'occupation allemande*, traduit de l'anglais et publié en 1922 chez Berger-Levrault, M. Brand Whitlock, sans avoir été jamais contredit ou démenti, a consacré plusieurs chapitres de l'année 1915 à Edith Cavell et à l'attitude de M. de Lancken. C'étaient là des mémoires qui semblaient absolument dignes de foi et qui étaient écrits par un témoin des plus clairvoyants et des plus honorables.

Mais comme M. de Lancken me disait dans sa lettre qu'un diplomate neutre, accrédité à Bruxelles à la même époque, avait su à quoi s'en tenir sur son rôle et avait même postérieurement renseigné M. Briand, j'ai compris sans peine qu'il s'agissait du marquis de Villa-

lobar, aujourd'hui ambassadeur d'Espagne en Belgique, lequel a fait, lui aussi, l'impossible pour sauver Miss Cavell. Le marquis de Villalobar a bien voulu me faire remettre ces jours derniers une note très complète et très émouvante sur l'horrible tragédie du mois d'octobre 1915 ; et je dois à la vérité de dire que cette note est de nature à réhabiliter, en cette triste affaire, le baron von der Lancken. Il avait insisté auprès du général Sauberzweig pour que Miss Cavell ne fût pas exécutée : mais le général n'avait rien voulu entendre. Le seul tort de M. de Lancken avait été de ne pas oser téléphoner à l'Empereur qui était à Spa et qui a lui-même, paraît-il, regretté la mise à mort, dont il n'avait été averti par personne. Le récit que je tiens du marquis de Villalobar est très impressionnant et très détaillé. Il en ressort pour moi la conviction intime que M. de Lancken a été calomnié. J'ai d'autant plus le devoir de le déclarer qu'autant les relations avec M. de Schoen m'avaient toujours paru agréables, autant son chargé d'affaires m'avait inspiré, par ses allures rogues, une antipathie instinctive. Après tout, je préfère qu'un homme auquel j'ai plusieurs fois serré la main ne l'ait pas trempée ensuite dans le sang de Miss Cavell.

Mais ce sont là, sans doute, des sujets bien ingrats et bien arides pour vos lecteurs, et une heure avec un homme politique est moins agréable qu'une heure avec un auteur dramatique, un poète ou un romancier. Je m'en rends moi-même d'autant mieux compte que les seuls véritables plaisirs que j'aie éprouvés au cours de ma vie politique sont les relations amicales qu'elle m'a permis, dès le début (au ministère de l'Instruction publique), de nouer avec un très grand nombre d'hommes de lettres. Ce sont, il est vrai, des souvenirs très lointains : ils remontent à trente et trente-trois ans. J'ai ainsi connu et continué à fréquenter toute une génération disparue : Zola, Alphonse Daudet, Edmond de Gon-

court, Alexandre Dumas, Anatole France, Pierre Loti, combien d'autres encore ! et j'ai gardé de tous de nombreux témoignages de confiance et de sympathie. Les lettres qu'ils m'ont écrites, eux et de plus jeunes, seraient assurément plus intéressantes à lire que d'autres rapports diplomatiques. Mais elles ne rentrent pas, pour le moment, dans l'objet que je me suis proposé. Elles me vieillissent d'ailleurs tellement que je préfère les relire dans la solitude. Je me rajeunis, en revanche, toutes les semaines, par la lecture des *Nouvelles Littéraires*. Je me suis aperçu que je n'avais pas que des amis dans votre maison, mais même les autres y ont tant de talent que je trouve grand plaisir à leur compagnie, surtout quand ils ne parlent pas de moi. J'ai grand besoin de ce rajeunissement hebdomadaire que vous me procurez avec tant de bonne grâce. Il compense un peu l'impression mélancolique que me causent les séances de l'Académie.

Je suis maintenant l'un des plus anciens de la Compagnie, et je ne puis m'empêcher d'y revoir en imagination les figures du passé et d'y compter mentalement tant d'amis morts : les Sardou, les Theuriet, les Halévy, les Melchior de Vogüé, les Claretie, les Roujon, et, plus près de nous, les Henri Poincaré, les Boutroux, les Hervieu, les Mézières, les Faguet, les Lemaître, les Rostand, les Lavissee, les Capus, les Frédéric Masson, les Barrès, hier encore René Boylesve. Quels souvenirs n'évoque pas en moi ce défilé funèbre, que d'heures inoubliables, que de libres et joyeuses conversations ! Mais ce ne sont pas des mémoires de cette sorte que j'ai entrepris d'écrire. Je remplis un devoir envers mon pays, dont le gouvernement a été calomnié à l'étranger, parfois même en France. Je suis à même d'établir qu'à *aucun moment, il n'a voulu la guerre*. C'est la démonstration que j'ai commencée et que je vais achever. Je prouverai ensuite que lorsque, malgré lui, la guerre a

été déclarée, il a voulu la victoire avec la même persévérance qu'il avait voulu la paix, et que c'est par cette volonté qu'il a vaincu. Lorsque j'aurai terminé ce double travail, qui exige une dizaine de volumes, nous consacrerons ensemble, si vous le voulez bien, quelques heures plus douces à la littérature, à moins que, d'ici là, je ne sois allé moi-même grossir le long cortège mortuaire que les années ont déjà fait passer devant moi... »



A ce moment, j'interrompis M. Poincaré pour le prier de noter qu'un journaliste avait de la mémoire, que j'enregistrais sa promesse et que, l'heure venue, je ne manquerais pas de la lui rappeler.

— *Toutefois, lui dis-je, vous avez été si généreux jusqu'à présent — et je veux surtout vous remercier ici d'avoir réservé à mes lecteurs la primeur de ces importantes révélations sur le meurtre de Miss Cavell et la non-participation du baron de Lancken — que je voudrais vous demander un petit acompte sur ces « entretiens littéraires » que vous me promettez.*

— Mais je ne suis qu'un profane et quand mes loisirs me permettent de lire un roman par exemple, je n'y cherche que mon plaisir ; le choix de mes lectures est un peu guidé par le hasard. Si je tenais toutefois à vous livrer l'impression d'ensemble qui se dégage obstinément de ces lectures à bâtons rompus, je vous avouerais que je suis effaré, littéralement effaré, du talent des générations nouvelles.

— *Mais, parmi ces talents si nombreux et si séduisants, en est-il qui sollicitent particulièrement votre sympathie ?*

— Que vous dire ? J'attends avec une vive curiosité le prochain roman de M. Alphonse de Chateaubriant.

*La Brière* m'apparaît comme une magnifique épopée de la terre française, et la foi têtue du garde Aoustin, son opiniâtre dévouement à quelque chose qui le dépasse, un inoubliable symbole des qualités les meilleures de notre race, les mêmes qui nous ont permis de gagner la guerre et à l'aide desquelles nous finirons bien, n'en doutez pas, par gagner la paix.

Parmi les écrivains plus jeunes, je suis avec un intérêt qui n'est jamais déçu les progrès constants de M. Henri de Montherlant. *Le Songe* était un des beaux romans de guerre, mais je suis surtout retenu par le *Chant funèbre pour les morts de Verdun* ; il y a là un accent magnifique et une inspiration d'une noblesse qui va loin. De pareils livres méritent de devenir classiques, et je crains qu'on n'ait pas encore fait à cette bienfaisante méditation tout le succès qu'elle mérite.

Le talent de Montherlant m'est si sympathique que j'admire même *Les Bestiaires*, moi qui pourtant ai refusé d'assister aux courses de taureaux pendant mon voyage officiel en Espagne.

Joseph Delteil, qui doit avoir à peu près, j'imagine, le même âge que Montherlant, fera lui aussi, je n'en doute pas, une belle carrière. Beaucoup de choses m'avaient choqué dans sa *Jeanne d'Arc*. Il y a beaucoup moins de gageures dans son épopée *Les Poilus*. J'attends son prochain livre, dans l'espoir qu'il se sera dégagé tout à fait de certains procédés indignes de lui. Il y a un antagonisme foncier entre l'éclatante santé de son inspiration, la puissance de son verbe et les petites excentricités sans saveur dont il a parfois encore la faiblesse de saupoudrer des pages qui mériteraient de durer.

Votre *Heure avec Bernanos* m'a naturellement donné l'envie de lire *Sous le soleil de Satan*. Je n'ai point regretté d'avoir cédé à votre enthousiasme. C'est une œuvre puissante et originale et j'ai été heureux d'ap-

prendre qu'elle avait été écrite par un de mes concitoyens. Je me promenais justement, ces temps derniers, avec Louis Bertrand, à Bar-le-Duc, où habite, dans la rue des Ducs, m'a-t-on dit, le jeune romancier.

Je me plais à penser que la paix sereine de la ville haute à Bar-le-Duc et que l'antique dignité de cette rue des Ducs où M. Louis Bertrand me disait l'autre dimanche qu'il avait lui-même songé à chercher un refuge, n'ont pas été étrangères à la formation de ce très beau talent.

Quelqu'un m'a révélé aussi les romans de Charles Silvestre. J'y ai pris grand goût. Ils ont un parfum de terroir qu'il m'a été d'autant plus agréable de respirer qu'un de mes meilleurs souvenirs d'avant-guerre, auquel je fais d'ailleurs allusion dans le volume qui va paraître, est un trop bref séjour dans le pays limousin.

M. Charles Silvestre m'avait même, à cette époque, dédié un joli sonnet qui me fut remis en même temps qu'un émail de Limoges. Lorsqu'il écrit aujourd'hui *Prodige du cœur*, je ne suis pas loin de penser qu'il nous offre une sorte de petit chef-d'œuvre.

J'avais aimé, certes, *l'Amour et la Mort de Jean Pradeau* et *Belle Sylvie*, mais je trouve que *Prodige du Cœur* dépasse étrangement tout ce que Silvestre nous avait donné jusqu'à ce jour. Il y a là une force secrète, une grâce, un feu intérieur...

Charles Silvestre, talent bien français, sait les grandes vertus de la mesure et du choix et que, suggérer, en art, est encore la meilleure manière d'exprimer l'inexprimable.

Il réussit avec de grands thèmes d'humanité générale, aussi simples que l'amour maternel par exemple, non seulement à émouvoir profondément mais à donner une impression de tout à fait nouveau.

Parmi les jeunes, Charles Silvestre est un de nos meilleurs romanciers...

J'ai lu aussi comme tout le monde — je dis comme tout le monde, parce que je crois qu'ils ont atteint de forts tirages — les livres de M. André Maurois. Je le connais d'ailleurs un peu personnellement lui-même. Nous nous rencontrons dans une maison amie, et j'ai eu ainsi l'occasion d'apprécier le charme discret et prenant de sa culture.

Mais je suis vraiment confus de vous livrer ainsi, au hasard de la conversation, quelques noms et quelques admirations. Cette liste n'a rien d'un classement et il faut surtout ne pas la considérer comme limitative.

Retenez-en seulement que, sur le plan littéraire comme sur les autres, j'ai une absolue confiance dans les glorieuses destinées de notre pays. Un pays qui peut s'enorgueillir en même temps d'un Henri Bergson et d'un Paul Valéry demeure, sans contredit, le vrai foyer de la haute culture internationale.

Et cependant on aurait pu nous croire appauvris ! Quelles pertes n'avons-nous pas faites depuis quelques années ; je ne vous citerai que Maurice Barrès et mon cousin germain, Henri Poincaré. J'avais été élevé avec ce dernier et à vrai dire, nous ne nous sommes jamais quittés. Comme j'étais le plus jeune, ma pensée était toujours guidée par la sienne. Sa mort fut une perte dont je ne me consolerais jamais.

Quant à Barrès, nous vivions dans une véritable intimité. Je le connaissais depuis le temps des *Taches d'encre* et nous avons fait ensemble nos premières armes de journalistes lorsque je débutei au *Voltaire*, journal qui connut une grande vogue entre 1880 et 1890. Je fus en effet journaliste avant d'être avocat.

Plus tard, ma profession d'avocat, vous le savez, au lieu de m'en écarter, me rapprocha encore de la littérature et des écrivains.

Ils ont toujours été mes clients préférés. C'est ainsi que j'ai plaidé pour Alphonse Daudet, pour Anatole

France, pour Hennique, pour J.-H. Rosny, pour beaucoup d'autres, et que mes meilleurs souvenirs du Palais sont ceux que j'ai recueillis comme avocat de la Société des Auteurs Dramatiques et de l'Académie Goncourt.

Aux jeunes écrivains de talent et d'avenir que je vous citais tout à l'heure, il serait injuste de ne pas ajouter M. Jean Giraudoux.

*Bella* est peut-être le plus achevé de ses romans. Son talent, jusqu'alors un peu précieux, semble s'élargir et devenir plus humain. L'évocation d'une soirée chez les Dubardeau dans leur propriété du Berry, apporte dans notre littérature contemporaine une note assez rarement entendue. Cette impression d'angoisse métaphysique athée, si j'ose dire, qui se dégage des entretiens et des méditations de ces savants, était, croyez-moi, quelque chose de fort difficile à rendre, et c'est une réussite dont M. Giraudoux peut être fier.

Ce dont il sera peut-être un peu moins fier plus tard, c'est de la fureur partisane qui le déchaîne aujourd'hui contre moi : tant de fiel entre-t-il dans l'âme des poètes ?

Car poète, M. Giraudoux l'est incontestablement, au moins autant que romancier, mais je ne comprends rien à la haine qu'il semble m'avoir vouée.

Quand il eut écrit *Siegfried* et *le Limousin*, il communiqua le manuscrit, dans un sentiment de déférence fort louable, au chef de cabinet.

J'aime assez juger par moi-même. Je voulus lire le livre. Un soir, je l'emportai. Ah ! ma décision ne tarda guère... Au fur et à mesure que je lisais, je murmurais à part moi... : « Mais voyons, on ne peut pas empêcher de paraître un livre où se manifeste un talent si original »...

Et le livre parut, avec le succès que vous savez.

Si j'avais eu à me prononcer sur le sort de *Bella*, j'aurais, du reste, donné la même autorisation. »

Pendant que M. Poincaré me faisait ces dernières déclarations, je crus apercevoir, non pas dans ses yeux, mais épandu comme une ombre lumineuse et discrète sur toute sa face, le fameux sourire dont tout le monde parle sans l'avoir jamais vu...

19 juin 1926.

## H. D'ARDENNE DE TIZAC ET JEAN VIOLLIS

Ce jour-là, nous avons fait à trois ou quatre une ample cueillette de myrtilles dans la forêt de Taverny, et nous nous apprêtions à rentrer, quand d'Ardenne de Tizac, réintroduteur du Père Huc auprès du grand public d'aujourd'hui, proposa :

— Et maintenant, si nous allions cueillir, aux flancs brûlés de la colline du Faisan Doré, les belles asperges de la forêt ?

Nous crûmes à quelque plaisanterie du galant conservateur, mais nous le suivîmes néanmoins.

Le Faisan Doré est un ancien rendez-vous de chasse transformé en auberge, qui se trouve sur la route de Saint-Leu à Chauvry, à quatre kilomètres de cette dernière localité, et au plein milieu de la forêt. A quelques centaines de mètres du Faisan Doré, on découvre sur la gauche une grande carrière de pierres, tandis qu'à droite, dominant l'auberge, s'arrondit une colline au sommet de laquelle s'élève un bouquet de sapins magnifiques. Combien de fois ne nous sommes-nous pas étendus sur le lit épais d'aiguilles sèches, à l'ombre des grands sapins !

Mais, ce jour-là, notre guide ne nous permit pas de séjourner longtemps sur la colline ronde. Il nous en-

traîna à sa suite, par un chemin non tracé, à travers un taillis de jeunes pousses de châtaigniers, et c'est ainsi qu'après avoir marché quelques minutes, nous nous trouvâmes, presque sans savoir comment, au milieu d'un véritable cirque de verdure, fermé de toutes parts ; nous n'arrivions même plus à découvrir les hauts sapins de la colline ronde.

Au centre du cirque, il y avait un champ tout peuplé et tout parfumé de fougères. Sur la terre — un beau terreau noir — entre les fougères qui avaient déjà la taille d'un petit homme, la bruyère commençait à fleurir. Nous eûmes même la joie de trouver là quelques touffes de bruyère blanche, espèce assez rare dans la contrée. De dix mètres en dix mètres, de jeunes bouleaux dressaient leurs fûts blancs. Étrange phénomène, les oiseaux eux-mêmes semblaient redouter de troubler l'absolu silence de ce cirque : on ne les entendait que sur les lisières.

D'Ardenne de Tizac ne partageait pas l'enthousiasme unanime : il semblait même légèrement désappointé :

— Allons, nous sommes venus trop tard, dit-il, il faut continuer notre route si nous voulons trouver les asperges du père Huc, et il nous emmena jusqu'à la colline au sommet de laquelle se creusait la carrière et qui faisait vis-à-vis à la colline ronde. Au fond de la vallée qui sépare les deux collines, se trouve un petit étang étrangement pittoresque, au centre duquel baigne une sorte de saule pleureur. D'habitude, l'étang éclatait au milieu du moutonnement des verdure variées en belle nappe d'argent, mais, cet après-midi-là, et comme l'orage des jours précédents l'avait remué jusque dans ses profondeurs sablonneuses, c'était une grande tache d'or pâle et immobile qui s'étalait tout alentour du saule.

Déjà, d'Ardenne de Tizac se trouvait à mi-flanc de la nouvelle colline et il triomphait bruyamment ; il

était en train de couper des fougères naissantes, quand elles sont arrivées à ce moment charmant de leur croissance où un duvet qui tient de la poussière et du poil couvre et protège leurs tendres tiges recourbées vers la terre en forme de crosse.

— Voilà mes asperges, nous cria-t-il, les asperges du Père Huc !

— Les asperges du missionnaire ou du pauvre ? lui répliquai-je.

— Pas du tout, gronda-t-il, et pour votre peine, vous mériteriez de n'en point manger. Comme vous êtes fort gourmand, vous seriez tout désappointé de voir la satisfaction se peindre sur la face des autres convives au fur et à mesure qu'ils y goûteraient : ces pointes de fougères — et je ne vous demande qu'un acte de foi de quelques heures puisque nous avons eu la chance d'en trouver — dépassent en finesse, au goût des connaisseurs, les pointes d'asperges... »

Confiants en la parole de notre ami, nous nous penchâmes tous aussitôt vers la terre généreuse pour lui ravir l'aliment imprévu.

D'Ardenne de Tizac est un gourmet..... et nous l'éprouvâmes une fois de plus au cours du dîner qui suivit cette promenade ensoleillée au flanc brûlé de la colline du Faisan Doré...



Ainsi donc, j'ai accepté de vous présenter le grand historien de l'art chinois, H. d'Ardenne de Tizac, qui vient de doter notre pays d'une œuvre de haute vulgarisation (je prends ce terme dans son sens le plus noble) sur *L'Art chinois classique*, et son meilleur ami, le romancier Jean Viollis, qui publie en même temps deux œuvres aussi différentes que *Bonne Fille*, forte étude de caractère, et *L'Oiseau bleu s'est endormi*, recueil de

souvenirs d'enfance, du charme le plus prenant et de la plus émouvante délicatesse ; j'ai accepté cette double mission (j'aime mieux vous avouer tout de suite qu'elle n'en constitue, au vrai, qu'une seule, de même que M. d'Ardenne de Tizac et M. Jean Viollis m'ont accueilli avec un sourire identique et une barbe semblablement noire) et voici que, par le chemin des écoliers, je vous emmène pour des cueillettes imprévues jusqu'aux alentours d'un étang forestier.

C'est ainsi : cet écrivain si complet, qui publie la même semaine trois œuvres aussi différentes — et chacune si parfaite en son genre — apparaît d'abord comme un homme à ses familiers.

Il a horreur de la gendelettrie et il en a le droit. Il en a le droit d'abord parce que lui-même n'est pas du tout gendelettre et peut-être encore pour d'autres raisons.

On l'engage difficilement sur un sujet littéraire. Il se reprend vite. D'autres sujets le sollicitent : la gastronomie par exemple.

Bâtir un entretien littéraire avec un homme aussi fin à se défendre et à fuir, n'était pas chose facile, et les confidences sur son œuvre que nous avons bloquées ci-dessous ne sont pas le fruit d'une seule conversation. Nous les lui avons arrachées par bribes et nous les reproduisons sans essayer de les enchaîner par un lien fictif.



Avant de lui laisser la parole et comme nous avons l'habitude de renseigner nos lecteurs de façon très exacte, il n'est peut-être pas inutile de préciser que *Bonne Fille* est la très véridique et très savoureuse histoire d'une fille perdue, perdue par la guerre, dévoyée par la guerre, arrachée par la guerre à son milieu natal et qui fait l'apprentissage de la vie — la bonne vie,

dirait Galtier-Boissière — dans de bien étranges pensionnats.

Cette étude de caractère, d'une impitoyable objectivité, n'est peut-être pas à mettre entre toutes les mains, à cause justement des milieux un peu interlopes que traverse l'héroïne.

Le destin ne manque pas d'ironie qui fait apparaître le même jour, aux devantures des libraires, *Bonne Fille* où se trouve narrée tout au long l'histoire que je viens d'évoquer et *L'Oiseau bleu s'est endormi*, tendre et touchant récit d'une enfance campagnarde dans un milieu bien enraciné d'il y a cinquante ans.

Certes ce second livre peut être lu par tous. Avouerai-je que je souhaite vivement que le nombre de ses lecteurs aille chaque jour croissant. Le livre le mérite. L'écriture en est charmante et pleine de poésie et il y a là tout un chapelet de légendes fort joliment contées.

Mais laissons la parole à Jean Viollis.



— On m'a reproché de « viser à l'effet » en publiant simultanément l'histoire d'un petit enfant délicat et celle d'une fille perdue. J'en entends d'autre part qui disent : « Oh, cet *Oiseau bleu*... voilà votre véritable veine, fine et nuancée. Pourquoi choisir des sujets brutaux, qui vous obligent à durcir votre écriture ? » Mais un voisin : « *L'Oiseau bleu*, c'est langoureux, c'est mou, voulez-vous donc être un auteur gnanngnan ? Allons, laissez cela, tenez-vous à des livres comme la *Flûte d'un sou* et *Bonne Fille* ; au moins, là, vous avez de la vigueur. »

Eh bien, comme toujours, la vérité est plus simple que les intentions qu'on prête et que les conseils qu'on donne. J'ai eu un jour envie d'évoquer quelques souvenirs d'enfance, et puis un autre jour d'écrire le

roman d'une fille pendant la guerre. Le hasard fait que ces deux livres sortent en même temps. Voilà tout.

— ...

— Oui, il y eut un assez long intervalle entre les moments où je les écrivis. *L'Oiseau bleu* date de 1912 ou 1913 et le premier manuscrit de *Bonne Fille* est de 1920.

— ...

— Assurément, pendant ces sept ou huit années, écriture et composition ont dû changer.

« Seul, un écrivain-momie resterait immobile ; mais dites-vous aussi que, par la force des choses, on n'écrit pas des souvenirs, et surtout sur cette période hésitante et trébuchante qu'est le premier âge, de la même façon que l'on compose une œuvre absolument créée, bâtie avec des matériaux dont le choix est libre et l'architecture indépendante. Je sais bien, parbleu ! que ces mots d'écriture et de composition ont perdu beaucoup de leur sens depuis la guerre.

« Qui voudrait, aujourd'hui, parmi nos jeunes, être accusé d'élaborer lentement et patiemment des livres ? Non, non, il est entendu que la plume court. Mais qu'attrape-t-elle ?

— ...

— Que la guerre en soit responsable, je ne saurais le dire. Il est certain que ces quatre ans, pendant lesquels une discipline apparente dissimulait un désordre effrayant, ont bien relâché les ressorts de l'esprit. Mais il y a d'autres causes à la confusion et à l'impéritie de l'époque actuelle. Certaines influences littéraires cheminent longtemps sous terre avant de se manifester. Si je cherchais des ancêtres à la jeune littérature, je remonterais à plus de trente ans, et je trouverais Villiers et surtout Laforgue.

« Allons ! allons ! que mes cadets ne jettent par de cris, qu'ils ne protestent pas n'avoir jamais lu ces

auteurs qu'à l'occasion ! Qu'on le veuille ou non, c'est l'esprit des *Moralités légendaires*, tantôt outré, tantôt affadi, qui circule dans beaucoup de livres nouveaux. Ah ça ! croyez-vous donc que des chefs-d'œuvre comme *Tribulat* et les *Moralités* restent sans descendance ? Ils ont été, à l'époque du symbolisme, des accidents ; on leur a prêté juste une attention polie, et puis voilà des livres morts, que des curieux vont regarder parfois sous la vitre de leur cercueil... telle est l'apparence. En réalité, quand une œuvre porte un suc riche, elle peut attendre.

« Chacun de nous sait-il quel est l'ancêtre dont le sang domine dans ses veines ? Souvent nous ne l'avons pas connu, ou nous nous souvenons qu'on en riait en famille. Pourtant c'est lui qui nous gouverne ! Et nous nous croyons des novateurs ! Cherchez, derrière la blague froide, le sarcasme caustique et l'esprit de fumisterie dont on fait abus de nos jours, vous apercevrez le visage tourmenté de Jules Laforgue. Le rire d'un Giraudoux, d'un Delteil, sonne aussi forcé que le sien.

« Je ne parle ici que du peloton de tête de cette génération. D'autres s'amusent à cueillir les fleurs du talus ; il parlent des femmes avec nonchalance, légèreté, désinvolture. Si les premiers sont les fils spirituels de Laforgue, les seconds sont les enfants sensuels de Jean de Tinan. *Les Moralités légendaires* et *Penses-tu réussir ?* sont les deux vraies sources de la littérature actuelle. Seulement Laforgue et Tinan écrivirent chacun un seul chef-d'œuvre puis disparurent, tandis que...

— ...

— Vous vous trompez, Lefèvre, je parle sans aucune méchanceté. Je suis convaincu que notre époque restera comme une des plus singulières, et fournira des pages d'anthologie très amusantes. Mais nous serons d'accord pour convenir qu'il y a un écart entre une belle œuvre et un objet de curiosité. Voyons ! Quels sont les ou-

vrages sortis depuis dix ans, et qui ont chance de durée ? En voici deux qui sont au-dessus des querelles, *Maria Chapdeleine* et *La Brière*. Sont-ils affublés à la mode du jour ?

Ce qui tire l'œil aujourd'hui risque fort de tomber dans l'oubli de l'avenir.

« Nous-mêmes, pour juger les œuvres d'autrefois, nous inspirons-nous des caprices et des engouements qui se sont succédé ? Alors, les chefs-d'œuvre du xix<sup>e</sup> siècle, ce seraient *Delphine*, *le Solitaire*, *Lelia* !

— ...

— Bien sûr non, je ne suis pas contempteur de mon époque. Mais je constate que depuis une dizaine d'années, le goût forcené de l'originalité et le dédain des prédécesseurs (qui sont défauts de toutes les générations et auxquels la mienne n'a pas échappé) ont pris une forme agressive et assez voyante. Comme si les conditions du travail littéraire n'étaient pas toujours les mêmes ! »



Il m'est arrivé d'essayer de faire parler M. Jean Viollis sur la genèse de ses livres, mais, je le répète, il garde sur ces sujets une réserve infranchissable et une opiniâtre pudeur. Le voici reparti, au contraire, dès que je lui demande sous quel aspect il voit le mouvement littéraire contemporain !

— Définir l'effort actuel n'est pas trop facile. Une comparaison, ou plutôt des analogies m'aideront à me faire comprendre.

« Il y a eu un naturalisme en peinture comme dans les lettres. A ce naturalisme des peintres, comme à celui des littérateurs, s'est opposée une réaction vive et parfaitement justifiée. Les peintres sont des hommes comme nous et, ils ne se sont écartés d'un excès que pour dégringoler dans l'excès contraire ; alors nous

avons eu ce charmant et terrible impressionnisme où l'on ne s'attachait qu'aux nuances fugitives, à tout ce qui est mobile et bref dans la couleur.

« Nouvelle réaction, et le cubisme a placé la construction par-dessus tout. Tout cela, bien entendu, au milieu des pétarades et feux d'artifice, des calculs des habiles, des insanités des fous, des huées des imbéciles. Mais aujourd'hui, voilà qu'après ces mouvements, incohérents en apparence, des artistes, qui ont su frapper leur art sur leur enclume (je cite au hasard Matisse, Raoul Dufy), rejoignent la perfection des vieux maîtres et se relient directement à la tradition classique. Croyez-vous qu'ils soient arrivés là en écoutant chanter le rossignol ? Avez-vous l'illusion qu'en jetant quelques traits et quelques couleurs sur une toile, ils agissent comme des enfants ou comme des illuminés ? Non, ce sont des talents mûris. L'art du choix, le goût du simple, sont, pour le littérateur, comme pour le peintre, des acquisitions difficiles, qui ne s'obtiennent que par une pratique attentive et continue.

— *Dois-je comprendre que vous apparentez étroitement l'écrivain et le peintre, le style et la couleur ?*

— Je pense au contraire que cette confusion fut des plus nuisibles ; nous la devons au romantisme comme beaucoup de maux dont nous souffrons. Tenez, pour vous répondre, j'aurai recours à un texte que je relis souvent, c'est la préface qu'écrivit Eugène Fromentin, en 1874, pour la troisième édition du *Sahara* : « J'entendais dire, rapporte-t-il, et j'étais assez disposé à le croire, que notre vocabulaire était bien étroit pour les besoins nouveaux de la littérature pittoresque. » Je voudrais que nos littérateurs, qui peignent à outrance, prissent en exemple les efforts de réflexions qui amenèrent ce peintre à se convaincre « qu'il y a des formes pour l'esprit, comme il y a des formes pour les yeux, que la langue qui parle aux yeux n'est pas celle qui

parle à l'esprit ». Personne n'a jugé la langue française avec autant de sagacité que Fromentin.

Seuls les indigents d'esprit cherchent à l'enrichir, en multipliant son vocabulaire ; l'art d'écrire n'est pas de jeter dans ses phrases un amas de termes nouveaux ou d'images nouvelles : ce procédé dénonce, malgré l'apparence, un écrivain paresseux ou stérile. Notre langue traditionnelle sait suffire à tous les besoins, si l'on a le don d'en user et la patience, qui ne va pas sans adresse, d'obtenir d'elle tout ce qu'elle peut rendre. « Combien j'étais ravi — s'écrie Fromentin — lorsque... je me flattais d'avoir tiré quelque relief ou quelque couleur d'un mot très simple en lui-même, souvent le plus usuel et le plus usé, parfaitement terne à le prendre isolément. » Et il arrivait à cette déclaration que tout écrivain devrait graver au-dessus de sa table : « Notre langue, étonnamment saine et expressive, même en son fonds moyen et dans ses limites ordinaires, m'apparaissait comme inépuisable en ressources. Je la comparais à un sol excellent, tout borné qu'il est, qu'on peut indéfiniment exploiter dans sa profondeur, sans avoir besoin de l'étendre, propre à donner tout ce qu'on veut de lui, à la condition qu'on y creuse. »

La vraie leçon de Fromentin, son étonnant tour de force, c'est d'employer dans un livre qui n'est que paysages, une langue surtout logique, s'adressant à l'esprit plus qu'aux sens, et où chaque mot, entraîné par le mouvement d'une syntaxe serrée, se présente à son rang, dans sa lumière, avec une signification juste qui lui laisse tout son arôme, mais atténué ou renforcé par l'influence des mots voisins. Pourquoi tenter d'y ajouter au moyen d'effets outrés ? On peut, par le choix de leur place, prêter aux mots des sonorités variables à l'infini ; on peut surtout, en les animant par la flamme intérieure de l'esprit, les adoucir, les stimuler,

les réchauffer ou les attiédir, leur donner des accords éclatants ou sourds, les faire marcher d'un pas sec ou leur laisser l'allure nonchalante du flâneur.

Relisez des pages telles que l'arrivée devant El-Kantara ou la première impression du désert à Aïn-Ousera : je ne crois pas que notre langue ait produit rien de si noble ni de si délié en même temps. Faire sentir l'intelligence dans la moindre ligne d'une description, voilà le mérite de Fromentin. A côté des cafouilleurs et des saltimbanques, nous avons aujourd'hui deux ou trois honorables sertisseurs de mots ; ils ne manquent ni d'application, ni d'habileté, mais pourquoi restent-ils de froids et corrects rhéteurs ? Parce que le jeu d'un esprit souple et simple ne donne pas à leur phrase cette démarche aisée qui est propre aux grands prosateurs, à Voltaire, à Stendhal, à Renan, à Fromentin. Celui-ci, notamment, peintre venu à l'écriture, a senti que notre génie est avant tout intellectuel, et que le goût, le besoin d'intelligence, deviennent surtout impérieux dans le langage. Toute phrase de Fromentin, la plus concrète même, reste pénétrée, illuminée, consumée d'intelligence. Ce don n'est pas surprenant dans *Candide*, dans la *Chartreuse de Parme* ni dans la *Vie de Jésus* : mais chez un écrivain descriptif ? C'est là qu'il faut l'étudier sous sa forme la plus difficile et sans doute, la plus parfaite ; et c'est lui qui assure à l'œuvre de Fromentin son impérissable durée.

Généralement dépourvu de syntaxe et constamment surchargé d'oripeaux, qu'est Loti à côté de Fromentin ? un pauvre, un besogneux, un mendiant. Pourtant, il appelle tous ses sens à la rescousse ! Mais l'esprit, le souffle de l'esprit, où est-il ? Littérature des sens, telle est la condamnation de notre époque, et je ne connais pas de jugement plus dur que cette division faite récemment par un critique, en écrivains auditifs, visuels, olfactifs, gustatifs, sexuels, que sais-je encore ?

Il paraît qu'on écrit comme on plante les choux : avec le nez, avec l'oreille, etc... La pensée ? Vieillesse ! Qui songe à penser une phrase ? On la goûte, on l'entend, on la voit ou on la renifle. Le lecteur pressé, la lectrice sans culture y trouvent leur compte. Mais devant une page écrite aujourd'hui, un esprit nourri de bonnes lettres doit renoncer à son plaisir le plus fin qui est de découvrir le ressort de l'intelligence, non seulement dans les morceaux d'analyse mais dans l'indication d'un acte, d'un paysage ou d'un objet.

« Littérateurs et peintres ont gravi les mêmes paliers, commis les mêmes sottises, acquis les mêmes dons précieux. A l'heure actuelle, je voudrais écrire comme peignent les peintres que j'aime, avec peu de lignes et peu de couleurs, mais des lignes justes et des couleurs franches. Me suis-je assez châtié ? Ce n'est pas à moi de le dire. Mais j'ai fait effort vers cette sobriété de construction et cette restriction de coloris qui sont les conditions de la vraie force comme du vrai charme. C'est seulement après cette domination de soi-même que l'on peut permettre à sa plume de courir. Un ferme équilibre de lignes, c'est là qu'il faut tendre d'abord. Voilà pour la conception d'une œuvre, voilà pour son style. Mais, en même temps, il faut s'assurer que les matériaux soient de bon aloi. Que de couleurs frelatées dans les tubes que l'on vend au peintre ! Que de mots contrefaits parmi ceux qui s'offrent au romancier ! Les mots nous arrivent sous les déguisements les plus trompeurs. Ce sont de rusés compères. Hé, toi ! fais tomber ton capuchon ! Quel fut ton premier visage ? Tu ne passeras qu'après avoir ôté tous tes masques ! La langue évoluée, certes, et la syntaxe s'assouplit, et le vocabulaire s'enrichit, — mais on doit leur garder leur pureté, c'est le premier devoir d'un écrivain. Qu'un écrivain ait du génie, mais qu'il ait aussi le *Dictionnaire étymologique* de Ménage !

« Dans tout mot juste, c'est-à-dire bien adapté à sa racine et usité dans son sens plein, il y a une force intérieure, peu sensible d'abord, mais qui s'exhale au contact d'autres mots justes. Il est difficile de la définir. Elle se traduit par un rythme franc, par une chaleur naturelle, une sorte de lumière discrète et sonore, qui met à l'aise l'ensemble des facultés du lecteur ; celui-ci baigne dans un contentement qui échappe souvent à l'analyse, mais qui reste si vif qu'aux heures de faiblesse on a recours à une page bien écrite comme à une potion tonique. C'est le bon usage des mots, et non leur musique, qui fait le style : sinon n'importe quel Barrès serait un grand écrivain.

« Si bien qu'en fin de compte, l'écrivain doit plonger par l'hérédité dans les sources de sa langue, et la connaître par l'étude afin de l'aimer ; dès qu'il aura franchi les premiers degrés de cette initiation, il ne saura s'approcher que des auteurs de langue pure, et lui-même, sans y prendre garde, écrira d'un bon style, comme un escrimeur adroit ne porte plus que des coups efficaces. N'est-ce pas pitié que de répéter ces vérités élémentaires ! Mais qui s'en soucie ?

« Nous avons pourtant sous les yeux d'assez forts exemples. Pour ne parler que des morts, voyez un Paul Adam, romancier à fracas, englouti d'un coup, avec ses quarante ouvrages, dans une mer sans fond ! Un Louis Codet, au contraire, connu de quelques seuls amis tant qu'il vécut, auteur de trois ou quatre petits livres, s'élève d'un mouvement invincible et atteint déjà un rayonnement tel qu'on peut être assuré que *Chiquette*, *Capéran* et *Bécot* seront la délectation des lettrés aussi longtemps que persistera la langue française. Pourquoi ? Parce que l'un, sous prétexte d'écrire, ne tritura qu'un affreux hachis de syllabes, tandis que la phrase de l'autre, tantôt acérée, tantôt amollie, fine, pétillante, tendre, triste, s'allongeant ici en jolis méandres, là se

redressant pour pointer son dard, sut mettre un instrument merveilleusement juste au service d'une des sensibilités les plus nuancées que la France ait produites.

— ...

— Depuis l'enfance, je n'ai eu d'autre souci que d'écrire, et d'aménager ma vie pour favoriser cette vocation. J'ai recherché l'entière indépendance matérielle, condition de l'indépendance d'esprit. C'est pourquoi vous me voyez dans ce musée, vivant en plein Paris, aussi isolé que Francis Jammes à Orthez. Ma seule ambition fut de travailler. Pour quel résultat ? Le lecteur d'aujourd'hui ou celui de demain saura le dire. J'ai fait effort, voilà le témoignage que je peux me rendre. Puisque nous parlions tout à l'heure des peintres, laissez-moi vous rappeler cette parole d'Hokousaï, « le vieillard fou de dessin », disant vers l'âge de quatre-vingts ans : « Peut-être suis-je enfin à la veille de savoir dessiner ! »

— ...

— Oui, mais si je me suis occupé des civilisations asiatiques, et particulièrement de l'art chinois, ce n'est pas seulement par conscience professionnelle, cela fait aussi partie d'une discipline littéraire. Rien n'est mauvais pour un écrivain, comme de s'enfermer dans sa littérature, de vivre l'œil fixé sur sa page, la fenêtre bouchée à l'air et au bruit du dehors ; il s'énerve, perd la mesure et donne au passant amusé le spectacle de ces défauts qu'on lui attribue en propre : orgueil, susceptibilité, tendance étonnante à l'irritation. Vraiment l'écrivain doit sortir de son pays et de son temps. Alors sa vue s'élargit, son esprit s'élève, et les ambitions, vanités et querelles du jour, prennent à ses yeux leur véritable place, qui est petite.

« Il faut que les préoccupations littéraires aient leur contrepoids, et que ce contrepoids soit d'une nature assez différente. Je vous assure que rien ne refrène

mieux les excès de l'imagination, et que rien ne lui donne, en même temps, un champ plus vaste, que d'étudier les mouvements des peuples, de leurs croyances, de leur art, il y a quatre ou cinq mille ans et sur un territoire immense.

— ...

— Cet ouvrage représente une longue étude, et sa composition m'a demandé plusieurs années. Je ne connais pas d'exercice plus profitable, en ce sens que l'esprit découvre de vastes espaces, mais doit, à chaque pas, assurer sa marche, contrôler sa direction. Si l'étude des documents demande une besogne minutieuse, tâtonnante, appliquée, elle ouvre des perspectives dont l'ampleur dépasse de beaucoup nos formations européennes de la civilisation et de l'art.

« Il y a peu de temps encore, l'Asie apparaissait comme divisée en compartiments : Assyrie, Inde, Perse, Chine, etc. Mais si l'archéologie asiatique est encore jeune, ses premiers résultats sont d'importance telle qu'ils permettent des vues d'une étendue merveilleuse. Le difficile est de coordonner des recherches qui s'ignorent les unes les autres, et sont effectuées sur les points les plus éloignés. Ces dernières années, par exemple, des Américains fouillaient dans le Turkestan, des Russes dans la région ouralienne, des Russes encore et d'autres Américains dans la Mongolie, un Suédois dans la Chine du Nord, le gouvernement japonais en Corée. Il s'agit de relier les résultats de ces recherches. Ajoutez que les travaux d'ordre tout différent, comme ceux de Saussure sur les origines de l'astronomie chinoise, viennent apporter des éléments de première importance à l'étude des échanges d'idées aux temps primitifs de l'Asie. J'ajoute que bien des documents ne sont encore qu'imparfaitement publiés, par exemple les collections du musée de l'Ermitage de Leningrad. Vous voyez comme cette étude est peu facile.

« Pourtant, on peut apercevoir déjà un noyau de civilisation, le plus ancien du monde sans doute, formé dès l'aube de l'humanité, dans les plaines de la Mésopotamie. Là fut probablement l'origine de toute culture. Comment, par quelles voies, à quels moments, par longues nappes ou par ondes successives, ces premières et fortes lueurs se propagèrent-elles à travers l'Asie ? Nous en trouvons les traces à Mycènes, dans la région caspienne, puis en Russie méridionale, enfin en Sibérie et en Mongolie. C'est par cette route que les influences primitives atteignirent la Chine. Ainsi s'éclairèrent les origines de cette civilisation et de cet art chinois, que tout nous représentait jusqu'ici comme originaux, comme ayant pris naissance et s'étant développés de leur propre substance, à l'abri jaloux des nations voisines, et qui nous apparaissent au contraire comme alimentés dès leur début par des apports lointains.

« Depuis combien de temps cette vue est-elle possible ? Depuis trois, quatre ans à peine. Dites-vous bien que nous atteignons tout juste au seuil de l'archéologie asiatique et que des dizaines et dizaines d'années seront nécessaires pour que l'on constitue l'articulation de ce continent.

« Cette articulation, c'est du point de vue chinois que j'ai tenté d'en esquisser les lignes, tantôt à l'aide de matériaux sûrs, tantôt à titre hypothétique. Dans l'étude des documents de l'art chinois primitif, tout vous lance sur des voies nouvelles, dont les perspectives se prolongent indéfiniment : c'est la découverte par Andersson d'une couche géologique, dans le Ho-Nan et le Kan-Sou, contenant des poteries peintes, vieilles de cinq mille ans, et qui se relie à l'art céramique d'Anau et de Suse ; c'est l'examen des premiers motifs d'ornement de l'art chinois, et leur comparaison avec l'art animal de la Sibérie et du Caucase, qui montre, de façon mal connue encore, mais certaine, l'acheminement de formes déco-

ratives, de l'ouest à l'est, à travers la voie steppique qui encercle l'Asie.

« Nous considérons comme séparées et comme immobiles les différentes régions de l'Asie primitive. Les voici au contraire en correspondance continuelle et rapide. Et quelle étude que le rôle des nomades mongols, c'est-à-dire des grandes invasions barbares, dans la diffusion des formes de culture et d'art !

— ...

— Mais bien sûr, de tels ouvrages prêtent au style, autant, sinon plus qu'un essai ou qu'un roman. La nécessité de serrer étroitement sa pensée, de l'étayer sur des faits contrôlés, de ne laisser aux mots que leur sens étroit, de chasser tout ce qui, dans l'idée ou dans l'expression, reste imprécis, flou, mal éclairé, voilà des pratiques rudement utiles, et dont un auteur tirera bénéfice quand il reprendra sa plume de romancier. J'ai mis autant de soin dans le tableau de la féodalité chinoise, par exemple, ou dans le portrait de Ts'in Che Houang-Ti, que dans n'importe quelle page de *Bonne Fille* ou de *l'Oiseau bleu*.

« Et quelle matière que la personnalité de ce terrible homme qui domine l'histoire chinoise comme César ou Napoléon dominant la leur, et de qui le nom nous est presque inconnu ! Le voyez-vous, il y a vingt-trois siècles, ce briseur de la féodalité, brandissant sa grande cravache et, dit un historien chinois, « balayant les princes comme une ménagère balaie les épluchures de sa cuisine » ! Il écrase, écartèle, fait bouillir quiconque lui résiste. Un orage l'ayant surpris dans la montagne Siang, il châtie la montagne en faisant raser tous ses arbres par trois mille condamnés. Plus tard, les arbres du mont T... l'ayant au contraire préservé de la pluie il les élève à la dignité d'officiers du cinquième degré. Ce créateur de l'immense empire chinois, lui qui bâtissait des villes grandes comme des provinces et des

palais vastes comme des villes, meurt en voyage, dans une région éloignée de l'est, et les eunuques, désirant cacher sa mort, escortent son corps dans un palanquin aux rideaux tirés, lui parlent, lui apportent à manger ; mais comme l'auguste cadavre pue, on le fait précéder d'un chargement de poissons fumés, pour donner le change. Il avait, dès longtemps, aménagé sa sépulture ; elle offrait les dimensions d'une montagne ; on y entassa des trésors, la voûte représentait le ciel, le cercueil reposait sur un socle figurant la terre avec ses montagnes, et des machines répandaient des fleuves de mercure qui se jetaient dans de petites mers ; on alluma d'immenses bougies en graisse de phoque, fabriquées pour brûler longtemps.

Enfin, pour que le secret de l'hypogée fût gardé, on y mura vivants les ouvriers qui l'avaient bâti. Ainsi le Puissant des Puissants se croyait sûr de reposer tranquille « pendant dix mille et dix mille années ». Or, son mausolée fut violé trois ans plus tard ! Allez inventer figure plus écrasante, destin plus saisissant, et dites si cette vie n'est pas pour tenter le style du plus grand conteur !

« Vous vous doutez peut-être, à présent, que les mêmes ressorts peuvent faire jouer l'esprit quand il s'agit d'écrire un livre de poésie aux nuances tendres, comme *l'Oiseau bleu*, un roman de mœurs comme *Bonne Fille*, un ouvrage de critique historique comme *l'Art chinois classique*. Pour ma part, je n'ai jamais le sentiment de changer de personnage. Bien mieux, je crois que ces divers modes d'activité sont profitables l'un à l'autre, et mettent en travail des facultés qui, non seulement se viennent en aide, mais se fondent pour constituer une seule personne, qui, à défaut d'autre mérite, a, ma foi, celui de la cohérence ; mais assez parlé d'elle. Bonsoir. »

10 juillet 1926.

## R.-M. RILKE

Le Novalis de notre temps — Un homme pour qui le monde intérieur existe. — Rilke-Valéry : une affinité élective. — Le poète polyglotte — Vagabond ou le privilégié de la langue française. — Éloge de la solitude. — Un déjeuner chez Tolstoï. — Les origines de Malte. — La jalousie de M<sup>me</sup> Rodin. — Les bagages de Paul Valéry. — L'amateur de poètes.

Rilke, mon cher Rilke... mon imagination ne pouvait qu'elle n'écoulât dans votre intérieur le monologue infini d'une conscience tout isolée, que rien ne distrait de soi-même et du sentiment d'être unique.

PAUL VALÉRY.

Car la force de ton sang était, non pas de former ou de dire, mais de révéler.

R.-M. RILKE :

*Les Cahiers de M.-L. Brigge.*

Rodin était solitaire avant sa gloire, et la gloire qui vint l'a rendu peut-être encore plus solitaire. Car la gloire n'est finalement que la somme de tous les malentendus qui se forment autour d'un nom nouveau.

R.-M. RILKE : AUGUSTE RODIN.

Maurice Betz, le jeune auteur de *l'Incertain*, m'avait dit l'été dernier : « Vous devriez voir Rainer-Maria Rilke, le grand poète lyrique autrichien, avant qu'il quitte à

nouveau Paris pour sa retraite valaisanne. C'est l'homme le plus réservé et le plus difficile d'approche qui soit. Mais pour peu que vous réussissiez à percer ce mélange de timidité et de courtoisie raffinée dont il entoure, comme d'une gaine protectrice, sa vie intérieure, vous découvrirez en lui le causeur le plus étrange et le plus exquis, un homme qui est à la limite du réel et de l'imaginaire, comme son œuvre, et, ainsi que le définit Edmond Jaloux, « le poète intégral, le Novalis de notre temps. »

Je ne connaissais de Rainer-Maria Rilke que deux fragments, traduits, l'un par André Gide dans la *Nouvelle Revue Française*, l'autre par Maurice Betz dans la petite Collection des *Contemporains*. L'un et l'autre révélaient une sensibilité de poète frémissante et douloureuse. C'étaient de ces pages qui ne sont pas closes et définitives, mais vertes et toutes bourgeonnantes, de celles qu'anime une vie secrète et qui, à cause de cela, vous donnent le désir de connaître l'homme dont le génie trop riche n'a pu s'y livrer tout entier.

— Volontiers, répondis-je à Betz, mais vous qui connaissez si bien Rilke, parlez-moi donc encore de lui.

— Rilke est un homme pour qui le monde intérieur existe. Vous rappelez-vous ce mot d'un Russe que citait André Gide dans son livre sur Dostoïevski ? « Oui, la vie est difficile. Il y a des instants qui demandent à être vécus correctement et qui sont plus importants que le fait d'être exact à un rendez-vous ». La vie intérieure est ici plus importante que les rapports sociaux. C'est la clef de l'œuvre de Rilke, comme c'est l'explication de Dostoïevski : ce qui les rend à la fois si précieux aux uns et, aux autres, si insupportables.

« Or, imaginez qu'un homme découvre cette vérité, tout à coup, à l'époque de son existence où la personnalité se forme seulement. Qu'arrivera-t-il ? Il lui semblera que tout reste à exprimer, que l'univers n'est

encore qu'en gestation, et que la tâche du poète est de plonger dans ces régions inconnues, puis de « découvrir parmi les choses visibles les équivalents de ses visions intérieures ».

« Et, le regard tourné vers le dedans, il entreprendra alors cette tâche formidable de traduire dans les images les plus claires, dans les formes les plus plastiques, ce qu'il y a en nous de plus secret et de plus intime. Je crois qu'on ne se rend pleinement compte de l'importance de Rilke que si l'on mesure toute l'étendue qu'il y a entre son point de départ et son point d'arrivée, c'est-à-dire entre le contenu intime, profondément personnel, de sa poésie, et l'expression plastique, presque tangible, qu'il en a réussie. »



Verrais-je Rainer-Maria Rilke chez Maurice Betz, son traducteur, chez son ami Valéry, qu'il a lui-même traduit en allemand, ou irais-je le trouver à son hôtel dont il aurait bien besoin, comme Marcel Proust, de faire revêtir les murs d'une couche de liège, si j'en juge par le trouble que lui causent ses voisins :

« Il existe un être qui est tout à fait inoffensif. Lorsqu'il passe sous tes yeux, tu l'aperçois à peine et tu l'as aussitôt oublié. Mais qu'invisible, il atteigne en quelque façon tes oreilles, aussitôt il s'y développe, il éclôt pour ainsi dire, et l'on a vu des cas où il s'introduisait jusque dans le cerveau, et croissait dans cet organe en le ravageant, semblable aux pneumocoques du chien qui pénètrent par le nez.

« Cet être, c'est le voisin. »



Après réflexion, nous décidâmes de nous rencontrer

plutôt en terrain neutre, dans un restaurant de Montmartre paisible et retiré, entre deux de ces boutiques d'antiquaires où Rilke aime à flâner durant ses séjours parisiens — lorsque les salons ne l'accaparent pas — pour y découvrir, tantôt un Christ espagnol en ivoire dont le modelé l'enchanté, tantôt quelque gravure ancienne où il est tout surpris de reconnaître le paysage âpre et romantique de la vallée de Sierre, et cette vieille tour de Muzot qui est sa retraite depuis la guerre.

Je note tout d'abord l'élégance discrète et sobre de Rilke. Sobriété, discrétion, courtoisie, tels sont les mots qui reviennent toujours sous la plume de celui qui essaie de rendre compte de son aspect extérieur, de son attitude à la fois réservée et empressée, de ce regard un peu lointain, qu'une rêverie semble égarer parfois pendant plusieurs minutes, pour le ramener l'instant d'après dans un visage qui sourit tout à coup avec une politesse d'homme du monde presque exagérée.

Sa conversation est mobile, changeante, impossible à reproduire. Chaque fait qu'il rapporte, par l'aspect qu'il en présente, par le mouvement qu'il donne à son récit, prend un tour personnel. Malgré l'ironie qu'il y met, ses paroles ont quelque chose de mystérieux. Une image, brusquement, concentre le contenu de plusieurs phrases, et les nuances par lesquelles il ne cesse de préciser ce qu'il voit, font penser à un chasseur qui, par jeu, tout en marchant, happerait des papillons.



Rainer-Maria Rilke est né en 1875, d'une ancienne famille corinthienne, établie à Prague. Après avoir quitté une école militaire où son père l'avait envoyé et dont le régime lui fut une torture, il fit ses études dans plusieurs Universités allemandes et autrichiennes. A

Munich, il connut les principaux poètes de la fin du siècle dernier : Hofmansthal, Dehmel, Altenberg, Li-liencron. Le riche impressionnisme des Viennois le séduisit d'abord, jusqu'à ce qu'un séjour en Russie, la découverte de Dostoïevski, dont il a traduit un roman, et un long séjour à Paris l'eussent aidé à trouver sa véritable personnalité et fait de lui le grand poète de la solitude, de la vie intérieure et de la mort.

Rilke est aujourd'hui considéré en Allemagne comme le premier lyrique d'expression allemande, à côté de Stefan George. Son bagage littéraire est considérable, bien qu'il lui soit arrivé de garder le silence durant plus de dix années de suite, et notamment pendant la guerre et les années qui la suivirent. Outre une dizaine de recueils lyriques, on possède de lui un ouvrage sur Rodin, un recueil de nouvelles : *Histoires du Bon Dieu*, et les *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, qui sont le journal d'un jeune Danois à Paris, mais donnent en réalité la somme sentimentale et lyrique du poète.

Rilke a vécu douze années à Paris ; il parle admirablement le français. Longtemps, il fut un habitué de la Bibliothèque Nationale ; il a lu là tous nos classiques, de Ronsard à Chénier et de Montaigne à Bossuet...

Il ne s'est pas borné à étudier pour lui-même notre littérature, il s'est appliqué à la faire connaître : il a traduit en allemand le *Centaure* de Maurice de Guérin, un *Discours sur l'amour de Marie-Madeleine* (dont le manuscrit a été retrouvé à la Bibliothèque de Pétrograd et que l'on a attribué, sans doute faussement, à Bossuet, mais qui n'en est pas moins admirable) ; des poèmes de Mallarmé, les sonnets de Louise Labbé, le *Retour de l'Enfant prodigue* d'André Gide, Enfin, sa traduction en vers des *Poèmes* de Paul Valéry qui a vu le jour voici quelques mois est un monument à la fois verbal et lyrique dont on a pu écrire qu'elle est le « fruit magnifique d'une affinité élective ».

C'est sans doute à son origine slave que Rilke doit de posséder le don des langues.

A vingt-cinq ans il apprend le russe et, comme simple exercice, traduit un roman de Dostoïevski qui l'a enthousiasmé, traduction dont le manuscrit est d'ailleurs demeuré inédit. Depuis, durant les séjours qu'il a faits au Danemark, en Norvège, en Italie, en Espagne, il n'a cessé d'apprendre les langues des pays qu'il a habités et de s'initier à leurs littératures, tout en donnant des versions des œuvres qu'il préférerait. Du danois il a traduit ainsi les poèmes de J. P. Jacobsen, le grand romancier impressionniste, dont il a dès sa jeunesse subi l'influence. En Italie il cisèlera des versions rimées des *Sonnets* de Michel-Ange, et du portugais il traduira non moins aisément les *Lettres* de Marianna Alcoforado.

« Fait curieux, me disait-il, j'ai appris l'anglais en quelques mois à peine, à seule fin de lire Browning dans l'original, mais le génie de cette langue me parut alors si étranger que, une fois ma curiosité satisfaite, en moins de six mois je l'avais de nouveau oubliée si complètement qu'aujourd'hui je n'en comprends plus un traître mot. »

Rilke est intimement persuadé que chaque langue possède ainsi ses caractères propres et ses lois d'expression qui la rendent agréable, hostile, ou indifférente à tel ou tel tempérament d'écrivain, par ce qu'elles lui permettent ou lui interdisent de fixer des nuances de sa sensibilité. Il se plaignait un jour à André Gide, qui a noté cette conversation dans son journal, que le mot *paume* n'eût pas d'équivalent dans la langue allemande, qui possède bien un mot pour désigner le dos de la main, mais aucun pour en désigner l'intérieur :

« Ainsi, s'écria Rilke, ce qu'ils considèrent c'est le dos de la main, cette surface sans intérêt, sans personnalité, sans sensualité, sans douceur, cette surface qui s'oppose, de préférence, à la paume tiède, caressante,

douce, où se raconte tout le mystère de l'individu ! »

Ce n'est cependant pas le mot *paume* qui a séduit Rilke au point de le décider à écrire dans notre langue ; c'est le mot *verger*.

« Un pré planté d'arbres fruitiers, exactement ni jardin ni prairie, ou plutôt les deux à la fois ; les arbres, le chant des abeilles, l'odeur sucrée des fleurs champêtres, la fraîcheur de l'herbe, tout cela exprimé par ce mot léger, aigu et succulent comme un poème de Francis Jammes, s'exclamait Rilke, comment n'aurais-je pas été tenté d'écrire cette langue ? »

*Verger ; ô privilège d'une lyre  
de pouvoir te nommer simplement...*

Aussi est-ce tout naturellement que Rilke inscrivit le mot *Vergers* sur la couverture de ce petit cahier de vers français qu'un jour il eut l'imprudence de confier à Paul Valéry.

Le poète de *Charmes*, ayant lu *Vergers* n'hésita pas. Il le communiqua à M. Gaston Gallimard qui nous l'offre aujourd'hui dans la charmante collection « Une œuvre, un portrait ». Les thèmes de ces poésies sont pris dans la nature la plus fraîche et à propos des fleurs de l'été, d'un papillon, d'une chaumière, Rilke trouve des accents qui nous émeuvent jusqu'au fond du cœur. Tout cela baigne dans le même enchantement vert et doré qui se lève des plus belles pages des *Confessions* du sorcier Rousseau, en proie à sa fiévreuse jeunesse.

La forme, d'une grande simplicité, se révèle très apte à traduire sans effort apparent des sensations qui semblaient presque insaisissables dans leur charme ténu. Jamais une réalité trop immédiate n'emprisonne l'envol du rythme.

Et puisque je parle de la poésie française de Rilke, je ne résiste pas à la tentation de transcrire ce poème,

encore inédit, que *Les Cahiers du Mois*, dans l'hommage qu'ils consacreront à Rilke avec la collaboration de MM. Paul Valéry, Edmond Jaloux, Francis de Miomandre, Jean Cassou, André Berge, etc..., doivent publier prochainement :

### VIEILLIR

*Certains étés il y a tant de fruits  
que les paysans ne daignent plus les prendre.  
Ai-je, moi, ô vous, mes jours, mes nuits,  
sans récolter, laissé passer aux cendres  
les lentes flammes de vos beaux produits ?*

*Mes nuits, mes jours, vous avez tant porté ;  
vos branches toutes ont gardé le geste  
du long labeur dont vous sortez :  
mes jours, mes nuits, ô mes amis agrestes !*

*Je cherche ce qui tant vous fut propice.  
Douceur pareille, pourrait-elle encor,  
ô mes beaux arbres presque morts,  
flatter vos feuilles, ouvrir un calice ?*

*Ah, plus de fruits ! Mais une fois dernière  
s'épanouir en vaine floraison,  
sans réfléchir, sans compter, comme font  
inutilement les forces millénaires !*



Notre conversation d'abord avait porté sur Paris que Rilke adore et connaît admirablement, sur sa maison de Muzot, sur les légendes du Valais...

Nous en vîmes à parler des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* dont Maurice Betz achevait alors la traduction.

— Vous dirai-je, avouai-je tout à coup à Rilke, que parmi les pages de votre *Malte Laurids Brigge*, celles qui m'ont le plus touché peut-être, à côté de cet admirable retour de l'enfant prodigue qui rappelle le traité d'André Gide, sont ces évocations de grands artistes que vous y avez semées comme par mégarde.

N'est-ce pas dans votre *Beethoven*, par exemple, ou dans votre *Ibsen*, que se révèle le plus clairement votre conception de l'art : conception mystique d'après laquelle le rôle du poète est « non pas de former ou de dire, mais de révéler » ; conception de panthéiste aussi puisque l'art, pour vous, n'est qu'un moyen donné à l'homme de s'agréger au grand tout, aux puissances du destin et de la nature ; conception de romantique enfin, parce que ce qui vous semble plus important que tout le reste c'est l'élan obscur qui soulève le poète solitaire vers l'univers, c'est le lien du cœur qui l'unit à la nature. Et la conclusion logique de ce point de vue est l'éloge de la solitude que vous formulez avec tant d'émotion :

« Jeune homme quelque part en qui monte je ne sais quoi qui te fait frémir, profite de ton obscurité. Et si te contredisent ceux qui font fi de toi, et si t'abandonnent tout à fait ceux chez qui tu fréquentais, et s'ils veulent t'extirper, à cause de ta chère pensée, qu'importe ce danger visible qui te concentre en toi-même auprès de la maligne hostilité, plus tard, de la gloire qui te rend inoffensif, en t'épandant.

« Ne demande à personne de parler de toi, même pas avec dédain. Et si le temps passe et que tu t'aperçoives que ton nom circule parmi les hommes, n'en fais pas plus de cas que de tout ce que tu trouves dans leur bouche. Pense qu'il est devenu mauvais, et rejette-le. Prends-en un autre, n'importe lequel, pour que Dieu puisse t'appeler en pleine nuit. Et tiens-le secret à tous. »

*A l'accent de cette page on devine que vous devez aimer la Russie.*

— Je l'ai découverte en 1900 et j'avoue que ce fut l'événement le plus important de ma vie. Mon arrivée à Moscou m'a laissé un souvenir ineffaçable. Les hommes y vivaient vraiment dans cette solitude essentielle, portant chacun en soi un monde particulier, impénétrable aux autres. Chacun se formait, seul avec soi-même, et, durant ces étranges nuits de Moscou, je puis dire qu'un univers nouveau, une humanité autre, me furent révélés, à partir desquels tout recommençait pour moi.

— *N'avez-vous pas rencontré Tolstoï durant votre séjour là-bas ?*

— Je suis allé le voir à Yasnaïa Poliana. Peut-être, si j'ai la force et le courage de plonger à la recherche de ces souvenirs, écrirai-je quelque jour cette visite et l'impression de puissance et d'étrangeté que j'en remportai. Aujourd'hui, j'ai surtout présente à l'esprit notre première entrevue.

« Nous étions arrivés dans la propriété des Tolstoï vers la fin de la matinée, et, à l'heure du déjeuner, on nous avait introduits dans un salon, lorsque, brusquement, dans la pièce voisine, nous entendîmes vociférer, claquer des portes et piétiner. On se serait cru en plein drame, mais ce drame n'était que celui du déjeuner, et il se répétait alors quotidiennement. Brusquement la porte s'ouvrit et Tolstoï parut :

« Non ! je ne veux pas déjeuner ! », s'exclama-t-il, en frappant du pied et en se démenant comme en lutte avec des génies malfaisants. Et, tourné vers nous, qu'il voyait pour la première fois, magnifique d'ingénuité, de colère, de force et d'impatience, il s'écria : « Que choisissiez-vous : partir avec moi dans la forêt, dans les champs, ou déjeuner ici comme des imbéciles autour d'une table, avec des carafes et des assiettes ? » Et,

naturellement, nous aussi préférâmes au déjeuner avec des assiettes, la promenade et la forêt avec Tolstoï.

— *Est-ce en Russie que vous avez commencé à écrire Les Cahiers de Malte Laurids Brigge ?*

— Non, beaucoup plus tard, à Rome. Et je dois ajouter : presque involontairement. Mes œuvres s'imposent à moi ; je n'en suis pas le maître. Il faut qu'elles mûrissent, et je ne sais pas moi-même ce que, un jour ou l'autre, je serai contraint d'écrire. Il m'arrive de noter des fragments de vers dont je ne découvrirai le sens véritable que longtemps après, et j'ai mis ainsi des années à composer certaines de mes *Élégies*, de même que j'ai écrit d'autres poèmes — comme les trente pages du cornette Christoph Rilke — sans une rature, dans l'élan d'une seule nuit.

« J'étais loin donc de me douter qu'un jour j'écrirais le journal d'un jeune Danois vivant à Paris. Cela commença à Rome, de façon très imprévue. J'habitais un petit atelier d'artiste, dans un parc, au milieu des arbres, et, un jour, je commençai d'écrire des dialogues entre une jeune fille et un jeune homme imaginaires dont les visages, à ce moment-là, me hantaient. Or, il advint que le jeune homme se mit à parler à la jeune fille d'un poète danois qu'il avait beaucoup connu, un certain Malte, qui était mort très jeune à Paris. La jeune fille s'y intéressait prodigieusement et voulut en savoir davantage. C'est ainsi que le jeune homme fut amené à lui avouer qu'il possédait de cet ami certains papiers qui lui avaient été remis après la mort de celui-ci, mais qu'il n'avait jamais lus. La jeune fille supplia qu'on les lui montrât. Pendant quelques jours, le jeune homme réussit à lui faire prendre patience. Mais bientôt il fallut tenir ma promesse. Interrompant tout, je partis alors pour Paris, où je commençai à écrire *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

« Je puis vous dire qu'en écrivant par la suite le Jour-

*nal de Malte*, j'ai souvent pensé au poète norvégien Sigbjørn Obstfelder, qui a longtemps vécu à Paris et dont à maintes reprises, j'ai dit à Maurice Betz que l'on devrait bien traduire son œuvre en français.

— ...

— Oui, j'ai vécu au Danemark, en Norvège aussi, où j'ai bien connu Johan Bojer.

« Le romancier danois Jacobsen a été un de mes premiers maîtres, et il a fallu l'influence personnelle de Rodin, sinon pour l'effacer de mon esprit, du moins pour l'éloigner un peu de moi.

— ...

— J'ai vécu, à Meudon surtout, dans l'intimité de Rodin. Je l'aimais et l'admirais profondément. Nos relations restèrent d'autant plus libres et plus simplement humaines que lui-même ignorait complètement mon œuvre, bien que je lui aie dédié plus tard mes *Nouveaux Poèmes*. Il fut pour moi un maître et un ami. Lorsque je le connus, j'apprenais seulement à voir. Ses œuvres, si puissantes qu'elles restaient sans abri et que finalement on ne pouvait les placer que dans leur milieu véritable, en plein ciel, parmi les choses de la nature, m'y ont aidé, comme m'ont souvent réconforté sa patience d'artisan et son respect de l'œuvre. Je ne puis évoquer sans émotion son souvenir, non plus que celui d'Émile Verhaeren, dont la noble figure et l'amitié dévouée sont pour moi inoubliables.

« Rodin avait plusieurs ateliers, obligé qu'il était de fuir sans cesse sa gloire, ses visiteurs, son entourage.

« Les plus secrets, cellules toutes simples, n'étaient pas ceux où il y avait le moins de printemps. Dans ses dernières années, il devint de moins en moins libre. Madame Rodin était très jalouse, et j'ai gardé le souvenir d'un épisode de cette jalousie.

« Un jour, Rodin était parti de bon matin, sans dire où il allait, le visage tout à coup marqué d'une joyeuse

impatience. Inquiète, madame Rodin décida de le suivre. A la gare Montparnasse, le sculpteur prit un train, descendit à la troisième station. Toujours suivi de près par son épouse alarmée, il sort de la gare, parcourt plusieurs rues du pas assuré d'un homme qui sait exactement où il va. Le voici arrivé. Au milieu d'une place. Il lève les yeux. Rodin avait rendez-vous avec la cathédrale de Chartres ! »



Tandis que s'étirait lentement une de ces après-midi d'été parisiennes que rafraîchit de temps en temps le jet blanc d'une arroseuse municipale, Rilke, longtemps encore, me parla de ses amis d'hier et d'aujourd'hui : D'Eleonora Duse, qu'il a connue à Venise ; de Marcel Proust, qu'il fut un des premiers à découvrir, et pour qui il a une véritable adoration ; de la visite que Paul Valéry lui fit à Muzot, et qui fut marquée par plus d'un épisode plaisant, comme la facétie de ce chef de gare farceur qui, ayant découvert sur les bagages du poète les initiales P. V., faillit les expédier en « petite vitesse ».

Rilke lit peu de romans, mais beaucoup de poètes. Il n'en est guère de nos meilleurs qu'il n'ait lus, et, dans un petit carnet qu'il porte toujours sur lui, il inscrit les vers qu'il veut pouvoir relire, ou des noms de poètes, même inconnus, qui l'ont frappé et dont il veut s'informer. Et, dans le carnet de ce poète à la renommée européenne, on est surpris et charmé de trouver, entre des échos de Francis Jammes ou de Maurice de Guérin, les noms de Paul Drouot et de Signoret, sur lesquels, plus discrète que la gloire des vivants, veille la pieuse affection des poètes plus grands qu'eux, qui leur survécurent.



Une année s'est passée depuis ma première entrevue avec Rilke. Je relis *Vergers* et les *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, dans la traduction intégrale que nous donne, enfin, l'auteur de *l'Incertain*, M. Maurice Betz.

C'est juillet, un juillet torride. Mais je suis en Limousin et ce pays est si verdoyant, si fleuri de sources fraîches — il n'en est peut-être aucun en France dont la nature soit si proche de celle du Valais — que je peux errer quand même et prendre ces chemins, chantés par Rilke :

*Chemins qui ne mènent nulle part  
entre deux prés,  
que l'on dirait avec art  
de leur but détournés,  
chemins qui souvent n'ont  
devant eux rien d'autre en face  
que le pur espace  
et la saison.*

J'ai lu Rilke tout un jour, dans une prairie resserrée entre la Gartempe et le Vincou, les deux belles rivières chères à Jean Giraudoux et qui terminent la prairie en se rejoignant sans tumulte.

J'ai pensé que la voix des eaux dont parle Rilke :

*L'ancienne terre se reprend et change ;  
un astre pur survit à nos travaux.  
Les bruits épars, quittant le jour, se rangent  
et rentrent tous dans la voix des eaux.*

s'harmonisait à merveille avec les rythmes du poète valaisan.

J'ai lu le poète Rilke en compagnie d'un autre poète, le romancier Charles Silvestre. Certes, ceux qui ont lu ces belles histoires : *Cœurs Paysans*, *l'Amour et la Mort de Jean Pradeau*, *Aimée Villard, fille de France*, *Belle Sylvie* et hier *Prodige du cœur*, ce récit d'une si poignante tendresse, considèrent Silvestre comme un vrai romancier. Mais je sais bien qu'à ses meilleurs amis, il apparaît d'abord comme un poète. Aussi il devait goûter ces poèmes de Rilke tout embaumés d'une senteur d'arbres fruitiers et de plantes sauvages.

— Il me semble, me dit Silvestre, que ces poèmes sont comme repliés, un peu sourds, réchauffés par une flamme mêlée de beaucoup de cendre.

Que les *Cahiers de Malte Laurids Brigge* où Rilke s'évertue à étiqueter les mille poisons de la vie, semblent éloignés de cette poésie naturelle et simple !

— C'est un livre, répliquai-je, qui ne se livre pas à première lecture. Ce n'est pas le livre de vacances, le livre de plage. C'est un livre amer, un livre dur. Par touches aiguës, Rilke peint l'heure qui passe.

— Il le fait en grand lyrique, reprend Silvestre, mais d'un cœur impitoyable et il s'en dégage souvent une sorte d'intolérable cruauté.

— C'est surtout la composition de cette sorte d'auto-biographie qui risque de dérouter le lecteur français.

En face d'ouvrages comme *Les Cahiers de M.-L. Brigge*, je me trouve toujours un peu gêné et je ne donne pas mon adhésion sans restrictions. L'adhésion irait peut-être plutôt au document psychologique qui est de premier ordre qu'à l'œuvre d'art elle-même. Cette écriture « à l'aiguille » fatigue vite ; cette auscultation perpétuelle d'une âme morbide repliée sur un corps malade tourne à l'obsession et risque d'aboutir à la stérilité.

Je veux dire que ce n'est une œuvre ni généreuse ni féconde. Elle ne rayonne pas sur le lecteur. Elle vit par

la précision des détails accumulés mais aucune chaleur vraiment cordiale ne court à travers tous ces fragments pour les unifier et leur donner une signification spirituelle. Peu de pages sont illuminées par le sourire et la joie.

Tout se passe dans une sorte de brouillard nordique ; les personnages ont des allures de fantômes ; l'atmosphère est somnambulique ; puis brusquement, et avant qu'on sache ce qui nous vaut cette grâce, de ravissantes éclaircies. Je songe au récit des stations du héros à la Bibliothèque Nationale, à l'apparition de sa sœur morte, etc., à tous ces îlots enfin où se retrouve la fraîche lumière de *Vergers*. »

24 juillet 1926.

## JOSEPH CAILLAUX

A Mamers, chez M Joseph Caillaux. — Un disciple d'Herbert Spencer — Philippe Berthelot et Jean Giraudoux. — Où le Président défend Anatole France contre Georges Bernanos. — André Maurois ou la tradition d'Anatole France. — Mes affinités avec Paul Valéry, écrivain politique — Les poètes de M. Joseph Caillaux : la comtesse de Noailles et Vincent Muselli. — Descartes ou Ignace de Loyola. — La guerre contre l'esprit démocratique — Ni péril fasciste ni péril communiste. — Autorité et pénitence : qui sauvera la France ?

Dans nos forêts de la Sarthe, il est de vieux  
chênes sur lesquels la foudre est tombée sans  
les abattre. Moi aussi je reste debout dans  
ma doctrine et dans ma volonté.

JOSEPH CAILLAUX.

C'est pourquoi c'est à Mamers même, au centre de cette petite patrie « qu'il a tant aimée », dans ces vieilles régions celtiques, qu'il nous sembla qu'il fallait rencontrer M. Joseph Caillaux. Et tout de suite nous fûmes séduits par ce pays des arbres où semble errer encore l'âme mystérieuse des divinités druidiques : Mamers, toute petite ville réfugiée au centre des collines qui, grâce à son illustre citoyen, est maintenant connue dans toutes les capitales du monde.

M. Joseph Caillaux habite une demeure du XVIII<sup>e</sup> siècle,

belle dans son extrême simplicité, gracieuse et paisible, où des murs, de la cour et des pelouses, sort comme un souvenir de vieille noblesse.

Je suis arrivé à dix heures du matin. Le président, qui est d'une exactitude royale, m'attendait au rendez-vous fixé. Sans préambule inutile, l'entretien s'éleva jusqu'aux plus hauts sommets de la pensée : littérature, philosophie... et politique mêlées.

— Les idées ? Mais c'est dans les mœurs qu'on les trouve. On peut mentir dans l'exposé des idées, on ne ment pas dans les mœurs et c'est par les mœurs qu'on aperçoit l'évolution d'une société. C'est vous dire que je ne crois pas du tout à cette vague de néo-catholicisme qui sévit aujourd'hui, et qui a tout juste l'importance d'une mode. La conversion d'un Jean Cocteau, par exemple, ne prouve pas grand'chose. Ce sont des phénomènes superficiels qui ne sauraient prévaloir contre l'évolution de la société qui — je ne dogmatise pas, je me borne à constater — va tout à fait à l'encontre de la morale et de la doctrine catholiques. Je ne suis certes pas un sectaire irréligieux, et vous savez du reste qu'on m'a fait payer assez cher mon libéralisme impénitent. Mais je ne puis pas ne pas observer, pour ne prendre qu'un exemple, que les liens de la famille, même dans nos campagnes, se font de plus en plus lâches, et que le divorce ne fait même plus scandale.

Je suis resté, voyez-vous, un vieux disciple d'Herbert Spencer, et je crois que sauf de rares exceptions, l'homme n'obéit qu'à ses intérêts.

On dit : la question sociale est une question morale, et la question morale est une question religieuse. On prend l'exemple de la dépopulation, mais, si j'observe les faits, je constate que la dépopulation est uniquement une question économique régie par les lois de l'intérêt. En Algérie et au Canada, les familles françaises ont beaucoup d'enfants pour cultiver leurs domaines im-

menses. Il en est de même des mineurs socialistes du Nord.

— ...

— Il y a deux races d'esprits : celle de ceux qui abdiquent devant les faits, qui enregistrent, même avec émotion, le talent, mais dont l'œuvre garde le trouble et l'indéterminé de la nature, et celle de ceux qui élaguent, analysent, simplifient, transposent leurs émotions. Ces derniers sont pour moi les seuls créateurs, les vrais artistes et l'Histoire, si on voulait la consulter, montrerait que ceux-là seuls demeurent. Que de déchets à notre époque, comme à toutes les époques ! et cependant ces auteurs voués à l'oubli ne manquaient souvent ni d'intelligence ni de sensibilité, mais ils n'ont pas su s'élever jusqu'à ce qui constitue le fait même de l'artiste : *l'expression*.

Chacun peut concevoir des tableaux, des poèmes ou des symphonies : ce qui compte, c'est de les écrire, de les composer ou de les peindre.

Tenez, vous déjeuneriez tout à l'heure avec M. Philippe Berthelot. Plusieurs fois il a voulu me faire partager son admiration pour Jean Giraudoux. Je sens bien tout ce que, chez cet écrivain, il y a de sensibilité, d'esprit, d'imprévu, de souplesse, et, si l'on veut, de vraie poésie. Je demanderai seulement plus de sacrifices à l'esthétique et si ce romancier, avec tous ses dons, a vraiment fait un roman. J'ai peur que dans quelques années, il ne faille un lexique pour le lire.

Et Bernanos, à qui vous avez fait une gloire si rapide ! Il a sans doute beaucoup de talent. Quel dédain, pourtant, de la composition et quelquefois de l'écriture ! et pourquoi cette affectation de mépriser ses devanciers ? quelle critique injuste d'Anatole France !

C'est d'ailleurs la mode chez beaucoup de nos auteurs, de nier, sous couleur d'originalité, ceux qui les ont précédés. Je ne puis m'empêcher, que voulez-vous,

de songer que La Bruyère, Racine ou La Fontaine ne prétendaient « qu'imiter ».

Quant à Anatole France, quelle infâme campagne menée contre lui, qui commença le jour même de sa mort. Mais qu'importe ! l'opinion du monde entier le venge amplement des injures des sots. On s'aperçoit de jour en jour qu'il y a dans son œuvre autre chose que ces grâces parfois surannées dont il riait lui-même. C'est un grand, un très grand écrivain qui, tout en demeurant attentif aux multiples transformations de son époque, et en comprenant mieux que beaucoup d'autres les espoirs et les angoisses, n'a jamais perdu ce sentiment de l'immuable et de l'éternel qui fait le véritable artiste : il a montré qu'on pouvait vivre au milieu de l'excès d'une civilisation industrielle sans cesser d'avoir du goût et qu'on peut décrire un voyage en automobile ou en chemin de fer sans se croire obligé pour cela à faire des fautes de français.

Dans la tradition de France ne placerez-vous pas Maurois, qui a le respect et le sens de la langue, et un goût des idées trop rare aujourd'hui ? Je ne veux pas me donner le mérite ridicule d'enfoncer une porte ouverte en célébrant son *Ariel* ou la *vie de Shelley* que tout le monde a lu. Mais ses *Dialogues sur le Commandement* eux-mêmes sont d'une belle ingéniosité. Est-il besoin de vous dire que je n'en accepte pas toutes les conclusions ?

J'avoue leur préférer peut-être les essais idéologiques de Paul Valéry. Je suis d'accord avec l'auteur de *Variété*, surtout quand il voit dans l'établissement des Soviets, auxquels, par ailleurs, il rend justice, une poussée du monde et de la pensée asiatiques.

C'est un écrivain qui voit loin et qui est préoccupé, comme je le suis moi-même, du salut de l'Europe.

— *Et le poète ?*

— Je le connais trop mal pour en parler. Il me pa-

rait prolonger Stéphane Mallarmé que lui, je connais bien. J'ai été son élève au cour d'anglais du lycée Condorcet. Je dois avouer que ni mes camarades ni moi ne nous sommes doutés, en suivant ses cours, de la valeur de notre professeur et de l'importance extraordinaire que devait prendre son œuvre dans l'histoire littéraire.

Quel être étrange cependant ! Rarement, j'ai vu des yeux plus remplis de vraie poésie, jamais une expression n'a dégagé une aussi grande bonté, une aussi fine intelligence. Il semblait auréolé d'une pensée infinie.

J'aurais pu, au sortir du collège, jeune amateur — je n'ose dire : jeune écrivain, bien que j'aie commis des contes hospitalisés dans la presse de l'époque — aller le voir rue de Rome, mais je ne sais quel scrupule m'a pris d'importuner l'auteur de *L'après-midi d'un faune*.

Mallarmé est un bon poète qui trouve parfois d'éblouissantes merveilles, des vers-formules que la mémoire humaine ne peut plus oublier. Toute son œuvre dégage un sentiment de haut stoïcisme, mais exprimé d'une manière bien obscure et souvent bien défaillante. Combien je lui préfère la sensibilité si claire, ingénieuse, souriante même dans les larmes, de Paul Verlaine. On m'a reproché de le citer trop souvent. C'est sans doute qu'il fait partie de ma propre vie et je ne crois pas que la poésie soit faite pour demeurer dans les livres. Le vrai poète doit s'intégrer dans notre vie et formuler pour nous, à certaines heures, l'état de notre sensibilité.

C'est ainsi qu'à différents moments de ma vie, les admirables vers de Vigny me chantent dans la mémoire et traduisent (sous forme d'éternité) mes impressions momentanées.

— *On sait que vous aimez beaucoup les poètes. Mais sans doute vos admirations ne se bornent-elles pas aux défunts, si glorieux qu'ils soient.*

— Certes non. Ne savez-vous pas mon admiration passionnée pour la Comtesse de Noailles, poète fastueux

dont les œuvres où le génie — je n'hésite pas devant ce grand mot — éclate, retracent une vie pleine d'angoisse et de noble passion. Personnellement, je lui suis très reconnaissant d'être venue à moi aux jours d'épreuve.

Un autre poète aussi a montré le même courage dans les mêmes circonstances. C'est votre compatriote et le mien, Vincent Muselli, le poète des *Travaux et des Jeux* et des *Masques*. Je le connaissais à peine quand, quelques jours après mon arrestation, il m'envoya son premier livre. Au même moment, paraissait votre étude sur la *Jeune Poésie française* qu'un ami commun m'avait fait remettre et je me suis trouvé d'accord avec vous pour admirer cette souveraine maîtrise unie à une si ardente passion. Souvent je me suis récité de ses vers qui eux aussi incarnent, dans une forme splendide, nos moments d'exaltation lyrique.

Serait-ce de la vanité de ma part de vous répéter cette strophe qu'il m'a envoyée après la lecture d'*Agadir* :

*Ainsi sur l'onde conjurée,  
Porteur des Intérêts latins,  
Vous meniez la nef assurée  
Vers ses pacifiques destins.  
Puis sont venus les chefs indignes,  
Qui, mal faits à lire les signes,  
Ont l'équipage naufragé :  
La mer en demeura plaintive  
Et fut rejeté sur la rive  
Le corps de la France égorgé.*

Ce qui vous prouve entre autres que les grands poètes ne demeurent pas indifférents aux choses de leur temps.

Nous parlions d'Anatole France tout à l'heure, et je vous disais combien il était attentif aux angoisses de son époque. Vous savez comme je l'ai connu et quelle amitié me liait à lui.

Quand j'étais quasi exilé à Mamers, il tint, malade déjà, à venir m'y voir.

Je suis allé moi-même plusieurs fois à la Béchellerie, et le dernier entretien important que j'ai eu avec lui eut lieu en juin 1924. Il se réclamait à juste titre d'une filiation intellectuelle avec Renan. Il en avait le scepticisme et la générosité, générosité qui, unie à une certaine coquetterie, le poussait à collaborer aux œuvres de l'extrême gauche avec plus d'attitude que de conviction profonde. Je sais, soit dit en passant, que, malgré ce qu'on a pu en écrire, il n'était pas communiste.

J'avais conquis son adhésion par ma politique d'Agadir...

— *Vous citez dans Où va la France ? une phrase d'un écrivain anglais : « L'existence même de l'homme dépend peut-être de son pouvoir à redécouvrir une règle commune de vie spirituelle. »*

*Qui nous fournira cette règle commune ?*

— La doctrine démocratique, ou plus exactement l'esprit démocratique, le radicalisme, qui n'est pas un parti comme semble le croire l'essayiste Alain, mais bien plutôt un état d'esprit.

Cet état d'esprit, qui n'est pas attaché à un parti, est celui de tous les hommes libres qui veulent résister à toutes les oppressions et que l'on trouve toujours dressés contre tous les dogmes et toutes les autorités imposées de l'extérieur.

Il y a une unité colossale dans toute l'histoire de France et depuis la Réforme, ce grand mouvement de libération des consciences n'a jamais cessé.

Il faut choisir entre la vérité révélée ou la raison : Descartes ou Ignace de Loyola.

Il a pu y avoir des éclipses, mais après ces éclipses, l'esprit démocratique s'est toujours retrouvé plus fort qu'avant.

Il connaît surtout ces néfastes éclipses après les

guerres. J'admire autant que quiconque, je l'ai assez dit, l'héroïsme militaire, mais ce n'est pas le nier que d'apercevoir les funestes effets de la guerre ; de la guerre prolongée surtout. Il faut dire qu'une guerre qui dure devient nécessairement une guerre d'argent, guerre où la puissance de l'or, avec ce qu'elle comporte de dangers, devient souvent prépondérante sur les actions de l'épée.

Et quels troubles une guerre prolongée ne cause-t-elle pas dans la conscience nationale ?

Sans parler des deuils, que de familles brisées ! Que de ruines, ou de fortunes aussi nuisibles au pays ! Quelle éducation, quelle instruction voulez-vous donner à ceux qui ont eu le malheur d'être collégiens durant une telle catastrophe ? Vous en voyez le résultat ! C'était la mode, chez quelques intellectuels fantaisistes, de parler avant la guerre de la décadence des études. Aujourd'hui c'est, hélas ! une triste réalité. L'intelligence semble de plus en plus, dans les classes dirigeantes, considérée comme un ornement inutile. Si l'on veut qu'un pays ait une forte culture, il faut que ceux qui se vouent à la représenter et à la répandre ne soient pas perpétuellement déçus. Il faut de l'héroïsme de la part des parents pour s'acharner à faire de leurs fils des lettrés, pour les préparer aux « carrières libérales » alors que ces mêmes enfants seraient aussi considérés et gagneraient davantage, sans plus de travail, à n'importe quel métier manuel.

Sans doute des gens de mauvaise foi verront là des propos de réactionnaire. Bien au contraire, c'est un démocrate qui vous parle, et qui vous parle en démocrate, car la démocratie véritable ne peut vivre ni accomplir ses destinées que s'il se forme dans son sein une véritable aristocratie : aristocratie ouverte naturellement comme doit l'être toute aristocratie, et comme elle l'était à ses grandes époques, et je ne sache pas

qu'on ait trouvé d'autres moyens de former et de dégager une aristocratie qu'une culture intense.

C'est en démocrate aussi que je vous dirai qu'il faut une forte autorité : la démocratie en a essentiellement besoin. Sans autorité, la démocratie sombre rapidement dans la ploutocratie ou dans la démagogie. Sans autorité, comment voulez-vous, aux moments tragiques, imposer la discipline et les privations nécessaires ? Des économies ? Certes, il faut savoir les faire. Il faut surtout *pouvoir* les faire, et vous savez que ce n'est pas facile. Grande pénitence ? Que mes adversaires sont de mauvaise foi quand ils écrivent que j'ai choisi ce mot dans une intention de dénigrement pour montrer en quelque sorte que la France devait faire pénitence pour avoir voulu la guerre ! Comme si tous les honnêtes gens n'avaient pas compris qu'il s'agissait de revenir à une méthode d'économie et tout bonnement, durant la période de pauvreté, de régler ses dépenses sur ses recettes. Car c'est là le problème actuel. Il faut empêcher la France de sombrer dans la misère. C'est là le danger qui la menace et il n'y en a pas d'autre. Les réactionnaires se moquent du monde quand ils prennent leur ton grandiloquent pour annoncer que la révolution est à nos portes.

— *Vous n'y croyez pas ?*

— Certes non !... en France, du moins. Regardez autour de vous. Examinez la vie des bourgeois, des ouvriers et des paysans, et dites-moi si vous en trouvez beaucoup qui, profondément, veulent, au sens même du mot, changer l'ordre des choses.

Non, je ne crois pas plus au péril révolutionnaire qu'au péril fasciste.

— *Et la Russie, pourtant ?*

— Justement, c'est la Russie, et vous savez d'ailleurs que si la révolution a réussi en Russie, il n'est pas sûr que la doctrine communiste ait réussi aussi bien. Tout

n'est pas légendaire peut-être dans ce qu'on raconte d'une restauration du capitalisme dans l'ancien pays des tsars.

D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit, la puissance russe est l'extrême pointe de la pensée et de la force asiates. Pour réussir, il faudrait que les Russes puissent faire une alliance économique, politique et militaire avec la Chine et, dans l'état actuel des choses, s'allier avec la Chine n'est-ce pas s'allier avec le chaos ?

— Si nous parlions un peu de vous maintenant ? Les lecteurs seront certainement très heureux d'avoir quelques détails sur votre vie et vos méthodes de travail...

— Ma vie est très réglée, surtout quand je suis à Mamers, mais aussi à Paris. Je me lève régulièrement vers six heures et demie. De sept heures du matin à neuf heures, je fournis le meilleur travail de la journée. A neuf heures, gymnastique suédoise ; le reste de la matinée est consacré à recevoir ou à écrire des lettres. Je me couche de très bonne heure, vers neuf heures et demie. J'emploie agréablement le temps qui me sépare du sommeil à me tenir au courant de la littérature moderne en même temps que je relis certains classiques, « mes classiques ». C'est ainsi que j'ai relu, ces dernières années, tout Shakespeare et tout Balzac ; souvent aussi Montaigne et Diderot ; certains chapitres de Saint-Simon et, parfois, Rabelais. J'aime beaucoup les *Mémoires* du cardinal de Retz, mais j'avoue que j'en suis moins fanatique que Léon Blum : je lui préfère Saint-Simon.

Jaurès disait souvent que je lui apparaissais comme un personnage de Balzac, l'un des treize, qui sait ? Mon ami Victor Basch, lui, dit que j'appartiens à Stendhal. Ah ! Stendhal ! c'est l'un de mes dieux. Je songe souvent à cette soirée merveilleuse où, dans une loge de la Scala de Milan, il rencontra Choderlos de Laclos. J'aurais voulu y être ! »

Quand M. Joseph Caillaux parle de Stendhal, son interlocuteur ne songe plus à prendre des notes, il écoute...

Malheureusement, « l'heure » était écoulée et l'on vint bientôt nous prévenir que les autres invités étaient arrivés. Il y avait là madame et monsieur Philippe Berthelot, le poète Alain de Séché, le mémorialiste Boni de Castellane.

Le déjeuner fut très animé et la conversation ne cessa guère de rouler sur des sujets littéraires. Il y aurait là matière à une nouvelle « heure » qui serait également nourrie et que mes lecteurs liraient, j'espère, avec agrément ; mais je n'ai peut-être pas le droit de pousser si loin l'indiscrétion.

9 octobre 1926.



INDEX ALPHABÉTIQUE  
DES NOMS CITÉS



## INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS

- |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>Adam (P.), 74, 239.<br/>                     Alain, 46, 47, 180, 267.<br/>                     Alcoforado (M.), 250.<br/>                     Altenberg, 249.<br/>                     Amyot, 27.<br/>                     Annunzio (d'), 81.<br/>                     Antoine, 33.<br/>                     Aragon, 75, 77, 78, 79, 81,<br/>                         82, 84, 85.<br/>                     Augustin (St), 147.<br/>                     Aulard, 216.<br/>                     Aurèle (Marc), 93.<br/>                     Autexier, 14.</p> <p>Balzac, 38, 54, 65, 161, 162,<br/>                         165, 176, 181, 193, 270.<br/>                     Baldensperger, 213.<br/>                     Barbey (d'Aureville), 72, 171,<br/>                         175.<br/>                     Baring, 189.<br/>                     Barrès, 78, 81, 85, 144, 183,<br/>                         220, 224.<br/>                     Barthou, 215.<br/>                     Basch, 270.<br/>                     Bashkirtseff, 23, 24, 25.</p> | <p>Bauche, 19.<br/>                     Baschet, 34.<br/>                     Bataille, 31.<br/>                     Baudelaire, 18, 20, 21, 39,<br/>                         167.<br/>                     Benda, 45.<br/>                     Benoît, 36, 63, 78.<br/>                     Benjamin, 161, 193.<br/>                     Bérard (V.), 213.<br/>                     Berge, 252.<br/>                     Bergson, 98, 191, 199, 211,<br/>                         224, 256, 258.<br/>                     Bernanos, 198, 222, 263.<br/>                     Berthelot (P.), 105, 110, 263,<br/>                         271.<br/>                     Bertrand, 223.<br/>                     Berr, 213.<br/>                     Betz, 245, 247, 252, 258.<br/>                     Bever, 50.<br/>                     Birot, 70.<br/>                     Blanche, 42.<br/>                     Bloy, 9, 10, 11, 12, 13, 49,<br/>                         171, 175, 176.<br/>                     Blum (L.), 270.<br/>                     Boileau, 65.</p> |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

- Bojer, 256.  
 Bollery, 14.  
 Bonald (de), 72.  
 Boni de Castellane, 271.  
 Borel, 24.  
 Bos (du), 75, 196.  
 Bossuet, 249.  
 Bourges, 99, 102, 103.  
 Boule, 210, 211, 213.  
 Bourget, 14, 72, 78.  
 Boulroux, 220.  
 Boylesve, 78, 220.  
 Brantôme, 10.  
 Breton (A.), 77, 78, 79.  
 Brémond, 48, 101.  
 Briand, 218.  
 Bruant, 16.  
 Brunhes, 211, 213.  
 Brunschwig, 51, 213.  
 Butler, 188.  
  
 Calderon (V.-G.), 109.  
 Cahuet, 23, 24.  
 Canivet, 30.  
 Caillavet (A. de), 141.  
 Carco, 75, 78, 138.  
 Casanova, 57.  
 Cassou, 252.  
 Capus, 220.  
 Cavell, 218, 219, 221.  
 Chabaneix, 14.  
 Chartier, 180, 181.  
 Charvet, 29.  
 Chateaubriand, 147, 194.  
 Chateaubriant (A. de), 221.  
 Cendrars, 78.  
 Chas Laborde, 134.  
 Chenier, 65, 249.  
 Cicéron, 118.  
 Claretie, 220.  
  
 Claudel, 49, 50, 63, 70, 72,  
     75, 77, 78, 82, 101, 104,  
     110, 116, 126, 167, 191.  
 Cocteau, 76, 262.  
 Codet, 239.  
 Colet, 25.  
 Comte, 182.  
 Corbière, 20.  
 Corneille, 27.  
 Coty, 91.  
 Crouzet, 126.  
  
 Daireaux, 98.  
 Daudet (A.), 219, 224.  
 Daudet (L.), 76, 103, 126,  
     168, 171, 174, 201, 202.  
 Dayot, 108.  
 Dehmel, 249.  
 Delacroix, 213.  
 Delteil, 48, 79, 222, 233.  
 Descartes, 166, 193, 267.  
 Descaves, 103.  
 Deschamps, 20.  
 Diderot, 270.  
 Dorat, 65.  
 Dorgelès, 36, 78.  
 Dostoïewski, 46, 109, 124,  
     144, 176, 177, 246, 249,  
     250.  
 Doyle (C.), 34.  
 Drumont, 165.  
 Dubech, 114.  
 Dufy, 235.  
 Duhamel, 43.  
 Du Plessys, 17.  
 Dumas (Al.), 220.  
 Dumas (G.), 51.  
 Duse (La), 257.  
 Drouot, 257.

- Eliot, 188.  
 Eluard, 77, 78.  
 Elskamp, 111.  
 Erlande, 100.  
 Erasme, 25.  
 Ernest-Charles, 129.  
 Estaunié, 78.  
  
 Fabre-Luce, 86.  
 Faguet, 220.  
 Fagus, 104.  
 Fargue, 75.  
 Fernandez, 75, 155, 186,  
     188, 192.  
 Febvre (R.), 23.  
 Fénéon, 107.  
 Fisher, 25.  
 Flaubert, 194.  
 Ford, 88.  
 Forster, 189.  
 France, 80, 126, 170, 179,  
     220, 225, 263, 264, 266.  
 François Poncet 91.  
 Franck (P.), 17.  
 Frazer, 51.  
 Freud, 51, 174, 201, 202.  
 Fromentin, 235, 236, 237.  
  
 Galimard, 75, 251.  
 Galtier-Boissière, 231.  
 Geffroy, 103.  
 Ghéon, 75.  
 Gide, 46, 75, 76, 78, 83, 144,  
     145, 172, 174, 175, 200,  
     246, 249, 250, 253.  
 Gilson, 51, 211, 213.  
 Giraudoux, 57, 61, 80, 183,  
     225, 233, 249, 258, 263.  
 Giron, 36.  
 Godchot, 136.  
  
 Goncourt, 120, 220.  
 Gouhier, 211.  
 Goethe, 83, 193, 195.  
 Gongoro, 109.  
 Grocyn, 25.  
 Grothuisen, 195.  
 Grasset, 125, 183.  
 Grau, 109.  
 Guérin (M. de), 249, 257.  
  
 Hardi (T.), 107.  
 Halévy (D.), 196.  
 Halévy (L.), 220.  
 Halflants, 217.  
 Halmar, 109.  
 Hennique, 103, 225.  
 Hérédia (de), 11.  
 Herrand, 70.  
 Hervieu, 220.  
 Huc, 227, 228, 229.  
 Hugo (V.), 18, 27, 39, 47,  
     167, 194.  
 Hermite, 193.  
 Humières (R. d'), 102.  
 Huxley, 204.  
 Huysmans, 120.  
 Humbourg, 117.  
 Homère, 18.  
 Hokousaï, 240.  
 Hofmansthal, 249.  
  
 Ignace (St), 267.  
  
 Jaloux, 76, 98, 100, 246, 252.  
 James (H.), 192.  
 Jammes (F.), 72, 240, 251,  
     257.  
 Jouhandeau, 75.  
 Joyce, 189.  
 Juvénal, 195.

- Jaurès, 270.  
 Jacobsen (R. P.), 250, 256.  
 Kahn, 17.  
 Kempf, 176.  
 Kessel, 78.  
 Keyserling, 205, 206.  
 Kipling, 59, 109.  
 Labbé, 249.  
 La Bruyère, 264.  
 Laclos (C. de), 270.  
 Lacretelle (J. de), 79, 84, 187.  
 La Fontaine, 20, 60, 79, 264.  
 Laforgue, 100, 101, 102, 232, 233.  
 Lagneau, 46, 47.  
 Laloy, 106.  
 Lamartine, 27, 29.  
 Lancken (de), 218, 219, 221.  
 Lasserre (P.), 166, 167.  
 Lascaris, 99.  
 Lavissee, 220.  
 Léautaud, 50.  
 Leclercq, 13.  
 Lefebvre, 72, 74.  
 Le Roy, 55.  
 Legay, 16.  
 Léger, 75, 78.  
 Lemaître (J.), 15, 47, 220.  
 Lénine, 81, 87, 88, 93, 94.  
 Lévi, 213.  
 Liliencron, 249.  
 Linacre, 25.  
 Loisy, 213.  
 Lorrain (Jean), 15.  
 Loti, 220, 237.  
 Loyola (I. de), 267.  
 Lonchaney, 38.  
 Lugné Poë, 49.  
 Mac Orlan, 36.  
 Maistre, 72.  
 Maizeroy, 139.  
 Malebranche, 166.  
 Mallarmé, 18, 21, 108, 109, 122, 249, 265.  
 Malraux, 153.  
 Malherbe, 20.  
 Marillier, 27.  
 Mandonnet, 51.  
 Marcel, 75.  
 Marchand, 138.  
 Maritain, 48, 152, 172, 200.  
 Marsan, 76, 104.  
 Martin Du Gard (M.), 73.  
 III.  
 Martin Du Gard (R.), 75, 84.  
 Martineau, 14.  
 Martonne (de), 213.  
 Massis, 48, 152, 172, 174, 200.  
 Masson (F.), 220.  
 Matisse, 235.  
 Mauclair, 101, 105.  
 Mauriac, 84, 195.  
 Maurois, 224, 264.  
 Maurras, 81, 82, 93.  
 Meillet, 211, 213.  
 Mendès, 17, 33, 55.  
 Mercier (Cardinal), 91.  
 Meredith, 187, 192.  
 Meyerson, 50, 213.  
 Mezières, 31, 220.  
 Michelet, 27, 165.  
 Michel-Ange, 93, 250.  
 Milosz (O. W.), 110.  
 More, 25.  
 Moussorgski, 55.

- Miomandre (de), 252.  
 Mirbeau, 126.  
 Mithouard, 104.  
 Molière, 20.  
 Montaigne, 10, 25, 249, 270.  
 Montherlant (H. de), 29, 78,  
     79, 82, 222.  
 Morand (P.), 79, 115, 195.  
 Moréas, 11.  
 Moret, 213.  
 Muselli, 39, 266.  
 Musset, 27, 39.  
 Mussolini, 81, 87.  
  
 Narsy, 104.  
 Naudin, 114.  
 Nerval (de), 21, 53.  
 Noailles (Ctesse de), 39, 265.  
 Nolhac (de), 24, 25.  
 Normand, 34.  
 Noussanne (de), 129.  
 Novalis, 246.  
  
 Obstfelder (Sigbjorn), 256.  
  
 Pascal, 20, 144, 147, 152.  
 Péguy, 179, 199.  
 Pesquidoux (de), 55.  
 Pirandello, 199.  
 Philippe (Ch.-L.), 113, 123.  
 Platon, 27, 36, 180, 205.  
 Pline, 118.  
 Plutarque, 27.  
 Poë (E.), 34.  
 Poincaré (H.), 193, 211, 220,  
     224.  
 Poincaré (R.), 103.  
 Poiret, 69.  
 Pourrat, 53, 55, 114.  
  
 Pourtalès (de), 197.  
 Prévost (J.), 180, 195.  
 Prévost (M.), 34, 54, 75, 78.  
 Proust, 47, 75, 110, 126, 141,  
     173, 175, 185, 186, 187,  
     190, 199, 247, 257.  
 Pythagore, 36, 205.  
  
 Quint, 48.  
 Quiroga, 109.  
 Quintilien, 118.  
  
 Rabelais, 20, 25, 270.  
 Racine, 4, 13, 81, 145, 172,  
     175, 264.  
 Ramuz, 36, 48, 55.  
 Rameil, 17.  
 Ramond, 38.  
 Randon, 11.  
 Rasimi, 139.  
 Régnier (H. de), 11, 20.  
 Régnier (Mathurin), 20.  
 Reinhardt, 105.  
 Renan, 199, 206, 237, 267.  
 Renard, 11, 103, 118.  
 René (Ch.), 217.  
 Renouvier, 182.  
 Retz (Cardinal de), 270.  
 Reverdy, 78.  
 Reyes, 109.  
 Rimbaud, 74, 77, 101, 122,  
     167.  
 Rivière, 75, 144, 154, 156,  
     191.  
 Rodin, 108, 249, 256.  
 Rodo, 109.  
 Rolland (R.) 82.  
 Romier, 91.  
 Ronsard, 25, 65, 118, 249.  
 Rosny (J. H.), 103, 225.

- Roujon, 220.  
 Rostand, 220.  
 Rousseau (J.-J.), 183, 195,  
     251.  
 Russel, 201, 204.  
 Rutebeuf, 20.  
  
 Sainte-Aulaire, 65.  
 Saint-Simon, 270.  
 Samain, 16.  
 Sainéan, 19.  
 Sardou, 220, 224.  
 Saussure (de), 241.  
 Scarron, 20.  
 Schoen (de), 217, 219.  
 Scott (W.), 27.  
 Séché, 271.  
 Sénèque, 119.  
 Sertillanges (de), 213.  
 Schelley, 184, 196, 197.  
 Siegfried, 194.  
 Signoret, 257.  
 Silvestre (Ch.), 58, 70, 223,  
     259.  
 Socrate, 36.  
 Souday, 76, 101, 106.  
 Spencer, 262.  
 Spinoza, 194.  
 Soupault, 80.  
 Stéfan (George), 249.  
 Stendhal, 38, 180, 181, 190,  
     237, 270, 271.  
 Strachey, 196.  
 Strowski, 79.  
 Swinnerton, 189.  
 Suarès (A.), 78, 104.  
 Suétone, 195.  
 Shakespeare, 270.  
 Sholl, 29.  
 Shopenhauer, 194.  
  
 Schlumberger, 75.  
 Steinlen, 16.  
  
 Tailhade, 11.  
 Tacite, 118.  
 Taine, 72, 197, 198, 199.  
 Termier, 51, 211, 213.  
 Texcier, 179.  
 Tharaud (les), 57, 63, 67,  
     179, 198.  
 Thérive, 79, 210, 211, 212,  
     213.  
 Theuriet, 24, 220, 224.  
 Thibaudet, 76.  
 Thierry (A.), 27.  
 Tinan (J. de), 11, 233.  
 Troimaux, 31.  
 Tolstoï, 124, 188, 254.  
  
 Unamuno (M. de), 98.  
  
 Valéry Paul, 39, 46, 50, 75,  
     78, 110, 159, 168, 193, 199,  
     224, 247, 249, 251, 253,  
     257, 264.  
 Valléry-Radot, 165, 172, 176.  
 Vandervelde, 183.  
 Valéry-Larbaud, 75, 98.  
 Van Bever, 50.  
 Ventadour (R. de), 67.  
 Verhaeren, 256.  
 Villon, 20.  
 Vigny (A. de), 265.  
 Viollet-le-Duc, 28.  
 Voisins (G. des), 100.  
 Vauvenargues, 180.  
 Verlaine, 21, 39, 265.  
 Villalobar (de), 219.  
 Villiers de l'Isle-Adam, 17,  
     21 171.

- |                                     |                       |
|-------------------------------------|-----------------------|
| Viollis, 229, 230.                  | Wilde, 11.            |
| Vitta, 39.                          | Willette, 16, 17.     |
| Virgile, 65, 189.                   | Willy, 132, 133, 134. |
| Vogué (marquis de), 220.            | Witlock, 248.         |
| Voltaire, 25, 27, 118, 126,<br>237. | Wolf (P.), 33.        |
| Whitmann (W.), 70, 74.              | Woelf, 189.           |
|                                     | Zola, 219.            |



## TABLE

Une heure avec Jehan Rictus. . . . .	9
Une heure avec Gaston Leroux. . . . .	23
Une heure avec Paul Souday. . . . .	41
Une heure avec Charles Silvestre. . . . .	53
Une heure avec Drieu La Rochelle . . . . .	69
Une heure avec Francis de Miomandre . . . . .	97
Une heure avec Jean Giraudoux . . . . .	113
Une heure avec Colette . . . . .	129
Une heure avec Marcel Arland . . . . .	143
Une heure avec Georges Bernanos . . . . .	157
Une heure avec André Maurois. . . . .	179
Une heure avec Raymond Poincaré. . . . .	209
Une heure avec H. d'Ardenne de Tizac et Jean Viollis .	227
Une heure avec R.-M. Rilke . . . . .	245
Une heure avec Joseph Caillaux . . . . .	261
INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS. . . . .	275



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 9 MARS 1927  
PAR EMMANUEL GREVIN  
A LAGNY-SUR-MARNE









# Date Due

MAY 12 '42



PQ306. L4 -4



a39001



003862003b



S0-EJK-380

